

un grand tableau, qui représente votre bienheureuse Mère plus fidèlement, paraît-il, qu'elle ne fut reproduite de son vivant par Jean de la Misère. Il fut fait en 1614 par un peintre, qui avait pu la connaître, ou se procurer quelque portrait tracé par une des personnes, qui vécutent avec elle. Il est la propriété de la ville, et une inscription, mise sur la toile même, nous apprend à quelle occasion elle le fit peindre. Ce fut quand elle prit votre puissante réformatrice pour sa patronne, quand elle fit le vœu, entre les mains de son évêque, don Louis Fernandez de Cordova, de la fêter toujours le 5 octobre, *guardar para siempre su fiesta en cinco de octubre.*

Quelle application de la parole du Maître : « Il fallut que le Christ souffrit, pour entrer dans sa gloire (Luc. XXIV, 26) ! » Voilà bien la gloire, dans cet hommage solennellement rendu, par la ville et le territoire de Salamanque, à l'humble carmélite devenue une célèbre thaumaturge. Voici une partie des souffrances, qui précédèrent cette gloire en la méritant : on me montre l'angle de la cellule, où était la paille qui servait de couche à Thérèse, et l'autre angle où elle écrivit le chant de douleur, dont chaque strophe finit par : « Je me meurs de ne point mourir. »

Il me semblait voir l'admirable fondatrice, malgré les peines mystiques qui, durant la semaine sainte, lui avaient fait ressentir, mieux comprendre, et partager en quelque manière, la transfixion du cœur de Marie, le transpercement de l'âme la plus virginale et la plus maternelle, saluant ses filles avec un ai-

mable sourire à la récréation du soir, le jour de Pâques, et disant à une novice : « Chantez-moi quelques couplets. » J'entendais Isabelle de Jésus, d'une voix mélodieuse, entonner un cantique espagnol, que M. de la Fuente a pu retrouver, après de longues recherches, et nous donner en entier<sup>1</sup>. Il a pour refrain :

*Vean te mis ojos,  
Dulce Jesu bueno !  
Vean te mis ojos  
Y muerame yo luego !*

Que mes yeux te voient, doux et bon Jésus, que mes yeux te voient et que je meure aussitôt !

Ce chant d'amour de Dieu, et de désir du ciel, fit entrer votre Mère en une telle extase de douleur, causée par les longueurs de l'attente, qu'elle poussa des gémissements et des cris. Ses filles durent la prendre dans leurs bras, et la transporter comme une morte dans sa cellule, sur sa paille piquée. Après une longue agonie, elle put dépeindre son martyre, son tourment de vivre sans Dieu, en treize strophes, dont je ne puis citer ici qu'une seule, la seconde :

O ciel ! que longue est cette vie !  
Exil, que tes maux sont amers !  
Quelle prison ! je meurs d'envie  
De voir enfin briser mes fers.  
Mais, ô déchirante pensée !  
Cet exil est loin de finir !  
De quel glaive je suis percée !  
Je me meurs de ne point mourir<sup>2</sup> !

1. *Escritos*, t. I, p. 155.

2. Le P. Bouix a mis le texte et la traduction à la fin de la *Vie*, p. 628-635.

Sous l'impression de tous ces souvenirs, j'aurais voulu prolonger ma messe beaucoup au delà du temps ordinaire. A peine mon action de grâces terminée, je me livrai à la méditation de cette hymne, à l'endroit même où elle jaillit d'une grande âme, brisée ou transpercée. « Il faudrait, a-t-on dit, le cœur et le génie de sainte Thérèse pour traduire, sans le trahir, ce chant incomparable ; la poésie religieuse ne possède peut-être rien de plus beau. Le cri plaintif de l'exil, les accents de l'espérance, les ardeurs du désir, y mêlent leurs harmonies <sup>1</sup>. »

Cette méditation m'était d'autant plus facile et agréable, que j'avais plus présent à la mémoire, non seulement ce que les biographes de la sainte nous ont raconté, mais encore ce qu'elle a écrit elle-même sur l'extase et le transpercement, qui furent l'origine de cette poésie, et dans sa relation au P. Ripalda<sup>2</sup>, et dans le dernier chapitre de la VI<sup>e</sup> demeure<sup>3</sup>. Il n'est pas de lieu au monde, où l'on puisse plus fructueusement lire ou méditer ces deux écrits, qui jettent tant de lumière sur un chant mystique, dont ils sont une sorte de commentaire, fait par l'auteur inspiré lui-même.

Pourquoi n'ajouterais-je pas, ma révérende Mère, qu'une vive lueur, qu'un chaud rayon m'arrivait aussi de notre patrie, d'une ville arrachée violemment à la France, et passait par-dessus les Pyrénées pour éclairer l'âme, échauffer le cœur d'un

1. *Hist.* ch. 20, t. I, p. 486.

2. *Relacion IV, Escritos*, t. I, p. 154-157.

3. *Le Château intérieur*, 6<sup>e</sup> dem., ch. xi.

ignorant et pâle écrivassier ? Cette lumière venait d'un fier et brillant génie, qui prononça le panégyrique de sainte Thérèse dans la cathédrale de Metz, le 15 octobre 1657. Le docteur mystique interprété par Bossuet, devant la mère et le frère de Louis XIV, quel sujet, quel orateur, quel auditoire !

« Chrétiens, s'écriait celui que la postérité surnommera l'aigle de Maux, chrétiens, si vous voulez voir jusqu'où la sainte espérance a élevé l'âme de Thérèse, méditez ce sacré cantique que l'amour divin lui met à la bouche : « Je vis, dit-elle, sans vivre en moi ; et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne mourir pas. » Qu'entends-je et que dites-vous, divine Thérèse ? « Je vis, dit-elle, sans vivre en moi. » Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée, sinon celle de votre espérance ? O transports inconnus au monde, mais que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes ! Thérèse n'est donc plus sur la terre ; elle vit avec les anges ; elle croit être avec son Époux.

« Et ne vous en étonnez pas : l'espérance a pu faire un si grand miracle. Car, comme les personnes agiles, pourvu qu'elles puissent appuyer la main, porteront après aisément le corps : ainsi l'espérance, qui est la main de l'âme par laquelle elle s'étend aux objets, sitôt qu'elle s'est appuyée sur Dieu, elle est si forte et si vigoureuse, qu'elle y enlève après l'âme toute entière. Vivez donc heureuse, ô Thérèse ; vivez avec cet Époux céleste, qui seul a pu gagner votre cœur. Si vous ne pou-

vez encore le joindre, envoyez votre espérance après lui; et enrichie par cette espérance, méprisez hardiment tous les biens du monde. Car quelle possession se peut égaler à une espérance si belle, et quels biens présents ne céderaient pas à ce bienheureux avenir<sup>1</sup> ? »

Quand je dus mettre fin à ma méditation, pour mieux visiter le couvent et retourner au palais épiscopal, un autre souvenir de mon pays vint parler à mon cœur. On me montra au bas de l'escalier ce qu'on m'avait annoncé, comme je vous l'ai dit dans ma IV<sup>e</sup> lettre<sup>2</sup>, un tableau où quelque vieux peintre a représenté l'auguste Mère de Dieu, entourée de fidèles qui l'invoquent. On l'appelle ici Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de France, titre sous lequel elle est honorée, depuis un grand nombre de siècles, au Puy-en-Velay. Quoi ! dans la maison de Thérèse, mieux que partout ailleurs, on nous rappelle que Notre-Dame de France et Notre-Dame du Carmel ne font qu'un ! Ah ! pieux Espagnols, laissez-moi sortir de cette maison, le cœur débordant d'espérance, et l'oreille attentive au cri que mon pays humilié pousse, comme Job abattu : « Quand même le Seigneur me tuerait, j'espérerais encore en lui (Job., XIII, 15) ! » Mon espoir s'appuie sur un triple fondement, que rien ne saurait ébranler : la transfixion du cœur de Marie, reine de la France, la transverbération du cœur de Thérèse, amie de la France, le trans-

1. *Œuvres*, édit. Vivès, t. XII, p. 394.

2. T. I, p. 158.

percement du cœur de toutes leurs filles qui, par vocation comme par attrait, souffrent et prient pour la France !

Mais on revient volontiers aux lieux où l'espérance germe et grandit. Mon pauvre cœur revint à la maison et à la cellule de sainte Thérèse, comme l'indigent retourne au champ où la moisson fut abondante, pour y glaner encore quelques épis. Ils ne sont pas assez nombreux pour que je les étende sur l'aire, pour que je les égraine devant vous en une lettre longue et séparée; je n'en fais en celle-ci qu'une gerbe, mais une gerbe qui est vraiment lumineuse, parce qu'elle réfléchit les splendeurs de l'autel, parce qu'elle fait briller à nos yeux une instructive ressemblance, entre la messe et la vie des saints.

La messe commence par un acte de contrition et de douleur : au pied de l'autel, le prêtre se frappe la poitrine; la messe finit par l'action de grâces : le joyeux *Deo gratias* en est le dernier mot. La partie la plus essentielle de la messe, la consécration, est le signe commémoratif du Calvaire, renouvelle en tout pays le sacrifice de la croix; la partie intégrante la plus douce à nos cœurs, la communion, est le signe prophétique du paradis, et suivant l'expression même de l'Église, elle figure d'avance, *præfiguratur*<sup>1</sup>, notre éternelle possession de Dieu, notre pleine jouissance de la divinité, de sa béatitude et de sa gloire.

De même en la vie des saints, si Dieu les

<sup>1</sup> 1. Messe du saint Sacrement, postcommunion.

humilie, il les exalte bientôt par les prodiges, qu'il accomplit en leur faveur ou à leur prière; s'il laisse leurs ossements se dissoudre dans l'humiliation du tombeau, il les fera revivre et tressaillir, par une éclatante et durable résurrection. N'est-ce pas d'ordinaire sur le lieu même où ils versèrent leur sang pour lui, qu'il glorifie le plus les martyrs, par l'érection d'un temple, le concours des fidèles et l'abondance des miracles? Permettez donc que je vous rappelle d'abord les souffrances, afin de mieux apprécier ensuite les joies de votre bienheureuse Mère en cette maison, en cette cellule.

Ce fut ici que son amour pour Dieu, lui fit endurer toutes les peines de l'exil, toutes les douleurs de l'absence, par le plus vif désir de voir son Bien-Aimé. J'ai relu et médité quelques-unes de ses paroles: « Tout à coup l'âme sent en elle je ne sais quel désir de Dieu. En un instant pénétrée tout entière par ce désir, elle entre dans un tel transport de douleur, qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même et de tout le créé. Dieu la met dans un si profond désert, qu'elle ne pourrait, en faisant les plus grands efforts, trouver sur la terre une seule créature qui lui tint compagnie; d'ailleurs quand elle le pourrait, elle ne le voudrait pas, elle n'aspire qu'à mourir dans cette solitude...

« Il ne lui vient de consolation, ni du ciel où elle n'habite pas encore, ni de la terre à laquelle elle ne tient plus, et d'où elle ne veut pas en recevoir; elle est vraiment comme crucifiée entre le ciel et la terre, en proie à la souffrance, sans recevoir de soulagement ni d'un côté ni de l'autre...

Ce sont comme les suprêmes angoisses du trépas ; mais il y a dans cette agonie de la souffrance un si grand bonheur, que je ne sais à quoi le comparer. C'est un martyre ineffable à la fois de douleur et de délices...

« J'ai été quelquefois réduite à une telle extrémité, que j'avais presque entièrement perdu le pouls. C'est ce qu'affirment celles de mes sœurs, qui m'entouraient alors, et qui ont maintenant plus de connaissance de mon état. De plus, mes os se séparent et demeurent déboîtés ; mes mains sont si roides que souvent je ne puis les joindre. Il m'en reste jusqu'au jour suivant, dans les artères et dans tous les membres, une douleur aussi violente que si tout mon corps eût été disloqué. Il me vient quelquefois en pensée que, si cela continue de la sorte, Dieu me fera la grâce de trouver dans ce tourment la fin de ma vie, car il est assez violent pour donner la mort ; mais hélas ! je ne suis pas digne d'une si grande faveur. Un seul désir me consume alors, celui de mourir<sup>1</sup>. »

Voilà exactement, décrit par avance, ce que la sainte devait éprouver en cette maison, et ce qui lui fit composer, en cette cellule, la plus belle et la plus sublime de toutes ses poésies. La vénérable Anne de Jésus, dont la béatification est tant désirée en France comme ailleurs, et qui devint, trente-trois ans plus tard, la première prieure des carmélites de Paris, était alors à Salamanque, tout à la fois novice et maîtresse des novices. Celle que

1. *Vie*, ch. xx, p. 216, 218, 219 et 220.

le célèbre père Balthasar Alvarez regardait comme une autre Thérèse, à laquelle il fallait aussi ou la croix ou la mort<sup>1</sup>, partageait la cellule de votre séraphique Mère, et faisait avec elle son oraison. Elle eut donc l'inappréciable avantage d'être constamment à ses côtés, durant ce poétique enfantement. « Elle seule, écrit son récent biographe, pourrait nous dire quelque chose de ce qui se passa dans le cœur de cette heureuse victime de la divine charité.

« Thérèse avait déjà, dans d'autres circonstances, éprouvé cette peine, qu'on pourrait appeler la nostalgie du ciel, mais jamais à ce point. Elle le déclare dans la relation déjà citée : « Cette fois, dit-elle, la violence de la douleur alla jusqu'à transpercer mon âme; et maintenant je comprends mieux ce que la très sainte Vierge a dû souffrir au pied de la croix<sup>2</sup>. » Mais comme, selon la doctrine de saint Jean de la Croix, le dard enflammé de l'amour divin ne tue que pour donner la vie, et ne blesse que pour guérir, Thérèse, un peu revenue à elle-même, et ne pouvant contenir l'impétuosité du feu qui la consumait, exhala le tourment délicieux de son cœur dans une poésie incomparable, qui est considérée par les critiques les plus judicieux comme la plus belle élogie qui existe. « Vraiment, dit le vénérable Palafox dans l'enthousiasme de son admiration, ce n'est que par un prodige que le papier qui en reçut les paroles,

1. *Vie de la Mère Anne de Jésus*, par le P. Berthold; 1<sup>re</sup> partie, p. 107 et 82, Malines, 1876.

2. *Relacion IV, Escritos*, t. I, p. 155.

« ne fut pas embrasé, *fue prodigio no quemasen el papel* <sup>1</sup>. » Mais alors, que dire du cœur de Thérèse, du foyer même d'où ces flammes jaillissaient? Que dire du cœur d'Anne, qui fut la première à recevoir, des lèvres de la sainte, ce sublime chant de l'amour exilé <sup>2</sup>? »

Ce fut ici, dans cette cellule, que le zèle des âmes leur fit répandre des larmes et du sang, pour le salut d'une personne qui leur était chère. « Une nuit, dit l'hagiographe, l'une auprès de l'autre dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte, elles s'entretenaient d'une personne séculière, qu'elles aimaient beaucoup pour sa vertu, mais dont la persévérance leur inspirait des craintes, à cause de sa jeunesse et des occasions dangereuses : elles suppliaient Notre-Seigneur de la protéger, et de la fixer pour jamais dans son service. Tout à coup elles virent toutes deux une sorte de grande étoile, d'abord resplendissante d'une douce clarté, puis horriblement flamboyante, se précipiter des hauteurs du firmament et tomber dans l'abîme. En même temps, Dieu leur donna à entendre que l'âme à laquelle elles s'intéressaient, devait faire une grande chute.

« A ce triste spectacle, les deux servantes de Dieu furent saisies d'une profonde douleur, et répandirent un torrent de larmes sur le sort de leur amie. Mais Anne de Jésus, étant ou plus faible ou moins accoutumée à ces sortes de

1. *Ibid.* note.

2. *Vie de la Mère Anne*, liv. II, ch. II, page 88.

visions, ressentit une si vive compassion et une impression si forte, qu'elle se rompit une veine dans la poitrine. Cet accident fut la cause d'un retard dans sa profession religieuse, et devint la source de grandes souffrances pour tout le reste de sa vie.

« Cependant Dieu ne voulut pas laisser ses deux fidèles servantes sans consolation : peu de temps après avoir vu l'étoile tomber, elles remarquèrent qu'elle se relevait, et reprenait peu à peu sa place dans le ciel. Or, l'événement vérifia de point en point toute cette vision : la jeune personne tomba dans des fautes graves, qui vinrent à la connaissance d'Anne et de Thérèse. Elles eurent recours à Dieu ; elles multiplièrent les jeûnes, les disciplines et les pénitences de toutes sortes, pour obtenir sa conversion. Elles furent exaucées : la pauvre pécheresse renonça au monde, prit l'habit de sainte Claire, et pleura si amèrement ses infidélités qu'elle en devint presque aveugle<sup>1</sup> ».

Ce fut ici, dans cette maison, que la tendresse maternelle de Thérèse pour ses filles, la fit souffrir le plus, tant elle compatissait à leurs propres souffrances. Les bâtiments étaient dans un fort mauvais état, ouverts à tous les vents et malsains. Le froid, qui fut très rigoureux pendant l'hiver de 1571 à 1572, empêchait souvent les sœurs de manier l'aiguille, et d'ouvrir leurs bréviaires ; elles devaient recourir à la petite flamme de la lampe

1. *Vie de la Mère Anne*, liv. II, ch. I, p. 82-81.

qui les éclairait, pour ranimer un peu leurs mains engourdies. Elles se voyaient encore condamnées à déplorer l'absence, dans leur pauvre oratoire, du sacrement ineffable qui apporte le ciel sur la terre, et que rien ne peut remplacer. L'habitation était, en effet, si incommode, si humide et si peu sûre, qu'il avait été impossible de trouver un endroit décent, pour y conserver la sainte eucharistie<sup>1</sup>.

« Grande était ma joie, nous dit la charitable fondatrice, quand je laissais un nouveau monastère bien pourvu de tout. C'est pourquoi je ressentis très vivement ce que ces chères sœurs eurent à souffrir, durant les premières années... Ce qui m'affligeait, c'était de voir leurs santés altérées, parce que la maison était humide et très froide ; elle était d'ailleurs si vaste, qu'elles n'avaient pas les moyens de la faire réparer. Leur plus grand sacrifice était de se voir privées de la présence de Notre-Seigneur, dans le saint tabernacle ; privation infiniment plus sensible, quand on vit dans une si étroite clôture.

« Néanmoins, loin de s'attrister de leur position, elles en supportaient le côté pénible avec une si grande joie, qu'il y avait sujet d'en louer le Seigneur. Quelques-unes m'ont dit qu'il leur semblait qu'on ne pouvait, sans imperfection, désirer une autre demeure, et qu'il ne leur manquait, pour être au comble du bonheur, que de posséder chez elles le très saint Sacrement<sup>2</sup>. »

1. *Ibid.* ch. II, p. 93, et ch. III, p. 99.

2. *Le Livre des fondations*, ch. XIX, p. 243, 244.

Mais si l'Époux de sang, le divin crucifié, éprouvait à ce point son héroïque épouse, admirez aussi, ma révérende Mère, admirez avec quelle perfection le glorieux ressuscité remplissait, envers elle, son office de consolateur. Ah ! s'il approchait des lèvres de Thérèse le calice d'amertume, la coupe de l'agonie, qu'il but le premier jusqu'à la lie sur le mont des Olives, avec quelles délicates et constantes attentions ne lui présentait-il pas, dans le même temps ou au même lieu, le calice enivrant des saintes délices, qu'il fait circuler à la table des anges ? Tous les convives qu'il invite ici-bas au banquet de la douleur, peuvent y boire tour à tour sans l'épuiser jamais. Car ce brillant calice, entrevu par le prophète (Ps., XXII, 5), est toujours plein : comme le calice eucharistique vidé à toute heure par les prêtres, il est à toute heure rempli par les intarissables effusions du Cœur de Jésus, qui se montre au ciel, et parfois sur la terre, aussi prodigue de ses joies pour les âmes généreuses, qu'il fut sur la croix, et qu'il est sur l'autel, prodigue de son sang pour les lâches et les coupables.

C'est ici que, non content de découvrir à votre courageuse réformatrice ses desseins providentiels sur l'âme d'élite, dont il fera une seconde mère pour les carmélites de France et de Belgique, il place cette âme près d'elle, comme la fille la plus aimante auprès de la meilleure des mères. Écoutez le P. Berthold parlant de ce couvent provisoire : « Comme il ne s'y trouvait pas assez de cellules pour toutes les religieuses, sainte Thérèse

rèse partagea la sienne avec Anne de Jésus. Décrire tout ce qui se passa d'admirable pendant toute une année, dans ce sanctuaire, serait chose impossible. Toutefois certaines confidences, pieusement recueillies, nous permettent de conjecturer que le divin Maître y accorda, à ces deux grandes âmes, des grâces extraordinaires et extrêmement élevées. Il y avait déjà douze ans que le dard du séraphin avait transpercé le cœur de Thérèse ; et Anne, de son côté, était consumée du désir de s'immoler, en sacrifice perpétuel de réparation et de louange. La mère et la fille étaient sans cesse, l'une pour l'autre, un sujet d'admiration, d'édification et d'actions de grâces.

« Sainte Thérèse, en particulier, ne pouvait assez bénir Dieu de ce qu'il avait été si libéral envers Anne de Jésus. Il lui arrivait souvent, le soir surtout, après la visite des cellules, de fixer son regard sur elle pendant longtemps sans rien dire. Anne, s'en étant aperçue, lui en demanda naïvement la raison. « Ah ! ma fille, lui répondit la sainte, je vous regarde à cause de la grande affection que je vous porte. » Elle lui faisait de petites croix sur le front, et lui donnait mille autres témoignages d'une tendresse toute maternelle<sup>1</sup>. »

C'est ici que le Sauveur voulut qu'elle reprît la plume, pour écrire ce *Livre des Fondations*, qui abonde en détails si consolants pour elle et pour nous. « Je me trouve, y dit-elle, en 1573, dans

1. *Vie de la Mère Anne*, l. II, ch. I, p. 81.

notre monastère de Salamanque. Mon confesseur est le père maître Ripalda, recteur du collège de la Compagnie de Jésus. Il a lu le récit de la première fondation, et il a jugé que l'histoire des sept fondations suivantes, ainsi que du commencement des premiers monastères des carmes déchaussés, contribuerait à la gloire de Notre-Seigneur ; en conséquence il m'a commandé de l'écrire. Je l'avouerai, au premier abord cela m'a paru impossible. Comment, en effet, en venir à bout au milieu d'occupations si nombreuses, ayant tant d'affaires à expédier, de correspondances à entretenir, d'ordres de mes supérieurs à exécuter ? Nouvel obstacle : mon peu de moyens et mon incapacité ; enfin, ma santé est si ruinée que, sans ce surcroît de travail, le seul poids de ma charge me semble souvent intolérable. Qu'ai-je donc fait ? Dans mon angoisse je me suis recommandée à Notre-Seigneur ; et, tandis que je répandais mon âme en sa présence, le divin Maître m'a adressé ces paroles : « Ma fille, l'obéissance donne des forces. *Hija, la obediencia da fuerzas.* »

Elle termine cet avant-propos par une date chère à tout cœur français, et marquée en chiffres romains, suivant son habitude : Année de MDLXXIII, jour de saint Louis, roi de France, *dia de san Luis rey de Francia, que son XXVIII dias de agosto.* Dieu soit loué !<sup>1</sup> »

Anne de Jésus, qui partageait de nouveau la cellule de la sainte fondatrice, eut le bonheur de

1. *Escritos.* t I, p. 179-180.

recueillir une à une ces précieuses pages, tout imprégnées de l'amour de Dieu et du zèle des âmes, et de jouir du spectacle que présentait Thérèse lorsque, ravie en extase, elle écrivait sous la dictée de l'Esprit-Saint. Voici ce que déclare la mère Anne de l'Incarnation, dans sa déposition juridique : « C'était ordinairement après les matines, que notre Mère sainte Thérèse s'occupait à cet ouvrage. Une pieuse curiosité me poussait souvent à regarder par la fente de la porte : je voyais la figure de la Mère environnée d'une lumière éclatante, d'où s'échappaient des rayons dorés, tandis qu'elle conduisait sa plume avec une étonnante rapidité. Vers minuit elle cessait d'écrire, et la céleste clarté s'évanouissait peu à peu ; alors la sainte, se levant de sa pauvre banquette de bois, se mettait à genoux les bras en croix, et demeurait en prières jusque vers trois heures du matin <sup>1</sup>. »

C'est ici que le Seigneur faisait surabonder de joie le cœur de votre Mère, par les vertus que ses filles pratiquaient, plus encore que par les faveurs dont il les comblait. Quelques exemples seulement, pour vous donner une idée des premiers carmels. Anne de l'Incarnation dut à son rare mérite d'être continuée, durant treize ans, dans la charge de prieure. Guiomar du Saint-Sacrement, en oraison, avait le visage rayonnant de lumière. Doro-thée de Saint-Joseph vit souvent, à la communion,

1. P. Berthold, *Vie de la Mère Anne de Jésus*, t. II, ch. III, p. 102.

l'hostie s'échapper des mains du prêtre, pour venir se poser sur ses lèvres. Marianne de Jésus, pendant vingt ans, ne prit qu'une seule fois par jour un peu de nourriture. Anne de la Trinité avait pour devise qu'une carmélite ne doit jamais se reposer : « On essuie sa sueur, disait-elle, et on marche en avant. » Isabelle des Anges avait une telle soif de souffrances, qu'elle glissait rapidement sur ces paroles de l'office : *Quando consolaberis me?* Quand me consolerez-vous? Elle ne voulait pas que Dieu la consolât en cette vie.

Anne de Jésus avait fait vœu de ne goûter jamais la moindre satisfaction sur cette terre. Dieu l'en récompensait par de fréquentes extases au chœur, au tour, au réfectoire même. Au jour de sa profession, 22 octobre 1571, elle prononça trois fois, en présence de la communauté, et d'une nombreuse assistance venue du dehors, la formule de ses vœux avec une telle impétuosité d'amour divin, qu'elle tomba dans une si profonde extase qu'on la crut morte. Mais bientôt un frémissement de respect et d'admiration passa dans tous les cœurs : on la vit environnée d'une clarté éblouissante, et réfléchissant sur ses traits un rayon de la beauté des cieux. L'austère réformatrice l'ayant appris, fit insérer dans les constitutions rédigées à Alcalá de Hénarez cette clause : « La profession ne se fera pas à la grille, mais au chapitre, où l'on n'admettra point d'autres personnes que les religieuses du monastère<sup>1</sup>. »

1. *Vie de la Mère Anne*, l. II, ch. II, p. 85, 86, 91, 92.

Enfin c'est ici que votre séraphique Mère, plus encore que ses héroïques filles, fut le sujet ou l'instrument des divins prodiges. A-t-elle souffert de l'absence de Dieu, jusqu'au point d'en perdre l'appétit, Jésus lui apparaît au réfectoire et lui dit : « Mange, je souffre de tes souffrances, *pésame de loque padeces.* » S'est-elle préparée à lui offrir l'hospitalité dans son cœur, le dimanche des Rameaux, il lui parle à la chapelle, il remplit sa bouche du précieux sang, et lui dit : « Ne crains jamais que ma miséricorde te manque, *no hayas miedo que te falte mi misericordia.* » A-t-elle subi l'extase douloureuse d'où sortit sa glose, le lundi de Pâques, il la transporte au ciel durant l'oraison, pour la présenter à son Père, et il prend ses mains dans les siennes, durant l'action de grâces, pour les approcher de son propre côté<sup>1</sup>. Assiste-t-elle Éléonore de Jésus à la mort, elle voit Notre-Seigneur au chevet de la mourante, dont il soutient la tête dans ses mains ; elle le conjure d'accorder la même faveur à toutes ses filles : « Je le ferai, lui répond-il, pour toutes celles qui observeront la règle<sup>2</sup>. »

Après la fondation du monastère d'Albe, est-elle obligée par son supérieur de passer quelques jours ici, vers la fin de mars 1571, au palais du comte de Monte-Roy, elle y opère deux guérisons miraculeuses, dont l'une sur une petite fille qui deviendra la mère du fameux comte-duc d'Olivarès,

1. *Relacion IV, Escritos*, t. I, p. 154-157. — *Hist. ch.* xx, t. I, p. 481-487.

2. *Vie de la Mère Anne*, l. II, ch. II, p. 86.

l'ami dévoué des carmes et des carmélites <sup>1</sup>. Après avoir transféré sa communauté du couvent provisoire dans un autre, est-elle allée à Ségovie fonder encore un monastère, elle accomplit le prodige de la bilocation, au grand avantage d'Isabelle des Anges qui se meurt ici. Tandis qu'à Ségovie on la visite dans sa cellule, où elle semble inanimée, elle parcourt le monastère de Salamanque, et vient pendant la messe se montrer à la mourante, qui souffre cruellement en son âme et en son corps. Thérèse lui donne sa bénédiction, la console avec tendresse, et de ses mains lui touche le visage, en disant : « Ma fille, Dieu vous réserve une très grande gloire, et croyez qu'aujourd'hui même vous en jouirez. » A l'instant, Isabelle goûta les prémices de cette gloire, et ressentit au fond de son cœur une paix ineffable. Elle mourut le soir même, et son corps brilla aussitôt d'une splendeur surnaturelle, d'une beauté qui était le reflet de son âme, déjà mise en possession du ciel <sup>2</sup>. Telle fut la première fleur que Dieu transplanta, du carmel de Salamanque en son paradis, le 11 juin 1574.

Lorsque j'eus fait mes dévotions, terminé mes méditations et prières, on me fit descendre au jardin, à la place où les carmélites prenaient leur récréation, le soir du jour de Pâques, quand leur sainte Mère entra en extase. On m'y montra le puits, les murs, et autres objets qui existaient à

1. *Fondations*, ch. XIX. note du P. Bouix, p. 247.

2. *Vie de la mère Anne de Jésus*, l. II, ch. III, p. 103-111.

cette époque, principalement une plante qui était déjà grande alors, et qui est encore vivace aujourd'hui : c'est une sorte de jasmin d'Espagne très fort et très étendu. Les jardins de l'Incarnation et de Saint-Joseph d'Avila, possèdent des amandiers et des noisetiers, que la sainte elle-même planta, selon la tradition, et dont ses filles offrent quelques fruits aux pèlerins. Elle m'en ont donné pour la France, où quelques-uns serviront de graines, germeront et croîtront, je l'espère. Le soin qu'on a pris de ces plantes pendant trois siècles, me semble un gracieux hommage rendu à l'amour de l'austère contemplative pour les beautés de la nature, qui l'aidaient à s'élever jusqu'à cette contemplation des attributs invisibles de Dieu, dont saint Paul parlait aux Romains (Rom. I, 20). N'en a-t-elle pas fait un aimable aveu, que je traduis littéralement? « Il m'était utile de voir les champs, l'eau, les fleurs : en ces choses je me rappelais le Créateur; je dis qu'elles m'excitaient et me recueillaient, qu'elles me servaient de livre, *servian de libro*, dans mon ingratitude même et mes péchés <sup>1</sup>. »

Si ce qui suit vous paraît une digression, ma révérende Mère, veuillez me la pardonner, en considération du désir et de l'espoir que j'ai de vous intéresser.

Ces paroles textuelles de la séraphique réformatrice du carmel, en revenant les premières à ma mémoire, y ont fait revenir ce que le P. Bartoli

1. *Libro de su vida*, cap. ix. — *Escritos*, t. I, p. 40.

rapporte du fondateur de la Compagnie de Jésus : « Une de ses grandes jouissances consistait à voir des prairies et des champs émaillés de fleurs ; ils lui fournissaient les plus sublimes réflexions, et il savait en tirer un miel délectable, celui des douceurs spirituelles. Il en admirait le travail, les contours gracieux, les couleurs diaprées, les parfums délicieux. Ces douces pensées l'attiraient souvent dans un petit jardin, attenant à la maison <sup>1</sup> ».

En cela, Ignace et Thérèse ressemblaient au saint illustre, qui les précéda de trois siècles, à son glorieux patron, dont un écrivain laïque a dit avec beaucoup de vérité, en quelques pages que je dois abréger : « François vivait dans un commerce familier avec la création, qui a des charmes plus vifs pour les simples et les petits. L'amour de la nature est le lien commun de toutes les poésies. Mais à voir revenir les mêmes images, dans le même ordre et les mêmes termes, on reconnaît trop souvent qu'il s'agit moins d'exprimer un sentiment, que de satisfaire une convenance littéraire. C'est qu'il n'est pas si commun, si facile qu'on le pense, d'aimer la nature, c'est-à-dire de sortir de soi, de considérer le monde extérieur avec désintéressement et respect, d'y chercher non des plaisirs, mais des leçons. Aussi le christianisme, si souvent accusé de fouler aux pieds la nature, a-t-il seul appris à l'homme à la respecter, à l'aimer véritablement, en faisant paraître le plan

1. *Histoire de saint Ignace de Loyola*, Paris, 1863, t. II, liv. IV, ch. VII, p. 326.

divin qui la soutient, l'éclaire et la sanctifie. C'était à cette clarté que François considérait la création ; il en parcourait tous les degrés, pour y chercher les vestiges de son Dieu...

« Il aimait les rochers et les forêts, les moissons et les vignes, la beauté des champs, la fraîcheur des fontaines, la verdure des jardins, et la terre et le feu, et l'air et les vents. Là où d'autres yeux n'apercevaient que des beautés périssables, il découvrait, comme d'une seconde vue, les rapports éternels qui lient l'ordre physique avec l'ordre moral, et les mystères de la nature avec ceux de la foi. C'est ainsi qu'il ne se lassait pas d'admirer la grâce des fleurs, et de respirer leurs parfums, en songeant à la fleur mystique qui sortit de la tige de Jessé ; et quand il en trouvait beaucoup ensemble, il les prêchait, comme si elles eussent été douées de raison<sup>1</sup>. »

Un penseur célèbre a dit, même après avoir déserté son poste et renié son sacerdoce : « Le beau étant essentiellement un, il existe des rapports intimes, de secrètes harmonies, entre ses manifestations dans la nature et ses manifestations dans les œuvres de l'homme. Chaque édifice a son site propre, d'où dépend sa beauté pittoresque. Le monastère recherche le silence et l'ombre des bois, le calme des eaux tranquilles. L'église champêtre s'élève sur la pente du coteau, au-dessus des cabanes du pauvre, pour le bénir et

1. Ozanam. *Les poètes franciscains en Italie*, ch. II, p. 72-74.

le protéger. Partout vous trouverez de semblables harmonies, et partout elles ajoutent au charme de l'art un autre charme non moins ravissant. Elles associent la pensée de l'homme à la pensée de Dieu, et sa vie passagère à la vie perpétuelle de la création<sup>1</sup>. »

Un inconnu tel que moi peut dire sans témérité : Les saints, plus encore que les artistes, laissent une empreinte durable de leur passage, et font penser à Dieu. D'une part, l'homme reçoit une vive impression de la nature physique, dont il est environné, et sainte Thérèse désirait, pour ce motif, que ses filles eussent sous les yeux une belle vue, des fleurs, une rivière, des collines : c'était un moyen d'élever leurs pensées vers Dieu, et de dilater leurs cœurs. Quelles heureuses impressions saint François ne dut-il pas recevoir des magnifiques paysages, que les montagnes de l'Ombrie déroulent autour de son nid d'aigle, de la colline d'Assise ! A Lourdes, est-ce que le site même n'ajoute pas à la bonne impression des pèlerins ? D'autre part, l'homme est vraiment créateur, il fait aussi un peu la nature à son image et à sa ressemblance, il lui imprime de son passage un vestige que les siècles n'effacent pas. C'est surtout là le privilège des grands serviteurs de Dieu. Les lieux où ils séjournèrent, gardent avec le souvenir de leurs bienfaits l'empreinte de leurs pas, et longtemps après leur mort exhalent encore le parfum de leurs vertus.

1. Lamennais. *Esquisse d'une philosophie*. De l'art et du beau, ch. III, Paris, 1872, p. 71-72.

Salamanque en est la preuve, comme Albe et comme Assise. Ses habitants conservent ces goûts d'étude profonde et de piété solide, qui distinguèrent les savants et les saints qu'elle eut la gloire de posséder dans ses murs : Vincent Ferrier, Thomas de Villeneuve, Jean de Sahagun, Thérèse de Jésus, Louis de Léon, une foule de docteurs fameux, carmes, dominicains, jésuites, augustins. Les hommes peuvent se taire, les pierres crieront, *lapides clamabunt* (Luc. XIX, 40). Longtemps encore les monuments d'une cité, qui mérite son surnom de ville monumentale, tant elle est riche en splendides édifices, élèveront une voix éloquente, pour nous rappeler les saints ou bienheureux, qui les firent bâtir ou qui les habitèrent, en y laissant la trace de leur esprit, de leur génie, de leur valeur humaine et de leur puissance surnaturelle.

Qu'y a-t-il de plus vivant dans le monde entier que Jésus-Christ, qui se fit semblable à nous pour nous rendre semblables à lui, qui s'immole toujours lui-même et toujours vivifie les autres ? Après lui et par lui, qu'y a-t-il de plus vivant à Albe, de plus attractif et de plus rayonnant, que sainte Thérèse morte là depuis trois siècles ? De même qu'y a-t-il de plus vivant à Assise, de plus aimé, de plus honoré, de plus visité, que saint François qui y naquit et y fut enterré, voilà plus de six siècles ? Près du corps de Thérèse et près du corps de François en leurs tombeaux, comme auprès du corps de Jésus-Christ sur son autel, tout nous parle d'espérance, de résurrection et de vie.

Lorsque je visitai, au bas de la colline d'Assise, la chapelle de la Portioncule et l'église de Notre-Dame des Anges, on me montra tout près, à droite, des rosiers aujourd'hui sans épines, aux tiges minces et peu hautes, mais nombreuses et vivaces : ce sont les témoins irrécusables d'un miracle, accompli par le saint patriarche, et raconté ainsi par un pèlerin, qui les visita trente ans avant moi : « Dans un petit jardin voisin, je fus conduit vers un massif de rosiers, dont les roses blanches s'épanouissaient gracieusement au soleil. Au temps où vivait François, c'étaient de rudes épines qui couvraient ce sol ; un jour, le saint alla s'y rouler nu, pour dompter la violence d'une tentation qui l'obsédait. La tentation fut vaincue, et l'attouchement de ces membres, sanctifiés par la mortification, changea les épines en branches de rosiers. Touchante transformation qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et qui nous a permis d'emporter, comme souvenir de pèlerinage, une branche des rosiers de saint François d'Assise <sup>1</sup> ! »

Si la maladie n'avait interrompu mon voyage de dévotion en 1878, j'aurais pu ajouter avec le même auteur : « A Subiaco, aux environs de Rome, nous avons retrouvé un autre souvenir de saint François, qui atteste sa merveilleuse puissance sur la nature. Il était allé vénérer les lieux sanctifiés par la vie et les prodiges de saint Benoît.

1. A. Riche, *Fiorelli*, 3<sup>e</sup> édit., Paris, 1859. Étude sur les monuments franciscains d'Assise, p. 310.

On lui montra, dans un jardin les buissons d'épines, au milieu desquels le saint pénitent amortissait le feu de ses tentations. Saint François se mit en prière en cet endroit, fit le signe de la croix sur les buissons d'épines; et ils furent, à l'instant, transformés en rosiers, qui se sont propagés jusqu'à présent<sup>1</sup>. »

Mais puis-je oublier ce que j'ai vu, au commencement de septembre 1882, dans une ville illustrée par la résidence d'un autre saint François, dans la maison même où, avec sainte Chantal, il donna naissance à une famille religieuse, qui est toujours fervente et partout appréciée, sous le nom de Visitation Sainte-Marie? Dans le jardin j'ai pu admirer un cep de vigne, qui était là avant eux et qu'ils cultivèrent : il est resté sain et devenu très gros. Ce souvenir, au moment où je m'éloignais de la maison de sainte Thérèse, pour rentrer à l'évêché, favorisa la tendance qu'avait mon esprit à la comparer avec la maison de sainte Chantal. Dans l'une comme dans l'autre, non seulement le jardin, mais l'escalier, mais la porte, mais les lambris et plusieurs autres choses, sont encore les mêmes qu'autrefois.

A Annecy, dans la maison dite de la Galerie, où commença la Visitation, règne la même pauvreté que dans la maison de Salamanque, d'où je sortais. Toutes deux gardent intacte, à Annecy, la chambre plus petite mais plus claire, qu'habita sainte Chantal avec la mère Fabre, à Salamanque

1. *Ibid.*, p. 311.

la cellule où se retirait sainte Thérèse avec Anne de Jésus. Ces deux maisons ont passé rapidement en d'autres mains, et toutes deux sont occupées aujourd'hui par des religieuses, qui portent le nom et imitent les vertus de saint Joseph : ici les servantes, là les sœurs. Les unes et les autres se dévouent aux pauvres, et sont très pauvres elles-mêmes. Pourtant ce sont elles qui ont soustrait aux usages profanes, et rendu au culte, les lieux sanctifiés par l'habitation de deux saintes, l'une veuve et l'autre vierge, celle-ci réformatrice de l'ordre le plus ancien, celle-là fondatrice d'une congrégation nouvelle.

Ces deux maisons, ces deux cellules, sont parfaitement conservées, et entretenues par la religion, tandis que près d'elles la révolution abat ou ébranle. Elle dégrade les monuments, comme elle dénigre l'autorité. Sur la grande place de Salamanque, formée en quadrilatère par de superbes constructions qui ont piliers et arcades, on voyait au-dessus de chaque pilier ou colonne un médaillon en marbre blanc, qui contenait en relief le portrait de quelqu'un des hommes célèbres de l'Espagne : la révolution a taillé le marbre, pour effacer le relief et faire oublier le personnage. Ce qu'elle fait le plus, c'est ce qui exige le moins d'effort et de génie, démolir et détruire ; ce qu'elle fait le moins, c'est ce qui suppose le plus d'inspiration et de goût, des chefs-d'œuvre utiles et durables.

En traversant Annecy, j'étais passé devant l'ancienne église de Saint-François, qui avait servi de

chapelle aux visitandines et abrité, durant un siècle et demi, les reliques de leur saint fondateur et de leur sainte fondatrice. Il me fut facile de voir ce qu'en avait fait la Révolution française : elle l'avait vendue en 1793 comme bien national, et l'acheteur y avait établi une fabrique de toile. J'y ai vu une boulangerie, un hôtel, un dépôt de charbon et divers logements. Mais je m'empresse de vous l'apprendre, de généreux catholiques s'associent, pour le rachat et la restauration du sanctuaire profané. Que Dieu leur accorde la consolation d'y réussir, et de voir leur exemple imité ailleurs<sup>1</sup> !

A Salamanque, non loin de la maison de sainte Thérèse, était le grand couvent de ses fils spirituels, des carmes réformés, de ces théologiens fameux que nous appelons par antonomase les *Salmanticences*. La Révolution espagnole, en 1834, chassa les savants et vendit leur religieux asile à un laïque, à un homme cupide qui l'exploita. A quoi sert-il aujourd'hui ? D'un regard attristé j'y ai vu des remises pour les voitures publiques. Mais l'église est devenue paroisse, le 16 juillet 1857, et j'y suis entré, moins pour la visiter, que pour suivre le conseil de saint Jacques : *Tristatur aliquis vestrum ? oret*. Quelqu'un est-il triste parmi vous ? qu'il prie (Jacob. V, 13). J'ai prié Jésus de Thérèse et Notre-Dame du Mont-Carmel, tous les saints même de votre ordre, de

1. Ils y ont réussi vers la fin de 1888, durant l'impression de ce volume.

mettre un terme au contraste qui m'afflige entre le présent et le passé.

Les carmes de la réforme, grâce à l'influence de leur bienheureuse Mère, s'étaient établis dès 1572 à l'hôpital Saint-Lazare, sur la rive gauche du Tormès ; quelques années après, ils vinrent habiter dans l'intérieur de la ville, où ils posèrent, en 1581, un an avant la mort de Thérèse, la première pierre du collège Saint-Élie, *colegio de San Elias*. Ils publièrent, en 1631, le premier des neuf volumes in-folio que comprend leur théologie dogmatique, qui reproduit l'ordre, la rigueur et la pureté de la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Plus tard ils firent paraître six volumes in-folio d'une théologie morale, qui est également un ouvrage classique, et leur fait le plus grand honneur par la solidité, l'abondance et la clarté. Précédemment, les pères du collège d'Alcala, près de Madrid, avaient publié un cours de philosophie en quatre volumes, qui renferment le système philosophique de saint Thomas.

Aussi, cet été, tous les professeurs de Salamanque ont-ils voulu se rendre en corps, à Albe de Tormès, pour prier sur le tombeau, et inaugurer dignement le centenaire de la grande réformatrice, à laquelle est dû l'éclat que ses fils ont fait rejaillir sur l'université, qui lui donne habituellement le titre de *mística doctora*, et quelquefois celui de *doctrrix salmanticensis*. J'ai même entendu, devant une nombreuse assemblée, un professeur l'appeller un saint Thomas féminin, *un san Tomas femenino*, et un évêque la

comparer assez longuement au docteur angélique. Les images et les statues de sainte Thérèse, qui plaisent le plus en ce pays, sont celles qui la représentent en docteur, le bonnet sur la tête, le manteau sur les épaules, un livre d'une main, une plume de l'autre, à droite ou à gauche une colombe, un Saint-Esprit, qui lui parle à l'oreille.

Ne se trouvera-t-il donc pas à Salamanque, parmi les riches, des cœurs assez généreux pour former une société, comme celle d'Annécy, pour racheter le collège Saint-Élie et le confier à vos pères, qui l'ont tant illustré et pourraient l'illustrer encore?... Quand je fais cette question, on me répond par l'exemple des petites sœurs des pauvres, *las hermanitas*, auxquelles j'ai dit la messe et fait une instruction. Elles m'ont avoué que leurs vieillards sont ici plus dociles, et plus reconnaissants que chez nous, de l'autre côté des Pyrénées, mais qu'elles ne peuvent les faire vivre qu'à l'aide de la charité française, qu'avec les secours venus de France.

Habitée à recevoir des couvents plutôt qu'à leur donner, au temps où les monastères étaient presque tous dotés ou rentés, la population ne s'imagine pas encore qu'ils aient aujourd'hui besoin de quelque chose. Ils sont par suite moins nombreux. Salamanque avait autrefois, suivant un dicton populaire assez conforme à la vérité, 25 paroisses, 25 collèges, 25 couvents d'hommes, 25 de femmes et 25 arches au pont. Au commencement de ce siècle, elle avait 34 paroisses, 32 col-

lèges, 24 monastères d'hommes, 15 de femmes<sup>1</sup>. Maintenant cette ville, qui ne compte guère que dix-huit mille habitants, possède encore 24 paroisses, mais n'a plus que dix couvents à clôture, et quatre non cloîtrés.

N'importe ! Ce qui vient d'être fait pour la *Santa* d'Avila, peut se faire pour le *San-Elias* de Salamanque. Une société charitable formée en 1882 a réuni les fonds nécessaires pour indemniser la ville, et rendre complètement aux carmes, en 1884, le monastère bâti sur l'emplacement de la maison, où naquit leur sainte Mère. La France y a contribué pour un peu plus de vingt mille francs, et un seul journal hebdomadaire, *le Pèlerin*, avait recueilli seize cents francs, en ne demandant qu'un franc ou même moins, à chacune de ses lectrices portant le nom de Thérèse. Une plaque de marbre avec inscription, placée dans l'église, rappellera à la postérité ce don de la France, en invitant la seconde patronne de l'Espagne à étendre sa protection sur la nation voisine, qu'elle aimait en embrassant les austérités de la réforme, qu'elle aime encore en jouissant des félicités du ciel. Je demande donc instamment à Dieu, et je vous prie de lui demander avec moi, que tous les amis des études théologiques s'unissent et s'entendent, en tous pays, pour rendre aux dignes fils de sainte Thérèse, aux carmes déchaussés, leur ancien collège Saint-Élie, afin qu'il redevienne bientôt ce qu'il fut longtemps, un phare lumineux dans l'Église, pour les prêtres

1. De la Fuente, *Manual...* cap. V, § II, p. 165.

et les fidèles un foyer de science sacrée, spéculative et pratique.

Voilà ma digression finie. Elle aura été pour vous, ma révérende Mère, un petit échantillon des pensées, des comparaisons ou des rapprochements, que la grâce du pèlerinage, accrue de la grâce de la messe, fait naître d'une plante, d'une pierre, d'une ruine, dans l'âme du prêtre qui put s'y préparer par l'étude, et qui sait y coopérer par le recueillement, comme je vous l'expliquerai bientôt. En attendant, je pourrai développer, comme j'ai fait jusqu'ici, ce qui a trait à sainte Thérèse, parce qu'elle est tout à la fois votre Mère et le sujet de mon pèlerinage ; mais pour les autres saints, je vous donnerai des indications plus que des développements. Ayez en ce moment la patience de lire encore quelques pages, sur le lieu sanctifié, et j'aurai achevé de vous dire ce qu'il ajoute de charmes à la messe du pèlerin.

IV. — S'agit-il, en effet, de lieu sanctifié par la mort d'un martyr, d'un confesseur ou d'une vierge, les exemples sont nombreux et les preuves d'efficacité manifestes. Montons d'abord au Calvaire, avec un prélat qui eut le bonheur d'y renouveler sur l'autel le sacrifice de la croix.

Après avoir parlé de la chapelle de Sainte-Hélène, où l'on descend par un escalier de vingt-huit marches, il dit : « En descendant treize autres marches vers la droite, on parvient à la grotte profonde, où la sainte croix avait été enfouie pendant trois siècles, et où elle fut trouvée au milieu des acclamations de joie ; elle porte le nom

de l'invention de la sainte croix. Cette chapelle appartenant aux pères latins, j'ai pu y célébrer la sainte messe...

« Montons maintenant sur le Calvaire. On y arrive par un escalier qui a dix-huit marches. On se trouve alors sur une plate-forme d'environ quarante-six pieds carrés ; elle est divisée en deux parties. La chapelle méridionale, construite sur le lieu où Notre-Seigneur fut cloué sur la croix, s'appelle *chapelle du crucifiement* ; l'autre est celle de la *plantation de la croix*. C'est donc ici que se consumma l'œuvre de la Rédemption ! Si, le jour particulièrement destiné à nous rappeler la mort de Jésus-Christ, nous ne pouvons lire sans une émotion profonde ces paroles de l'évangéliste : Et Jésus, poussant un grand cri, dit : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains » ; et disant ces paroles, il *expira* (Luc. XXIII, 46) ; qu'on se figure ce qu'on éprouve, quand on se trouve au lieu même où ce cri a été entendu, où la terre a tremblé, où les morts sont sortis du tombeau, où la nature entière a pris le deuil pour l'Homme-Dieu expirant sur la croix !...

« Tout près du trou où cette croix fut plantée, commence une fente large et profonde, qui descend dans le rocher jusqu'au bas du Calvaire. La tradition nous dit que c'est là un des rochers, qui se fendirent à la mort de Jésus-Christ.

« A côté du Calvaire, mais en dehors de l'église, est la chapelle de *Notre-Dame des Douleurs* ; on y monte par un petit escalier, qui est à droite de la grande porte d'entrée. C'est là que se

tenait la sainte Vierge, avec saint Jean et les saintes femmes, pendant que l'on crucifiait Notre-Seigneur, et c'est de là qu'elle est allée sous la croix, avec le disciple bien-aimé, quand les bourreaux se furent éloignés. Cette situation, la plus douloureuse qu'il soit donné à l'âme de concevoir, a inspiré les hymnes les plus sublimes des poètes chrétiens. Qui peut redire en ce lieu, sans être ému jusqu'aux larmes : *Stabat Mater dolorosa ?...*

« En avançant un peu, on se trouve dans une petite chapelle de deux mètres de largeur ; la partie qui est à droite, est occupée par le saint sépulcre ; quatre personnes peuvent se tenir agenouillées à côté. La voûte et les parois sont revêtues de marbre, ainsi que le tombeau. Une quantité de lampes en or et en argent brûlent constamment dans ce sanctuaire ; des fleurs toujours renouvelées y répandent leur parfum. Deux tableaux représentent les mystères opérés en ce lieu ; mais ces mystères se révèlent à l'âme d'une manière si puissante, qu'on oublie tout ce qui frappe les sens, pour jouir d'un bonheur intérieur, qui n'est qu'une manifestation plus intime de la présence de Dieu...

« Quand on veut faire ses dévotions dans la chapelle du Saint-Sépulcre, ou assister aux messes qui s'y disent tous les jours, il faut passer la nuit dans l'église, parce que les offices commencent à minuit, et se suivent d'après les différents rites : la porte extérieure ne s'ouvre qu'à cinq ou six heures du matin. Je me rendis un soir à l'église

de bonne heure; la nuit vint vite. Tout était tranquille autour de moi; je descendis le petit escalier en bois qui conduit à la chapelle, et je fus bientôt sous les voûtes obscures et silencieuses de la vaste basilique. Je me dirigeai d'abord vers le saint sépulcre; des lampes éternelles jetaient le plus vif éclat dans l'intérieur du monument; il me semblait que l'ange en gardait encore l'entrée. Avec quel ravissement j'y fis ma prière!...

« Je parcourus ensuite les nefs de l'église : j'étais seul, je fis les stations du chemin de la croix, dans la plus profonde obscurité, n'ayant pour me diriger qu'une petite bougie, que j'avais allumée au saint sépulcre. Quelques lampes brûlaient sur le Calvaire, et leur lueur se perdait sous les immenses coupes, en jetant une faible clarté sur les galeries, les colonnes, qu'elle dessinait faiblement dans l'épaisseur des ténèbres. Comme à cette heure on jouit de la sainteté du lieu! On n'est plus distrait, comme pendant le jour, par la foule des curieux ou des pèlerins; rien ne rattache à la terre, la pensée s'élève directement vers Dieu, dont chaque pierre de cet édifice rappelle la bonté infinie. Quels moments de trouble, d'émotion et de bonheur!

« Je descendis dans la grotte où fut trouvée la sainte croix, puis je me dirigeai vers le Calvaire; en montant les degrés, j'entendis des gémissements, et, parvenu au sommet, je vis un homme absorbé dans sa douleur, qui pleurait au lieu où mourut notre Sauveur. C'était un levantin. Ici la raison de pleurer est si naturelle, que personne ne

demande : Pourquoi pleurez-vous ? Voyant que j'étais prêtre, et que je voulais m'agenouiller près de lui, il jeta son manteau sur les dalles, pour que je pusse le faire plus commodément ; mais ce n'était pas le lieu de prendre ses aises : je le remerciai par signes, et nous fîmes ensemble notre prière...

« En descendant de la sainte montagne, je me suis souvenu de cette inscription placée pieusement, par un ancien auteur, au bas d'un tableau représentant le Calvaire ; puisse-t-elle être constamment ma devise, et celle de tous les chrétiens ! *Christus se tibi, tu te Christo*, le Christ s'est sacrifié pour toi, sacrifie-toi pour lui...

« On se figurera sans peine ce qu'on éprouve, en célébrant les saints mystères sur le sépulcre même de Jésus-Christ. Alors ce tombeau n'est plus séparé de sa victime, on croit assister, avec Joseph d'Arimathie et les saintes femmes, à cette cérémonie funèbre où Jésus fut déposé dans le sépulcre ; mais la tombe et sa victime sont remplies de gloire : ce n'est plus Jésus sous les enveloppes de la mort, mais Jésus ressuscité et, sous la forme mystique de l'eucharistie, ayant triomphé de la mort : *Absorpta est mors in victoria* (I Cor. XV, 54). Je n'ai pas voulu être seul à jouir de ce bonheur, le plus grand qui puisse nous être donné sur la terre : autant qu'il était en moi, j'ai partagé les faveurs qu'on reçoit en ce lieu, avec tous ceux qui me sont chers, et qui m'ont si souvent associé à leur prière. Leurs noms, leurs peines, leurs espérances, j'ai tout déposé dans le

sépulcre de Notre-Seigneur, pour qu'il les sanctifie par la mort qu'il a soufferte pour nous<sup>1</sup>. »

Sachant que ses enfants ne pourront jamais aller tous au Calvaire, l'Église, comme une mère attentive et compatissante, les console et les dédommage de cette privation en plusieurs manières. Elle excite les prêtres à dire la messe tous les jours près de nous, et elle répète aux fidèles que le sacrifice de l'autel est la représentation vivante du sacrifice de la croix, qu'il nous en rappelle le souvenir et nous en applique la vertu, qu'il nous fait même participer au corps et au sang de l'adorable victime, qui nous les donne en nourriture et en breuvage, beaucoup mieux que sur le Golgotha<sup>2</sup>. Les prédicateurs et les liturgistes s'efforcent de nous expliquer, par cette ressemblance du sanctuaire avec le Calvaire, de l'autel avec la croix, les cérémonies et les paroles de la messe, les ornements et les actes du célébrant.

Après l'assistance à la messe, qui est une sorte de pèlerinage en esprit au Calvaire, et de corps au sanctuaire, l'Église nous recommande, au moins depuis le xiv<sup>e</sup> siècle, un autre pèlerinage plus circonstancié, où le corps a sa part comme l'esprit, et qu'on nomme *Via crucis* ou Chemin de la croix, parce qu'en le suivant nous allons, par la méditation et la prière accompagnées d'un certain mouvement, aux lieux mêmes où le Sauveur s'arrêta durant sa passion. Ces arrêts ou

1. Mgr Mislin. *Les Saints Lieux*, ch. xx et xxi, Bruxelles, 1852, t. II, p. 180-196.

2. Concile de Trente, session XXII, ch. I et II.

stations sont à Jérusalem, et presque partout, au nombre de quatorze, commençant par la condamnation à mort, et finissant par la mise au tombeau. Une quinzième station, où l'usage veut qu'on l'ajoute, comprend l'invention de la croix par sainte Hélène. A Vienne, en Autriche, l'archevêque les réduisit à onze, en 1799, par la suppression des trois chutes de Notre-Seigneur, et de ses deux rencontres avec sa Mère et avec Véronique; mais il prenait pour première station l'agonie de Jésus au jardin des Olives, et pour seconde sa trahison par Judas, son arrestation par les soldats et les valets<sup>1</sup>. Je doute que Rome ait approuvé ce changement; je sais qu'en 1839, elle défendit de rien changer aux quatorze stations habituelles.

Ces contemplations successives des souffrances, de la croix et de la mort du Rédempteur, sont un exercice ou pèlerinage à la portée de tous, et néanmoins très efficace pour ramener les pécheurs à la vertu, ranimer et réchauffer les tièdes, perfectionner les justes. Selon saint Léonard de Port-Maurice, il suffit pour sanctifier une paroisse. Benoît-Joseph Labre, l'héroïque pèlerin mort en 1783 et canonisé de nos jours, dut son éminente sainteté à cette pratique presque continue<sup>2</sup>. De tous les pèlerinages de mon enfance c'est celui qui était, après la messe, le plus cher à mon cœur, et je le faisais souvent pour les autres

1. *Dict. encycl. de la théol. cath.*, 3<sup>e</sup> édit., t. V, p. 453-455.  
2. Maurel. *Le chrétien éclairé*, 13<sup>e</sup> édit., p. 191.

comme pour moi, pour les morts comme pour les vivants. Car on peut y gagner en une seule fois d'innombrables indulgences, plusieurs indulgences plénières, applicables aux défunts. Toutes celles qui avaient été accordées aux vrais pèlerins de Terre-Sainte, furent étendues par Innocent XI, en 1686, aux visiteurs des églises franciscaines, et par Clément XII, en 1731, à toute personne faisant le Chemin de la croix, en état de grâce et avec un sincère repentir.

De plus, les poètes et les musiciens n'ont-ils pas multiplié les hymnes solennelles, et les cantiques populaires, qui nous portent à compatir aux douleurs de Jésus et de Marie ? Les pieux écrivains n'ont-ils pas publié des livres de méditations, qui nous font assister en tous lieux, dans la solitude même et sur un lit de souffrance, au drame sanglant du Calvaire, à toutes les scènes de la passion du Rédempteur ? Enfin les peintres cessent-ils de travailler, pour que nous ayons sous les yeux l'image du Sauveur expirant ou mort ? Les sculpteurs ne taillent-ils pas constamment, en toutes sortes de matières, ces croix, ces crucifix, ces christes, qui sont arborés sur les autels, sur les chemins même et les édifices, comme les étendards du divin roi, *vexilla regis prodeunt*<sup>1</sup> ?

Les mourants en tiennent un dans leurs mains, pour mieux unir leur dernier sacrifice à celui de Jésus-Christ ; les vivants se font gloire d'en porter

1. Hymne de la Passion, aux vêpres,

un sur leur poitrine, et se consolent de leurs afflictions, ou s'animent au combat, en le présentant quelquefois sur leur cœur. Pour les uns comme pour les autres, l'Église l'a enrichi d'indulgences. Aux malades et aux infirmes, aux voyageurs et aux prisonniers, à tous ceux qui ne peuvent se rendre au *Via crucis* publiquement érigé, pourvu qu'ils aient à la main un crucifix de laiton béni à cet effet, elle accorde, à de faciles conditions, les mêmes indulgences qu'aux pèlerins de Jérusalem<sup>1</sup>.

N'ayant aucun espoir d'offrir jamais le saint sacrifice sur le Calvaire, où mourut le roi des martyrs, je n'en suis que plus touché et plus reconnaissant de la bonté de Dieu, qui m'a procuré le bonheur de l'offrir à l'endroit où deux saints confesseurs, qui me sont chers entre tous, laissèrent leur dépouille mortelle, remirent leur âme entre les mains de leur Père céleste. L'impression que je ressentis, ne fut guère moins vive, ni peut-être moins salutaire.

Ce fut le lundi 16 juin 1856, fête de saint Jean-François Régis, que je montai pour la première fois à l'autel, afin d'y remplir l'office de sacrificeur. Quel lieu mon cœur choisit-il pour ce premier sacrifice? Vous le devinez sans doute, ma révérende Mère, celui où le fondateur de la compagnie de Jésus avait rendu le dernier soupir, trois siècles auparavant, en 1556, à Rome, le 31 juillet, une heure après le lever du soleil. La veille, il

1. Maurel, *ibid*, p. 191-193.

envoya demander la bénédiction de Paul IV; puis, sans avertir ses enfants spirituels, sans les réunir autour de son lit, sans les consoler de son départ en les bénissant, en les exhortant une dernière fois, il resta seul toute la nuit dans sa chambre; personne ne le veilla, personne ne le garda. Inquiets cependant, les pères accoururent dès le lever du jour, et trouvèrent le saint tenant les mains jointes, les yeux élevés vers le ciel, *Jesum corde, Jesum ore implorans*, implorant Jésus, l'implorant du cœur, l'implorant de la bouche, et s'endormant dans le Seigneur<sup>1</sup>.

Ce fut donc en sa petite chambre transformée en chapelle, que j'eus l'insigne faveur de dire ma première messe. Ce fut sur l'autel où avaient célébré des saints, tels que François de Borgia, Charles Borromée, François de Sales, et une foule d'autres vertueux personnages, que le moins bon et le moins fidèle des serviteurs de Dieu opéra, pour la première fois, le prodige de la transsubstantiation, fit de sa parole un glaive et immola l'innocente victime. Telles étaient ma frayeur et mon émotion, que mes genoux tremblaient, que j'avais peine à me tenir debout, et que je craignais de ne pouvoir arriver à la communion. Mais Dieu aidant, je pus achever le sacrifice, que je lui offrais en action de grâces pour tous les bienfaits dont il m'avait comblé. En même temps, je m'en souviens, je me mettais par l'intention sur la patène, à côté de l'hostie, pour m'offrir et me donner à

1. Ribadeneira. *Vita Ignatii*, l. IV, cap. xvi, folio 260.

lui tout entier, comme prêtre et comme victime : prêtre, par le travail sans relâche pour le salut de ses enfants : victime, par l'immolation de mes goûts, de mes forces et de ma vie, pour sa plus grande gloire.

Hélas ! que sont devenus ceux qui étaient présents ? Le P. de Villefort, en qui la charité la plus obligeante et la plus aimable semblait s'être incarnée, avait dit la messe immédiatement avant moi, au même autel, et je l'avais entendue pour me préparer à la mienne : il est allé au ciel recevoir sa récompense. Deux de mes amis, étudiants comme moi en théologie, servaient ma messe ; où sont-ils aujourd'hui ? Le 3 mars 1881, l'inique et brutal décret d'expulsion trouva l'un à Castres, supérieur de la résidence, et l'autre à Vaugirard, recteur du collège de l'Immaculée-Conception. Au moment où je recopie cette lettre, tous deux sont retournés à leur Créateur, en laissant un nom cher aux âmes, cher aux familles, les pères Paulet et Chauveau. Le vénérable religieux qui m'assista, et qui occupait dans son ordre un des postes les plus élevés, le R. P. Rubillon du Lattay, quoique le plus âgé, n'a paru devant Dieu qu'après mes deux amis, à quatre-vingt-cinq ans<sup>1</sup>. L'action de grâces terminée, je pris à l'italienne le chocolat du matin avec le révérendissime P. Beckx, supérieur général des jésuites, et avec le R. P. Régis,

1. Le 10 décembre 1888, à Paris, où j'ai reçu plus d'une fois sa bénédiction.

procureur général des trappistes, premier abbé de Staouéli, de la famille de saint François Régis. Ce saint naquit le 31 janvier 1597, à Foncouverte, au diocèse de Narbonne, entra dans la compagnie le 8 décembre 1616, et fut canonisé en 1737. Je les ai revus tous deux, vingt ans plus tard, le premier à Fiesole où il me bénit, le second à Paris où il me visita. Maintenant leurs corps sont au tombeau, et leurs âmes près de Dieu.

Moi seul, le plus faible et le plus inutile de tous, moi le malade, qui étais courbé vers la terre, qui avais déjà l'œil éteint et un pied dans la tombe, je suis encore debout. Combien ma bouche, depuis qu'elle s'est empourprée du sang de Jésus-Christ, a-t-elle prononcé de paroles ? Combien ma main, depuis qu'elle a touché le corps du Seigneur, a-t-elle écrit de mots ? Combien de milliers de fois ai-je, du pied de l'autel ou du haut de la chaire, jeté la divine semence dans les âmes séculières, religieuses ou sacerdotales ? Combien de fois ai-je livré à la publicité des centaines de pages imparfaites, de grossières ébauches, que des esprits délicats et pieux daignèrent néanmoins tenir d'une main indulgente, parcourir d'un regard bienveillant ? Ah ! si une seule messe est une lourde responsabilité, est-il étonnant que je me trouble et m'affaisse sous le poids de tant de responsabilités réunies ? Mon espoir est en vous, ma force est en vous, ô Cœur eucharistique de Jésus, qui vous mettez tous les jours en contact avec mon pauvre cœur !

Si vous préférez y voir, ma révérende Mère, une faveur du ciel, sachez que je l'attribue en grande partie aux prières de ces fervents religieux, qui eurent l'humilité de m'entourer d'égards, au jour de ma première messe. Aussi longtemps qu'ils vécurent, l'anniversaire n'en revint pas une seule fois, sans que mon cœur reconnaissant les portât tous à l'autel, les nommât tous à Notre-Seigneur, en le conjurant de les combler de ses meilleures grâces. Depuis qu'il m'a fallu les mettre au memento des morts, j'ai pensé que j'avais plus besoin de leurs prières qu'ils n'ont besoin des miennes, et tout en priant pour eux, je les ai priés pour moi.

Qui les a exaucés, si ce n'est vous, ô Dieu de ma première messe et de ma première communion, vous qui donnez la joie à la jeunesse, et la fécondité à l'âge mûr, vous qui faites surabonder la grâce où abonda le péché, vous enfin qui avez promis bénédiction et longue vie à la piété filiale? Tant que la santé me permettra d'élever vers vous le corps du Seigneur et le calice du salut, de m'en faire ensuite une nourriture et un breuvage, je mettrai tout mon cœur dans ma prière, qui n'est qu'une incomplète et froide paraphrase du sublime *Custodiat* :

Seigneur, gardez mon âme, avec toutes les facultés que vous lui donnâtes comme créateur, avec toutes les grâces que vous lui prodiguâtes comme rédempteur, avec toutes les résolutions et les pensées que vous lui inspirâtes comme sanctificateur. Gardez-la avec ces pures affections et

ces pieux souvenirs, qui en sont les membres, pour qu'elle ne soit ni mutilée ni estropiée. Gardez-la avec son amour de l'Église et ses ardeurs apostoliques, pour qu'elle ne craigne jamais de semer dans les larmes, afin de moissonner dans la joie les épis vivants, les élus immortels. Gardez-la, comme on garde un foyer pour qu'il ne s'éteigne pas; gardez-la, comme on garde un instrument pour qu'il ne se brise pas. Oui, malgré les contradictions et les épreuves, malgré les infirmités et les tentations, gardez-moi, Seigneur, comme un feu qui se consume en réchauffant les autres, comme un outil qui s'use en travaillant à votre gloire.

Longtemps après, pour me renouveler dans ces dispositions, pour retremper mon courage, et pouvoir répéter jusqu'à ma dernière heure le mot de saint Martin : « Je ne refuse pas le travail », j'allai offrir l'auguste sacrifice à l'endroit même où était mort un autre fondateur, qu'on m'avait choisi pour premier patron, pour protecteur et pour modèle, au jour de mon baptême, qui fut un anniversaire de son enterrement, le 5 octobre. Je tins à fêter ce double anniversaire, au pied de cette montagne d'Assi, qui donna son nom à la ville d'Assise, où saint François naquit en 1182, et fut enterré en 1226. La translation de son corps se fit un dimanche, du bas de la montagne dans la ville jusqu'à l'église Saint-Georges, où il fut inhumé d'abord. Le 25 mai 1230, on le transporta sur un point appelé jusque là *colle d'inferno*, parce qu'on y exécutait les criminels, et qui s'appelle depuis,

comme le voulut Grégoire IX, *colle del paradiso*. Mais les habitants, de peur qu'on ne leur enlevât ce trésor, surent si bien le cacher dans la terre, qu'il ne fut retrouvé qu'en 1818, sous les deux églises superposées qu'on avait bâties en l'honneur du saint.

Il était mort le samedi 4 octobre. La veille et le jour de l'anniversaire, j'avais visité la grande et belle église, qui s'élève à un kilomètre d'Assise, et que Benoît XIV érigea, le 22 mars 1754, en basilique patriarcale. Le curé de la paroisse, le R. P. Angelico da Greccio, eut l'humilité de me servir de guide, et il s'en acquitta avec une aménité parfaite. Cette basilique, comme celle de Lorette qui renferme la *Santa-Casa*, entoure et recouvre la cellule mortuaire de saint François, avec l'humble église appelée *Portioncule*, qui fut l'objet de sa constante prédilection. Quelques mots sur l'une et sur l'autre vous seront sans doute agréables.

Le nom de *Portioncule* ou petite portion venait, paraît-il, de l'exiguité de la terre ou propriété dont faisait partie ce sanctuaire, qui appartenait aux bénédictins et fut restauré par François en 1207. Sa mère y était venue demander un fils, puis l'offrir à Dieu. Ce fils, après sa conversion, y fut souvent attiré par son amour de la solitude, et par sa dévotion à Notre-Dame des Anges, qui en était le titre ou vocable. Ce fut là qu'il se dépouilla de tous ses biens, ce fut là qu'il épousa la pauvreté, ce fut là que de ce mariage naquit une nombreuse famille, dont tous les membres se ressemblent, ont

le même trait caractéristique, la grâce d'être humbles comme leur père, et pauvres comme leur mère. Ce fut même là, me dit-on, que sainte Claire se lia par des vœux.

Ce premier temple, ce berceau de l'ordre séraphique, au mois d'octobre 1221, fut le théâtre de la célèbre apparition, d'où provient l'indulgence dite du Saint-Pardon ou de la Portioncule. Notre-Seigneur, avec la Reine des vierges et une multitude d'anges, se fit voir, et encouragea François à demander ce qu'il voudrait. Le saint osa dire : « Je vous supplie d'avoir la bonté d'accorder aux hommes, que tous ceux qui visiteront cette église, reçoivent une indulgence plénière de tous leurs péchés, après s'en être confessés à un prêtre. » Jésus répondit : « Je vous accorde ce que vous demandez. »

Avant la fin de l'année, le pape Honorius confirma cette concession. En 1223 il la rendit perpétuelle et la fixa, selon la volonté même du Sauveur manifestée dans une seconde vision, au 2 août, jour de la dédicace de cette chapelle, mais en commençant aux premières vêpres, c'est-à-dire vers le déclin du jour, où le chef des apôtres fut délivré de ses liens par un ange. Plusieurs souverains pontifes étendirent cette indulgence, à toutes les églises des trois ordres de saint François, et, en 1689, Innocent XI permit de l'appliquer aux défunts. Ce qui la distingue aujourd'hui d'une foule d'autres, c'est qu'on peut la gagner *toties quoties*, autant de fois qu'on visite, au 2 août, une des églises qui ont ce privilège.

Sur le point de mourir, le glorieux patriarche ordonna à tous ses frères d'avoir une grande vénération pour cette chapelle, singulièrement choisie, disait-il, par Jésus-Christ et par sa sainte Mère. Ils ont obéi, et n'ont pas cessé de communiquer ces sentiments de vénération aux pèlerins, qui viennent de tous pays. Lisez ce que dit un français qui m'a précédé :

« Au lieu de ce magnifique revêtement de marbre et de sculptures, qui recouvre entièrement l'extérieur de la Santa-Casa de Lorette, la Portioncule est demeurée toute nue, avec ses murs antiques et grossiers. Je ne sais quel parfum de sainte pauvreté s'exhale de cette chapelle vénérable. Le pavé de l'intérieur est littéralement usé par les genoux des pieux fidèles, dont les baisers répétés et brûlants ont laissé leurs empreintes sur les murailles. Là, comme à la Santa-Casa, nous nous trouvions au milieu de pèlerins, dont la prière était des soupirs et des larmes. Comme l'âme se sent délicieusement remuée au contact de tant de foi, de tant d'amour, et en présence des touchants souvenirs de la Portioncule !...

« Deux fois la terre a violemment tremblé autour d'elle, en 1832 et en 1854 ; deux fois la grande basilique qui l'entourne a été ébranlée, et ses voûtes ont dû être relevées à grands frais ; la Portioncule est demeurée intacte, avec ses murs vieux de plus de sept siècles. Aujourd'hui des peintures magnifiques glorifient sa pauvreté ; mais la fresque d'Owerbeck est celle qui frappe plus vivement : la vision de saint François y est exprimée,

avec une foi et une simplicité, qui font penser à Giotto et à Cimabüe<sup>1</sup>. »

Quant à moi, ma révérende Mère, je ne pensais ni aux peintres ni aux tableaux, mais seulement à mon bien-aimé patron. Ces murailles, me disais-je, existaient de son temps, et furent les témoins muets de ses ardeurs séraphiques. Cet autel en marbre est aussi le même, et je l'ai baisé avec amour et vénération. J'ai même tressailli de joie lorsqu'on m'a dit : Ici se conservent le cœur et les entrailles du séraphin terrestre, de l'héroïque stygmatisé, qui ceignait ses reins d'une forte corde de chanvre écriu, non blanchi ; regardez cette corde, la voici ; on croit y reconnaître quelques taches de sang !

Don Angelico me conduisit tout près, à droite dans la basilique, vers une chambre mortuaire formée de draperies rouges, et située sur l'emplacement de la cellule d'infirmierie. Ce fut là que le bienheureux fondateur, le père de l'immense famille franciscaine, expira doucement sur une planche. On conserve cette planche à la sacristie, et on montre encore la porte de cette petite cellule. Elle n'est plus qu'un oratoire ; mais on y a mis un des plus anciens portraits de saint François. Je m'y arrêtai pour prier et méditer.

Je croyais voir le saint endurent ici son martyre d'amour et de souffrance, faisant son testament, demandant qu'on l'enterre après sa mort avec les malfaiteurs, ou sur la colline d'enfer, et qu'en

1. A. Riche. *Fioretti*, étude sur les monuments franciscains, p. 309.

attendant on le couche sur le sol. J'entendais frère Léon et frère Angèle chantant, par son ordre, un cantique d'action de grâces qu'il a composé, où il nomme ses frères le soleil, le vent, le feu, et ses sœurs la lune, l'eau, la mort<sup>1</sup>. Il exhorte et bénit ceux qui l'entourent, il se fait lire la Passion de Notre-Seigneur selon saint Jean, puis il récite lui-même le psaume CXLI<sup>e</sup> : *Voce mea ad Dominum clamavi*, j'ai élevé la voix pour crier vers le Seigneur. En finissant le dernier verset : *me expectant justi donec retribuas mihi*, les justes m'attendent pour voir la récompense que vous me donnerez, il remet tranquillement son unique bien, son âme, entre les mains de Celui auquel, battu et dépouillé par son père d'ici-bas, il avait dit avec tant d'élan et d'abandon : « Notre Père, qui êtes aux cieux!... » Voilà comment, aussi pauvre dans la mort que dans la vie, il tient jusqu'au dernier soupir, la promesse qu'il fit à la pauvreté en l'épousant.

Ce souvenir, ce spectacle ramena dans ma mémoire, presque involontairement, quelques-uns des vers que j'avais lus plusieurs fois dans le *Paradis* de Dante, sur ce mariage sans divorce ni séparation, où François prit pour épouse celle que la mort de Jésus avait laissée veuve depuis douze siècles : Tout jeune il fut en butte aux hostilités de son père, à cause de cette dame à qui personne n'ouvre la porte avec plaisir, pas plus qu'à la mort,

1. *Opuscula*, Mayence, 1710, *Cantica*, I, p. 246-252.

A cui, com' alla morte  
La porta del piacer nessun disserra.

Il se l'unit, et de jour en jour l'aima plus fortement. Privée de son premier époux, depuis mille et cent ans et plus, obscure et délaissée, elle était restée jusqu'à lui sans aucune invitation. Il ne lui avait servi de rien d'avoir été si constante et si hardie, qu'elle était, pendant que Marie restait en bas, montée avec le Christ sur la croix,

Si che dove Maria rimase giuso  
Ella con Cristo salse in su la croce.

Quand il fut appelé à la récompense qu'il mérita en se faisant petit, François recommanda à ses frères, comme à ses légitimes héritiers, sa dame la plus chérie, et leur ordonna de l'aimer avec fidélité. Et ce fut du sein de la pauvreté, que cette âme illustre voulut s'élançer, en retournant dans son royaume, et elle n'agréa point pour son corps d'autre cercueil,

Ed al suo corpo non volle altra bara<sup>1</sup>.

Saint Ignace a fait une règle à tous ses fils d'aimer la pauvreté comme une mère, *diligant omnes paupertatem ut matrem*<sup>2</sup>; saint François ordonne aux siens de la chérir comme une épouse. Ils lui obéissent si parfaitement, qu'on peut étendre à chacun d'eux ce que le poète a chanté de leur père, et dire : Franciscain et Pauvreté sont deux amants; mais leur concorde et leurs joyeux visages,

1. *Paradiso*, canto decimo primo, v. 58-117.

2. *Summar. constitut.*, reg. 24.

leur merveilleux amour et leur doux regard,  
inspirent de saintes pensées,

Francesco e Povertà per questi amanti...  
La lor concordia, e i lor lieti sembianti,  
Amore a meraviglia, e'l dolce sguardo  
Faceano esser cagion dé pensier santi <sup>1</sup>.

Mais saint Ignace l'enseigne dans ses *Exercices*, de même que Satan pousse successivement ses dupes aux richesses, aux honneurs, à l'orgueil, du haut duquel il les précipite dans tous les vices; ainsi le Sauveur, pour nous conduire à toutes les vertus, pour nous élever au sommet de la perfection, nous fait monter par la pauvreté, puis par l'opprobre ou le mépris, enfin par l'humilité <sup>2</sup>. Formé à cette école, Bossuet a vu, de son regard d'aigle, cette gradation dans le Sauveur lui-même, et avec son éloquence sublime il l'a signalée aux âmes religieuses : « Regardez les degrés, mes sœurs, par où votre Époux monte dans son trône, ou plutôt par où votre Époux descend à son trône, à la royauté par la croix, à la croix par l'oppression, à l'oppression par le mépris, au mépris par la pauvreté. O pauvreté de Jésus, que je t'adore aujourd'hui avec les mages ! Tu es le sacré marchepied par où mon roi est allé au trône; c'est toi qui l'as conduit à la royauté, parce que c'est toi qui l'as mené jusque sur la croix <sup>3</sup>. »

Les enfants de saint François, comme les fils de

1. *Paradiso*, XI, 74-78.

2. *Exercitia*, II hebdom. medit. de duobus vexillis.

3. *Sermon pour une profession*, à l'Épiphanie. 1<sup>er</sup> point. Œuvres, Vivès, t. XI, p. 493-494.

saint Ignace, doivent donc s'attendre à tout ce qui peut les dépouiller de richesses et d'honneurs, pour qu'ils montent par la pauvreté, par l'opprobre et l'humilité, jusqu'au faite de la perfection évangélique. Ils en sont tellement persuadés qu'ils voient dans les événements, qui les appauvrissent et les humilient, derrière les hommes érigés en persécuteurs et au-dessus de la tête de leurs ennemis, l'aimable Providence qui les maintient par les épreuves dans leur primitive ferveur, comme elle préserve l'Océan de toute corruption, par l'amertume des eaux et les tempêtes de l'air.

Je me retirai avec ces pensées, et le soir le R. P. Angélique de Greccio vint me tenir un instant compagnie, dans l'honnête famille où il m'avait trouvé un gîte. Ma nuit n'en fut pas moins une vraie nuit de pèlerinage, une nuit sans sommeil. Mon esprit courait de Dante à Bossuet, pour les écouter tour à tour et les méditer; mon cœur volait de saint François à saint Ignace pour les comparer, et pour leur offrir le tribut de mon admiration et de ma piété filiale. Enfin toutes les puissances de mon âme se fixèrent sur celui que j'étais venu fêter et invoquer, au lieu de sa très sainte mort et au jour anniversaire de ses obsèques solennelles. J'avais emporté en voyage, et je lisais en chemin de fer, une vieille édition latine des opuscules du patriarche séraphique<sup>1</sup>. J'y avais pris des notes qui, cette nuit-là, tinrent mon attention

1. *Sancti Francisci assisiatis opuscula*, Mayence, 1710.

éveillée; je ne vous en citerai que deux, un trait et une parole.

Dans les premiers temps de sa conversion, pendant que sa mère préparait le repas, François mit sur la table plusieurs pains. Pourquoi tant de pains, demanda-t-elle, puisque nous sommes si peu nombreux? — Pour les pauvres, dit-il. — Où donc sont ces pauvres? repartit la mère. — Ils sont dans mon cœur, répondit le fils, *in pectore meo latent*; paroles qu'on pourrait presque traduire en langage scientifique : Ils sont à l'état latent dans ma poitrine<sup>1</sup>.

Loin de tolérer que ses religieux eussent une sorte de morgue, ou de fierté dédaigneuse, à l'égard du bas clergé, le saint ne leur donna que le nom très modeste de petits frères, ou même plus petits, de frères moindres ou mineurs. Si on lui demandait pourquoi, il répondait : Ils sont nommés frères mineurs, *fratres minores*, pour que ce nom leur rappelle qu'ils doivent donner l'exemple de l'humilité, se montrer plus humbles que les hommes du siècle, en tous leurs actes. Pour moi, ajoutait-il, je veux aimer et vénérer, respecter comme mes seigneurs, non seulement les évêques, mais encore les plus pauvres prêtres, *sed et pauperculos sacerdotes*<sup>2</sup>.

Je me levai de bonne heure pour me préparer à la messe et la dire, sous la vaste et splendide basilique, dans l'étroite et modeste Portioncule. Je

1. Prophetia III, p. 377.

2. Colloquium XVI, p. 345.

Ius une messe votive de la sainte Vierge, avec mémoire de saint François et les oraisons *pro seipso sacerdote*, pour le prêtre lui-même. Jamais ces trois oraisons ne m'avaient si vivement impressionné. En quel lieu les disais-je ? en un lieu sanctifié par les visites fréquentes, les longues prières, les larmes brûlantes et l'admirable mort d'un héros chrétien, qui s'estimait indigne du sacerdoce, qui refusa d'en laisser mettre le fardeau sur ses épaules, quoiqu'il acceptât d'être l'instituteur de trois ordres, le chef de trois familles religieuses, les frères mineurs, les pauvres dames et les tertiaires de la pénitence.

Je comptais d'autant plus sur son intercession pour combler mon déficit, qu'à pareil jour il m'avait été donné pour protecteur, et que depuis cinquante ans je lui témoignais amour et confiance. C'était donc de tout cœur et avec un ferme espoir que je disais : « Dieu tout-puissant et miséricordieux, faites de moi un digne ministre des saints autels, *dignum sacris altaribus fac ministrum*. Effacez les souillures de mes péchés, *peccatorum meorum maculas absterge*, afin que je mérite de servir dignement votre Majesté, *ut tuæ Majestati digne merear famulari* <sup>1</sup>. »

Ensuite, agenouillé longtemps à la place où mon céleste patron avait reçu d'insignes faveurs, je le contemplais prenant ici, au pied de cet autel, les ailes puissantes que le corps du Seigneur apporte, pour les aigles de la perfection qui s'assem-

1. *Missel orationes diversæ*, n° 27.

blent autour de lui (Matth. XXIV, 28), la pauvreté volontaire et l'humilité chrétienne. Il les déployait avec empressement et les secouait avec force, pour détacher de lui-même tout ce qui pouvait y rester encore, de la poussière des richesses et de la glu des honneurs. Puis je l'admirais s'élevant, par un rapide essor, au-dessus de tous les intérêts et de toutes les affections de la terre, montant jusqu'au ciel par un vol vraiment séraphique, et s'approchant de Celui qui a dit le premier : « J'évangélise les pauvres, je suis humble de cœur. (Matth. XI, 5, 29). » Les mondains s'étonnaient du bruissement de ces ailes, ne comprenaient rien à cette conduite qu'ils taxaient de folie, et continuaient à n'avoir que des regards dédaigneux, des paroles méprisantes, pour les indigents et les petits. Mais les enfants de saint François, en troupes innombrables, prenaient leur vol à la suite de leur père, et s'élevaient aussi jusqu'à Dieu, sur les deux ailes de la pauvreté et de l'humilité.

Je sentais s'affermir en moi l'espérance et s'accroître le courage. Ma prière ardente prenait des ailes de feu, pour se rapprocher de mon modèle, pour traverser les nues et obtenir que je me plaise, comme lui, avec les pauvres et les humbles, que je ne leur préfère jamais les riches et les grands, que je sois toujours prêt à leur ouvrir, par le sacrifice et les sacrements, par mes exhortations et mes conseils, leur meilleur asile, leur plus sûr refuge, le Cœur compatissant et miséricordieux du bon Maître.

Que veut-il de ses épouses virginales ? Le grand

évêque de Meaux répond pour lui : « Il est dans l'usage des choses humaines, qu'un pauvre qui se marie, tâche de subvenir à sa pauvreté, en prenant une femme riche dont la dot le mette à son aise. Et voici mon Sauveur Jésus, le plus pauvre de tous les pauvres, qui ne veut que des pauvres en sa compagnie ; qui, se choisissant une épouse, ne veut pour dot que sa pauvreté, et l'oblige à renoncer hautement à l'espérance de son héritage ! » Que veut-il de ses apôtres et de ses missionnaires, de ses pontifes et de ses prêtres, même après de longs travaux et de brillants succès ? Lui-même nous l'apprend, il veut qu'ils disent en toute sincérité : « Nous sommes des serviteurs inutiles, nous n'avons fait que notre devoir (Luc. XVII, 10). »

Quand je sortis, il me sembla que tout en moi, mon vêtement même, était imprégné des parfums de la pauvreté évangélique et de l'humilité religieuse. Mais hélas ! au contact du monde, dans l'atmosphère de nos grandes villes, à l'air libre des longs chemins que mon ministère me fait parcourir, ces parfums s'évaporent trop vite. O vous, qui lisez ces lignes, priez, priez, pour qu'il en reste toujours un peu dans mon âme !

### III. — CORPS SAINT.

Le charme du lieu sanctifié par la naissance, l'habitation, la mort ou l'apparition d'un bienheu-

1 Sermon pour une profession, endroit cité p. 490

reux, est tantôt complété, tantôt suppléé, par la présence du corps presque entier d'un saint ou d'une sainte. Ce corps est parfois la source de parfums merveilleux, et souvent la cause d'émotions salutaires pour le prêtre qui dit la messe, plus que pour les fidèles qui l'entendent, surtout lorsque le saint est connu, que son souvenir est vivant et sa mémoire en bénédiction. Je pourrais vous le prouver, en suivant l'ordre même du missel et du bréviaire, en vous parlant d'abord d'un corps d'apôtre, puis d'un corps de martyr, troisièmement d'un corps de pontife, quatrièmement d'un corps de confesseur, cinquièmement d'un corps de vierge, enfin du corps de quelque sainte qui ne fut ni vierge ni martyre; car la divine Providence m'a procuré le bonheur d'offrir l'auguste sacrifice, près du corps du prince des apôtres, de la martyre sainte Philomène, des pontifes Charles Borromée et François de Sales, d'une vierge telle que sainte Madeleine de Pazzi, et d'une veuve telle que sainte Chantal. Mais en suivant cet ordre, je craindrais de vous fatiguer par des longueurs et des redites.

Je préfère me borner à trois classes de corps saints, qui me rapprochent davantage des reliques insignes de votre admirable Mère, qu'on vénère près de l'autel, chez vos sœurs d'Albe. Je parlerai d'abord du corps de son divin Époux, qui fut tout à la fois apôtre et martyr, pontife et vierge : n'est-ce pas un charme pour le célébrant, que de l'avoir étendu devant lui, caché dans le tabernacle ou exposé au-dessus? Je parlerai ensuite du

corps des martyrs, qui appellent Thérèse leur sœur et lui ouvrent leurs rangs, puisqu'elle mourut comme eux victime de la charité. Enfin je parlerai du corps des fondateurs ou réformateurs d'ordres, parmi lesquels l'héroïque vierge d'Avila jette le plus vif éclat, par ses nombreuses fondations et par sa réforme du carmel.

I. — Le corps saint par excellence, le corps du Saint des saints, non seulement naît et meurt sur l'autel, comme je vous l'ai dit ; mais il y réside durant des années et des siècles ; mais il y reste du moins quelques instants chaque jour, à l'état de victime immolée, sous l'aspect d'une hostie qui ne peut échapper ni aux yeux ni aux mains du prêtre, jusqu'à ce qu'il en prenne la chair en nourriture et le sang en breuvage. Cette présence et cet état, cet aspect et cette destination, allumèrent dans l'âme de saints prêtres un tel incendie d'amour, que le feu jaillissait de leur regard, que la flamme brillait sur leur front, et que tous leurs membres tressaillaient comme leur cœur. Vous en rencontrez si souvent des exemples dans la vie des bienheureux, que je ne vous en rappellerai qu'un seul.

« Les transports de saint Philippe de Néri n'étaient jamais plus ardents, ni plus admirables qu'à l'autel. Là, c'était en vain qu'il s'efforçait de les contenir. Tantôt, perdant la voix, il était contraint de s'arrêter ; tantôt il éprouvait une agitation véhémement, qui remuait l'autel même. Tout son corps soulevé portait à peine sur la pointe de ses pieds, et, dans cette situation, on le voyait

tressaillir d'un mouvement irrésistible, et comme danser malgré lui. Souvent, en effet, il était ravi hors de lui-même, et il fallait le tirer par ses habits pour le faire revenir, et lui indiquer où il en était du sacrifice...

« Lorsqu'il élevait la divine hostie, souvent ses bras demeuraient en l'air, comme roidis, sans qu'il pût les abaisser. C'est pourquoi il mettait la plus grande célérité à exécuter ce mouvement; il faisait de même, quand il avait à distribuer la sainte communion, car alors aussi sa ferveur s'enflammait aussitôt, et mettait tout son corps en branle. On voyait, au-dessus du ciboire qu'il tenait d'une main tremblante, s'agiter et s'élever les saintes espèces; de l'autre main, il posait rapidement l'hostie sur la langue des communiants, sans qu'il en laissât cependant jamais tomber aucune. Une fois seulement, on en vit une s'échapper de ses doigts dans ces agitations convulsives; mais elle demeura suspendue en l'air, à la grande admiration des assistants <sup>1</sup>. »

Pour les fidèles comme pour les prêtres, le théâtre ordinaire des manifestations de Notre-Seigneur, c'est son corps à l'état eucharistique. « On a vu le sang s'échapper de l'hostie comme du corps d'une victime; on a vu la sainte victime elle-même dans l'attitude du crucifiement et de la mort. On l'a vue dans tout l'éclat de la beauté et de la gloire, sous les traits d'un enfant, d'un jeune homme, de l'homme tel qu'il apparut sur la

1. Ribet, *La mystique*, ch. xxii, n° VII, t. II, p. 426-428.

terre, passant de l'autel ou des mains du prêtre dans les âmes, attestant sa présence par une saveur particulière, qui s'attache à l'hostie, et apporte dans l'âme une incroyable suavité, ou comme une flamme délicieuse qui brûle la bouche et embrase le cœur, et sous d'autres formes encore<sup>1</sup>. »

C'est principalement aussi par le corps sacramentel du Fils de Dieu fait homme, que se produit dans ses serviteurs et ses servantes la transformation mystique des sens corporels. « Le nombre est considérable des saints et des saintes, qui apercevaient des yeux du corps Notre-Seigneur sur l'autel et dans le tabernacle, sous une forme distincte des apparences eucharistiques. La bienheureuse Lucie de Narni voyait les hosties consacrées toutes rayonnantes de lumière. Elle distingua ainsi une hostie consacrée, entre douze autres qui ne l'étaient point, et que lui présentait un nouveau confesseur, pour s'assurer par cette expérience de l'esprit qui l'animait. Une autre fois, Notre-Seigneur lui révéla sa présence sur l'autel, sous la forme d'un petit enfant, qui lui dardait sur le visage une clarté pareille à celle du soleil...<sup>2</sup>.

« Souvent, écrivait d'elle-même Jeanne-Marie de la Croix, dès que j'avais reçu la sainte hostie sur ma langue, elle me semblait comme un rayon du plus doux miel, qui remplissait ma bouche

1. *Ibid.* ch. vi, n° VI, p. 42.

2. *Ibid.* ch. xxx, n° II, p. 562.

d'une douceur inexprimable. Cette suavité était accompagnée d'une odeur délicieuse, qui était comme la quintessence des senteurs les plus agréables. Cette douceur et cette odeur se répandaient d'abord dans les hautes régions de l'âme, puis dans tout le corps, me remplissant d'un sentiment de bien-être ineffable, et me communiquant une force merveilleuse. — Rien que l'approche du saint Sacrement, ajoute son biographe, développait en elle les parfums les plus variés; c'était tantôt celui des fleurs les plus odorantes, tantôt celui du baume, tantôt comme un composé de tous les parfums ensemble... Ce phénomène opérait souvent, dès avant la communion, des effets prodigieux sur son corps. A peine avait-elle commencé à sentir ces parfums célestes, qu'elle tombait en extase.

« Quand elle assistait à la messe, la bienheureuse Jeanne d'Orviéto sentait fort souvent une odeur si agréable, que son âme était comme liquéfiée de douceur. En recevant la divine hostie, sainte Catherine de Sienne aspirait à flots une odeur délicieuse, qui la faisait presque défaillir. Un jour qu'elle venait de communier, sainte Catherine de Gênes se trouva embaumée d'une odeur ineffable, et tellement suave qu'elle pensait être en paradis....

« La bienheureuse Marie-Madeleine des Ursins éprouvait, en s'approchant du saint Sacrement, une saveur inexprimable. Sainte Marguerite de Cortone reconnaissait, au goût, les hosties consacrées. Sainte Angèle de Foligno sentait l'hostie

s'étendre sur sa langue, non avec le goût du pain ou d'aucune des viandes que l'on mange, mais avec un goût de chair inconnu, d'une saveur exquise, qui n'avait rien de comparable au monde. La déglutition même lui procurait un sentiment de plaisir ineffable, qui faisait tressaillir tout son corps. <sup>1</sup> »

Enfin l'Église rappelle à tous ses prêtres, chaque année, le 10 octobre, les prodiges de dévotion d'un saint espagnol au corps du Seigneur. Votre Mère traita deux fois avec lui des intérêts de son âme <sup>2</sup>, et nous apprend qu'il approuva son oraison dès 1557 : « Je lui fis connaître l'état de mon âme. Après m'avoir entendue, il me dit que ce qui se passait en moi venait de l'Esprit de Dieu ; il approuvait la conduite que j'avais tenue jusque-là, mais il croyait qu'à l'avenir je ne devais plus opposer de résistance. Désormais je devais toujours commencer l'oraison par un mystère de la Passion ; et si ensuite Notre-Seigneur, sans aucun effort de ma part, élevait mon esprit à un état surnaturel, je devais, sans lutter davantage, m'abandonner à sa conduite. Il montra alors combien il était avancé lui-même, en me donnant ainsi le remède et le conseil : car en ceci l'expérience fait beaucoup. Pour moi, je demeurai très consolée <sup>3</sup> ».

Qui de nous ne serait consolé aussi et souverainement édifié, en voyant cet ancien duc de Gan-

1. *Ibid.* n° IV, P. 564, 565, et n° V, p. 567.

2. *Escritos*, t. I, p. 131, *relacion* VII.

3. *Vie*, ch. 24, p. 275, 276.

die, ce parent de Charles-Quint, cet illustre François de Borgia, après avoir quitté tous ses enfants et tous ses titres, pour devenir l'austère et humble fils d'Ignace, unir si parfaitement l'esprit d'oraison et l'amour du saint Sacrement, qu'il doubla le temps prescrit pour la médiation quotidienne dans la compagnie, qu'il donna lui-même sept, souvent huit, parfois dix heures par jour à la contemplation des choses du ciel, et que l'Église ajoute dans la même leçon : « Il ne s'abstint jamais de dire la messe, et l'ardeur dont il était embrasé se manifestait divinement sur son visage, pendant qu'il offrait la sainte hostie ? Par un instinct céleste, *instinctu cœlesti*, il devinait, il sentait, *sentiebat*, où se conservait le très saint corps du Christ, *sanctissimum Christi corpus*, caché dans l'eucharistie. <sup>1</sup> »

Sans doute ces faveurs extraordinaires sont un don gratuit, qui ne rend pas l'âme plus agréable au Seigneur, et qui par conséquent est plus digne d'admiration que d'envie ; mais ce que nous ne devons pas oublier, c'est qu'elles sont préparées, et en quelque sorte attirées, par une constante application à l'oraison mentale. Et cette fidélité à l'oraison du matin, n'est-elle pas une des meilleures préparations à la messe, celle qui nous dispose le mieux à traiter avec amour et vénération le corps du Sauveur ? Pour nous, prêtres, il se tient en tout sanctuaire catholique, comme il se tenait dans la maison de Nazareth, pour

1. *Breviaire*, 10 octobre, leçon VI.

Joseph et Marie, à notre portée, à notre disposition, à nos ordres et même sous notre main. Pie IX, le 14 février 1877, enrichit d'indulgences la prière, où nous demandons de ressembler à saint Joseph, dans la pureté de son cœur et l'innocence de ses actes, pour toucher et porter avec respect le corps du Fils de Dieu fait homme. Léon XIII, le 17 février 1883, attacha des indulgences à une autre prière, où nous conjurons Marie de nous assister à l'autel, comme elle assista son Fils à la croix, afin que la divine hostie soit plus dignement offerte par nous, et mieux agréée par l'indivisible Trinité.

Mais ces courtes formules, ces prières vocales, n'obtiennent tout leur effet, qu'à la condition que le prêtre triomphe de la paresse de l'esprit, en priant mentalement ; de même qu'il ne devient un homme de Dieu qu'autant qu'il est un homme d'oraison. C'est pourquoi, ma révérende Mère, vous et vos filles qui, à l'exemple de votre zélée réformatrice, priez si souvent pour la sanctification des prêtres, vous ne devez rien demander au Seigneur avec plus d'instances, pour moi et pour tous mes frères dans le sacerdoce, que le don d'oraison, que l'exactitude et la persévérance à faire toujours oraison, avant de monter à l'autel.

A ce sujet, laissez-moi vous poser une question, après vous avoir rappelé ce que je vous disais, dans ma XIV<sup>e</sup> lettre, sur l'école de sainte Thérèse, dont la caractéristique est l'oraison et la conformité, qui s'aident mutuellement, et nous mènent tous deux à la plus haute perfection. Elle eut pour disciples,

dans le monde, de nobles dames comme la bienheureuse Acarie ; dans le cloître, des religieux tels que saint Jean de la Croix ; dans la prélatrice, des pontifes et des théologiens, des docteurs même de l'Église, tels que saint Alphonse de Liguori. Mais quel fut son maître à elle-même ? Qui l'enseigna ? Qui tint pour elle école d'oraison mentale et de conformité à la volonté divine ? Le seul maître qui nous ait été donné pour nous instruire, selon le mot de l'Évangile, Jésus-Christ même, *magister vester unus est, Christus* (Matth. XXIII, 10).

Dans le passé, il tint école au Calvaire, sa croix fut une chaire, et le crucifix, son image, est resté un livre lisible pour tous, sans cesse réédité, toujours ouvert, où les plus savants comme les plus ignorants trouvent beaucoup à apprendre, peuvent s'instruire dans l'art de faire oraison et dans la pratique de la conformité. Toutefois le Maître est descendu de sa chaire, et n'est pas resté au Calvaire ; la croix ou le crucifix n'est plus, comme tout autre livre, qu'un signe matériel, qu'une lettre morte qui ne vivifie rien par elle seule.

Dans le présent, la plus humble de nos églises est aussi une école, où l'autel est une chaire, où l'hostie sainte est un livre. Mais notre unique Maître ne descend plus de cette chaire, et la vie ne cesse pas d'être surabondante et surnaturelle dans ce livre. De là, sur quelques-uns, la prodigieuse efficacité des leçons qu'il offre à tous. Quelles sont ces leçons ? Aussi nombreuses que variées, elles comprennent les deux grands préceptes de la cha-

rité, qui résumant tous les autres ; elles comprennent les huit béatitudes et les conseils évangéliques ; elles comprennent toutes les vertus chrétiennes, en particulier le sacrifice de soi et le dévouement aux autres ; elles comprennent, plus spécialement encore, ce que le divin Maître enseignait à sa fidèle épouse, pour en faire après lui la maîtresse des âmes d'élite, c'est-à-dire l'oraison et la conformité.

En nous transmettant ces deux utiles leçons, Thérèse n'est que l'interprète de son silence, et l'imitatrice de ses exemples au Sacrement d'amour. Car n'y est-il pas toujours pour nous, comme pour elle, par une présence véritable, qui lui conserve toutes les réalités de la vie sous les apparences de la mort ? Et qu'y font son très saint corps et son sang précieux, dans leur séparation apparente ? Ils y font de la messe, tout à la fois, la plus grande prière et la plus grande action, le plus haut enseignement de l'oraison mentale, et le plus ferme appui, ou le meilleur stimulant de la conformité au bon plaisir de Dieu.

D'abord qui fait pénétrer en nous l'esprit de prière ? Qui nous remplit de la grâce d'oraison ? Le corps du Sauveur, toujours vivant afin d'intercéder pour nous, suivant l'expression de saint Paul (Hebr. VII, 25). Il fait de chaque église ou chapelle une maison de prière, *domus orationis* (Matth. XXI, 13), où nous demandons avec plus de confiance, et obtenons plus sûrement.

N'est-il pas lui-même l'encensoir fumant, d'où le prophète royal voyait monter la prière, comme

un nuage odorant qui se dirigeait vers Dieu (Ps. CXL, 2)? Ses plaies ne sont plus ni béantes ni sanglantes, puisqu'il est ressuscité, immortel et impassible ; mais les glorieuses cicatrices existent toujours, comme à l'heure où il apparut à saint Thomas (Joan. XX, 27), et on les a comparées à autant de bouches, par lesquelles il exhale le parfum de sa prière, il remplit son office d'intercesseur. En cet état, il préside à toutes nos prières comme à tous nos chants ; et, de même que dans la préface l'Église fait monter par lui, *per Christum Dominum*, toutes nos louanges jusqu'à son Père : ainsi dans les oraisons elle fait présenter à Dieu, et appuyer toutes nos demandes, par son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, *per Dominum nostrum*... Dans nos sanctuaires, grâce à la présence réelle, les membres prient par leur chef, font parvenir leurs prières au Père céleste par l'ainé de la grande famille, et celui-ci leur prête sa voix, met leurs voix dans la sienne, afin que Dieu y reconnaissant son Fils par nature, les exauce plus vite et plus généreusement, en dehors même de la messe, durant une simple visite au saint Sacrement.

Ne serait-ce point là le motif supérieur, l'explication la plus haute, de ce qui est dit et raconté par saint Alphonse, dans une page que j'aime à relire, parce qu'il m'est doux de croire que Jésus eucharistique est exaucé en nous, à cause du respect qu'il rend à son Père, et qui est dû à lui-même dans son état de victime (Hebr., V, 7) ? « Soyez assuré, écrivait en 1747 le futur docteur

de l'Église, que le temps que vous passerez dévotement, en présence de la divine eucharistie, sera celui qui vous procurera le plus d'avantages en cette vie, et le plus de consolations à votre mort et durant toute l'éternité. Vous y gagnerez peut-être plus en un quart d'heure d'oraison, que dans tous vos autres exercices spirituels de la journée. Il est vrai que Dieu exauce en tout lieu ceux qui le prient, selon sa promesse : *Petite, et accipietis*, demandez, et vous recevrez (Joan. XVI, 24); mais le Disciple enseigne que Jésus-Christ dispense plus largement ses grâces, à qui vient le visiter dans le saint Sacrement. Le bienheureux Henri Suso disait également que le Sauveur exauce là, plus que partout ailleurs, les prières des fidèles.

« Où, en effet, les âmes saintes ont-elles formé de plus belles résolutions, qu'aux pieds du très saint Sacrement? Et qui sait si un jour vous ne prendrez pas vous-même, devant un tabernacle, le parti de vous donner tout à Dieu? Pour moi, il faut qu'au moins par reconnaissance envers mon Sauveur, je découvre ici cette vérité : c'est à cette dévotion des visites au saint Sacrement, quoique pratiquée avec tant de froideur et d'imperfection, que je dois la grâce de me trouver aujourd'hui hors du monde, où, pour mon malheur, j'ai vécu jusqu'à l'âge de vingt-six ans. Heureux si, plus tôt que moi, vous pouvez vous détacher du siècle, et vous donner tout à ce bon Seigneur, qui s'est donné tout à vous <sup>1</sup>! »

1. *Visites au saint Sacrement*, introduc. § I. Œuvres anct. t. VI, 2<sup>e</sup> édit., p. 109.

N'est-ce pas à la communion qu'il se donne le mieux tout à nous ? Car cet encensoir vivant ne reste pas toujours sur l'autel ou dans le tabernacle ; à certaines heures, bénies entre toutes les heures, il descend au dedans de nous, y demeure quelques minutes, puis se brise ou se dissout en exhalant son parfum, en nous faisant prier avec lui et comme lui. Si l'Esprit-Saint qui nous a été donné, qui habite dans nos âmes, qui fait de nos corps son temple, prie pour nous par des gémissements ineffables (Rom. VIII, 26), avec quelle perfection prie et nous fait prier l'Emmanuel, qui réside dans le tabernacle de notre poitrine, dans le ciboire de notre cœur, qui goûte dans ce cœur-à-cœur les délices du paradis ? Il ne souffre pas que notre cœur soit alors paralysé, estropié ou mutilé, il le rétablit dans son intégrité affective, il le transfigure même en l'embrasant, et le transforme en un encensoir animé, qui nous permet de dire mieux que David : « Mon Dieu, votre serviteur a retrouvé son cœur pour vous prier (II Reg., VII, 27), » pour exhaler jusqu'à vous l'encens de sa prière, le parfum de ses désirs.

Durant ces précieux instants, que se passait-il dans le cœur de sainte Thérèse ? Qui nous décrira l'action de grâces du séraphin du carmel ? Qui nous en dira les merveilles, en dehors des visions, extases ou révélations ? Nous en sommes réduits à cette page de son meilleur biographe, mais page vraiment digne de notre attention, sur le tendre amour de son âme toutes les fois qu'elle communiait : « Ni plus ni moins que si elle eût vu des

yeux du corps le Seigneur entrer dans sa maison, elle ranimait sa foi ; elle se dégageait de toutes les choses extérieures, autant qu'il était en son pouvoir, et elle entraît avec lui dans la retraite intérieure de son âme, s'efforçant de tenir ses sens recueillis, et de rester avec son divin Maître seule à seul. Elle se considérait à ses pieds avec Madeleine, et pleurait avec elle, de la même manière que si elle l'eût vu des yeux du corps, dans la maison du Pharisien ; et elle se tenait-là, quoiqu'elle ne sentit point de dévotion.

« Elle disait que, puisque nous savions avec certitude qu'il était au dedans de nous, pendant que les accidents du pain n'étaient pas consommés par la chaleur naturelle, nous ne devions pas perdre une occasion si favorable de traiter avec Notre-Seigneur, mais que nous devions nous approcher de lui, et demeurer avec lui, un bon espace de temps, sans nous occuper d'autre chose ; et elle recommandait très instamment cette pratique. Elle disait encore : Si lorsque Notre-Seigneur allait par le monde, les malades étaient guéris par le seul contact de ses vêtements, quel doute y a-t-il qu'il ne fasse des miracles, étant au dedans de nous, si nous avons une foi vive, et qu'il ne nous donne ce que notre prière lui demande, puisqu'il est dans notre maison ? Certes, cet adorable Maître n'a pas coutume de mal payer le séjour qu'il fait dans l'hôtellerie de notre âme, lorsqu'il y reçoit bon accueil. Et il ne vient pas tellement voilé, qu'il ne se découvre quelque peu à celui qui sait le bien recevoir, parce qu'il a

plusieurs manières de se montrer à l'âme. Elle ajoutait que c'était là un excellent temps pour négocier avec Notre-Seigneur, et pour être enseigné de lui, parce qu'il aime beaucoup que nous lui tenions compagnie<sup>1</sup>. »

Si un évêque a pu démontrer que l'eucharistie, d'une manière générale, est le *dogme générateur de la piété catholique*, ne peut-on pas dire, en particulier, qu'elle est le principe de l'oraison, la fleur qui a l'oraison pour parfum, qui le répand partout, et qui en imprègne les âmes de bonne volonté? L'auteur même du livre dont je viens de rappeler le titre, l'avoue en ces termes : « La différence du catholicisme et du protestantisme, sous le rapport de la piété, est empreinte dans leurs prières. Car la prière est l'accent de la religion; elle en révèle le cœur, comme la voix humaine réfléchit toutes les nuances de l'âme. Les supplications antiques n'étaient que le cri d'une grande misère vers une grande miséricorde. Mais, avec la prière que la bouche du Sauveur nous a enseignée, commence un nouvel ordre. Le chrétien expose aussi à Dieu ses besoins; toutefois ce n'est point par là qu'il commence. Il prie premièrement Dieu pour Dieu même...

« A travers l'épais rideau des préjugés, la dévotion sincère, dont l'oreille est toujours délicate, peut distinguer la voix juste de celle qui prie faux. D'où vient que tant de protestants envient

1. Ribera, *Vida*, l. IV, cap. XII, p. 400. — Trad. Bouix, p. 472.

aux prières catholiques cette onction, qui répand tant de douceur sur le sentiment même de nos besoins, et prête au repentir presque le charme de l'innocence? La foi à l'eucharistie qui excite si puissamment, à chaque instant, la confiance, l'amour, l'esprit de sacrifice, soutient incessamment la prière au degré de perfection, auquel le christianisme l'a élevée, tandis que partout où cette foi s'altère et meurt, la prière retombe nécessairement dans l'imperfection primitive, qui ne saurait être ce qu'elle était autrefois : car, dans le sein de la religion perfectionnée, elle n'est plus qu'une dissonance choquante, qui trouble l'harmonie de l'ensemble<sup>1</sup>. »

N'ai-je pas éprouvé moi-même cette influence de l'eucharistie sur la prière? Chaque fois qu'il m'a fallu offrir le sacrifice, devant un tabernacle où n'était pas la sainte réserve, le corps du Christ, je me suis senti plus froid en montant à l'autel. Au bas des degrés, je n'avais à faire qu'une inclination profonde à l'autel même ou à la croix : c'était le signe que le Maître était absent. J'en éprouvais une sorte de malaise, qui rendait mon cœur moins ardent, ma prière plus lente à s'élan- cer, pendant la première moitié de la messe. Dès lors, comment les protestants seraient-ils des hommes de prière, puisqu'ils ont depuis trois siècles aboli le sacrifice, et chassé l'hôte divin du tabernacle? Leurs temples sont vides du Dieu qui

1. Mgr Gerbert, *Considérations sur le dogme générateur*, ch. VIII, 6<sup>e</sup> édit. p. 125-127.

les vivifiait par son immolation et sa présence; dans ceux que j'ai visités en Allemagne et en Suisse, je n'ai vu qu'une sorte de comptoir où le ministre débite, à certains jours, un peu de pain et de vin.

Lorsque j'entre dans une église, j'aime qu'une lampe m'indique le lieu où repose le corps de mon Sauveur; et lorsque j'y dois dire la messe, j'aime que ce corps adorable soit d'avance au tabernacle, sur l'autel où je vais célébrer. Je mets un genou en terre, en arrivant et en commençant. Cette gémulation est le premier hommage de ma vénération, et le signe visible de ma foi en la présence réelle. N'est-ce pas cette foi vive et cette vénération sensible qui, durant tout le sacrifice, rendront mon esprit plus attentif, mon cœur plus généreux, ma prière plus enflammée?

Au lieu d'être renfermé, le saint Sacrement est-il déjà exposé sur le tabernacle, je l'adore dès mon arrivée, et je ne commence l'introït qu'après avoir plié, devant lui, mes deux genoux jusque sur le sol. Durant toute la messe, je ne m'écarte pas une seule fois du milieu de l'autel, sans faire une gémulation. Ces témoignages extérieurs du culte qui n'est dû qu'à Dieu, ravivent en moi le souvenir de sa présence, me font sentir à chaque instant qu'il est là, qu'il me voit, qu'il m'entend. Sur ce modeste trône que nos mains lui élèvent, et qui n'est qu'une pâle image de celui que les anges lui préparent, pour qu'il nous juge au dernier jour, dans l'éclat terrible de sa majesté, il laisse son Cœur déborder de miséricorde pour

moi, et parler à mon cœur tremblant. Espère, lui dit-il, et demande; espère ton pardon, demande mes faveurs, je suis ici pour t'exaucer, te pardonner, te bénir!... Aussitôt mon esprit, plein de joie et d'élan, opère son ascension jusqu'à lui, l'invoque avec plus de confiance, le prie avec plus d'ardeur pour moi, pour tous ceux que j'aime, les morts comme les vivants.

La vue de ce trône de grâce et de miséricorde, que nous entourons de lumières, produit un effet semblable sur les pieux assistants, sur les fidèles même qui viennent, après la messe, se prosterner devant lui comme des anges adorateurs. Elle fait qu'ils prient mieux, que leur prière est moins boiteuse, qu'elle ne rampe plus tant sur la terre, qu'elle cesse de se traîner parmi les intérêts de ce monde, et prend son vol vers le ciel, où elle s'élève jusqu'à ce trône de gloire et de félicité, d'où descend sur nous tout don parfait, et sur lequel vont s'asseoir, près de leur Père et de leur Sauveur, tous les élus qui montent d'ici-bas. Il en résulte une contemplation plus facile des splendeurs des cieux, une méditation plus fructueuse des biens éternels, une oraison mentale plus attrayante sur tous les mystères de l'Homme-Dieu, récapitulés dans le sacrement où il se voile, sur toutes les récompenses destinées à ses loyaux serviteurs, dans le paradis où il se montre face à face.

Enfin les prêtres et les fidèles, qui font une heure d'adoration devant le tabernacle fermé, sentent souvent aussi le parfum de la prière se

dégager plus vivement de l'encensoir de leur cœur, pour réjouir le divin prisonnier, pour l'embaumer dans sa prison d'amour. Puisqu'à tout acte méritoire Dieu attache une grâce, qui en est la rémunération immédiate, en attendant l'éternité, et puisque toute semence produit un fruit analogue à elle-même, que récoltons-nous quand nous semons les heures d'adoration? Quelle grâce Notre-Seigneur attache-t-il, pour nous, à l'habitude de l'adorer dans le saint Sacrement? L'adoration produit l'oraison : on prie volontiers celui qu'on adore; et Dieu nous en récompense, en permettant que l'oraison mentale ait pour nous tous plus de charmes, et que la contemplation des choses éternelles devienne, pour plusieurs d'entre nous, l'avant-goût ou l'aurore de la vision béatifique.

C'est pourquoi, dans les retraites pastorales, comme on vous l'a dit, ma révérende Mère, je m'efforce de propager l'association des prêtres adorateurs. Au moment où je vous écris, elle compte plus de douze mille membres qui offrent, chaque semaine, à Jésus eucharistique un bouquet aux chaudes couleurs, aux parfums délicats, composé de douze mille heures d'adoration. Quel est mon but? Je ne le cache à personne, c'est moins l'honneur et la consolation de celui qui est mon Dieu, parce qu'il n'a pas besoin de mes biens (Ps. XV, 2), que ce n'est l'avantage des adorateurs eux-mêmes : je me propose de leur inspirer le goût de l'oraison, de leur en faire prendre l'habitude et cueillir les fruits; je voudrais les ranger

tous parmi les disciples de sainte Thérèse, à la suite de saint Liguori, et de tant d'autres grands évêques ou vertueux prêtres.

Ensuite, si nous continuons à semer l'adoration, pendant ou après le sacrifice, nous récolterons encore la conformité, qui achève de caractériser l'école thérésienne; car le corps de Jésus, au saint Sacrement, nous enseigne la conformité par son exemple, et nous aide à la pratiquer par sa grâce.

Que fait Notre-Seigneur en opérant, à chaque messe, le miracle de la transsubstantiation? un sacrifice. Quel culte y reçoit-il, depuis lors jusqu'à la communion? le culte de latrie et l'adoration. Le prêtre est le ministre du sacrifice, comme il est le ministre du culte, et s'il a bonne volonté, l'un et l'autre mettent en lui cette paix qui surpasse tout sentiment, et qui garde en Jésus-Christ nos cœurs et nos intelligences (Philip. IV, 7). Cette paix n'est-elle pas la conséquence nécessaire de la résignation, le fruit certain de la conformité que produisent, en toute âme vraiment sacerdotale, la méditation et la pratique du sacrifice et de l'adoration?

Qu'est-ce que le sacrifice? Le sacrifice social ou public, offert sur nos autels, est l'oblation extérieure d'une chose sensible, avec destruction ou changement, faite à Dieu seul par un ministre légitime, pour reconnaître son suprême domaine sur toutes les créatures, et principalement sur la vie des hommes. Qu'offrons-nous ainsi? le corps du Verbe fait chair, Jésus-Christ lui-même tout entier, s'enveloppant du suaire des saintes espèces, ne

donnant plus signe de vie, éteignant à tel point les rayons de sa gloire, qu'il semble n'être plus qu'un peu de pain, bon seulement à être mangé.

Pourquoi cet état de mort? pour se résigner à la volonté du Père éternel, pour se conformer aux intentions paternelles, comme le Fils l'avait dit lui-même en entrant en ce monde : « Ne voulant plus d'hostie et d'oblation, ne prenant plus plaisir aux holocaustes, vous m'avez donné un corps, et voici que je viens pour faire, mon Dieu, votre volonté, *ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (Heb. X, 5, 7). Il était prêt à mourir sur la croix, dans les ignominies et les tortures, autant de fois qu'il y a d'âmes à sauver, comme il le dit dans *les Révélations de sainte Brigitte* : « Je suis si charitable que, si la chose était possible et plaisait à mon Père, *et Patri sic placeret*, je souffrirais volontiers pour chaque âme, et pour chaque esprit immonde, un supplice tel que celui que j'endurai sur la croix pour toutes les âmes, afin qu'il ne restât plus aucun damné<sup>1</sup>. »

Mais pour se conformer au divin vouloir, le Rédempteur n'a subi qu'une fois le dernier supplice; il se contente de renouveler cette immolation d'une manière non sanglante, en tout lieu, à toute heure, en répétant intérieurement la prière de son agonie : « Mon Père, que votre volonté soit faite, et non la mienne (Luc. XXII, 42), non ce que je veux, mais ce que vous voulez (Marc.

1. *Revel.*, l. VI, cap. 31, édit. de Munich, 1680, p. 478 B. — L. I, cap. 59, p. 90 M. — L. II, cap. 5, p. 102 F.

XIV, 36), non comme je veux, mais comme vous voulez (Matth. XXVI, 39). » En un mot, il se laisse faire dans nos églises comme au Calvaire, et il obéit à son Père en se soumettant à ses prêtres, comme il lui avait obéi en se soumettant à ses ennemis. Sur la croix il eut le Cœur plein de pardons pour ses bourreaux ; sur l'autel il a le Cœur rempli de grâces et de bénédictions pour ses sacrificateurs. Ses bourreaux le blasphémaient, ses sacrificateurs l'adorent.

Qu'est-ce que l'adoration ? C'est un acte intérieur qui se rapproche assez du sacrifice, puisqu'il fait reconnaître par l'intelligence la suprême majesté de Dieu, son souverain domaine sur toutes choses, et qu'il lui fait rendre par la volonté une vénération proportionnée à cette excellence, le culte de latrie ou de parfaite sujétion. Adorer, c'est professer qu'en toutes choses nous dépendons de Dieu, comme de notre souverain Seigneur, que nous tenons et attendons tout de lui ; c'est, par là même, être disposé à se soumettre à son autorité, à se conformer à son vouloir, à se dévouer à sa cause.

Quant à l'adoration extérieure, elle consiste dans la louange prodiguée et dans l'honneur rendu. La louange s'exprime par des paroles, telles que l'hymne *Adoro te*, je vous adore dévotement, ô divinité cachée, ou le motet *Ave verum*, je vous salue, ô vrai corps né de la Vierge Marie. L'honneur se rend par l'exposition solennelle ou privée, par les processions, par la Fête-Dieu, par toutes ces adorations diurne, nocturne, perpétuelle, qui relèvent et vivifient d'autant plus le culte catho-

lique, qu'elles sont une joyeuse anticipation de la béatitude céleste, et une pieuse imitation des anges, que saint Jean vit prosternés devant le trône de Dieu, et adorant le Seigneur (Apoc. VII, 11).

A la messe, pendant que le corps de Jésus-Christ est présent sur l'autel, le prêtre lui rend des honneurs latreutiques par des génuflexions fréquentes, et par des sentiments d'adoration que les rubriques nous rappellent plus souvent, afin que nous les ayons plus vifs ou plus profonds dans notre cœur. Les génuflexions font naître ou entretiennent les sentiments, et les sentiments à leur tour ennoblissent et sanctifient les génuflexions. A l'élévation de l'hostie, par exemple, la règle dit du célébrant : *genuflexus eam adorat, genuflexus ipsam veneratur*, il l'adore, il la vénère en fléchissant le genou. De même à l'élévation du calice : *genuflexus sanguinem reverenter adorat, genuflexus sacramentum veneratur*, en faisant la génuflexion, il adore avec révérence le précieux sang, il vénère le sacrement.

De semblables recommandations, avec le mouvement du corps au participe, et le mouvement de l'âme à l'indicatif, sont renouvelées cinq ou six fois, dans le peu d'instant qui s'écoulent jusqu'au *Domine, non sum dignus*. Pourquoi la rubrique ne se borne-t-elle pas à commander la génuflexion, comme à la communion du prêtre et des fidèles ? Pourquoi ajoute-t-elle dix fois l'expression du sentiment, qui peut seul vivifier l'acte ? Évidemment c'est pour mieux établir, dans l'intelligence et la volonté du prêtre, ce qui lui rend plus facile

la conformité au bon plaisir de Dieu, ce qui est l'essence même de l'adoration, l'habitude de reconnaître hautement son souverain domaine, et de s'y soumettre parfaitement.

Cette parfaite soumission au souverain domaine de Dieu, que le prêtre réitère souvent à la messe, avec une âme en état de grâce, avec un cœur plein de charité, n'est ni sèche ni aride, n'est ni froide ni stérile; elle participe à la sève que le corps de Jésus-Christ fait circuler en tous ses membres mystiques, elle est animée et fécondée par l'ardeur même qui le consume dans le feu du sacrifice. Il l'embrase de son divin amour, il l'embaume de sa propre résignation, pour mieux nous apprendre et nous aider à pratiquer une entière conformité, l'uniformité complète.

Saint Jean avait dit du bon Maître : « Ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, il les aima jusqu'à la fin (Joan. XIII, 1). » Jusqu'à la fin, s'écrie saint Augustin, ce n'est pas seulement jusqu'au dernier souffle, à la manière dont l'amour finit avec la vie; c'est jusqu'à l'amour au delà duquel il n'y en a point de plus grand (Joan. XV, 13), jusqu'à l'amour qui le fit mourir pour les siens<sup>1</sup>. Ajoutons : jusqu'à l'amour qui lui fait renouveler sa mort à toute heure, pour ses ennemis comme pour ses amis. Il va si bien jusqu'à la dernière limite de l'amour, qu'il s'oublie lui-même pour penser à nous, qu'il néglige son honneur pour assurer notre salut. Il a dit : « Je ne

1. In Joann. Tractat. LV, n° 2. P. L. T. 35, p. 1785.

cherche pas ma gloire (Joan. VIII, 50) ». Mais nous savons qu'il cherche la brebis égarée, et que pour la trouver il parcourt les voies les plus douloureuses.

Selon saint Ignace, sa naissance même doit reporter nos pensées vers sa mort. Pour compléter la contemplation de Bethléem, nous considérons ce que souffrent Joseph, Marie, Jésus, afin qu'il naisse dans une extrême pauvreté, afin qu'il endure quantité de travaux et de tourments, afin qu'il parvienne par un chemin tout semé de privations et de fatigues, d'injustices et d'outrages, à mourir sur la croix, *ut moriatur in cruce*.

Assurément l'intention ascendante de l'adorable victime était, est toujours, l'honneur de son Père, la plus grande gloire de Dieu; mais il veut que nous soyons plus attentifs à son intention descendante, qui est le bien de son Église, le salut de l'humanité. Il nous la rappelle seule à tous, dans le symbole que nous récitons à la messe, et il exhorte chacun, moi en particulier, dans les *Exercices spirituels*, à considérer qu'il fait et endure tout cela pour moi, *omnia hæc propter me*<sup>1</sup>.

L'interprète le plus autorisé de la pensée d'Ignace en donne cette raison : cette fin, cette intention, est celle qu'on doit peser le plus, *potissimum ponderanda*, pour cueillir le fruit de la contemplation, c'est-à-dire le sentiment d'un plus grand amour envers Jésus-Christ, avec le désir de l'imiter<sup>2</sup>. Mais en quoi l'imiter tout d'abord ?

1. *Exercitia*, 2<sup>e</sup> hebdom. De Nativitate, tertium.

2. Le T. R. P. Roothaan, *Ibid.* Paris 1865, p. 84. note.

N'est-ce pas en nous oubliant pour lui comme il s'oublie pour nous, en nous montrant zélés pour sa gloire comme il est zélé pour notre salut? N'est-ce pas en cherchant avant tout ses intérêts, comme il a préféré les nôtres aux siens, notre bonheur éternel à sa tranquillité sur la terre? N'est-ce pas en le payant de retour, en lui rendant amour pour amour?

« On dirait, suivant Mgr Gerbet, que la création repose sur un plan incliné, de telle sorte que tous les êtres se penchent vers ceux qui sont au-dessous d'eux, pour les aimer et en être aimés, se passant ainsi les uns aux autres, comme de main en main, jusqu'au dernier rang, ce flambeau de la vie allumé dans les hauteurs des cieux, au sein de l'amour éternel. L'aigle de la charité, s'élevant jusqu'à la raison première de cette loi universelle, s'écrie : « Aimons Dieu, parce qu'il nous a aimés le premier (I Joan. IV, 19)!<sup>1</sup> » Il s'est abaissé pour nous relever, il est descendu pour nous faire remonter. « La cause de notre réparation, a dit saint Léon, n'est autre que la miséricorde de Dieu, que nous n'aimerions pas s'il ne nous aimait le premier, et s'il ne dissipait les ténèbres de notre ignorance par la lumière de sa vérité<sup>2</sup>. »

Cette lumière de sa vérité, cet éclat de sa gloire ne ferait que nous éblouir, et sa majesté nous écraserait, si, par la plus affectueuse condescendance, il ne tempérerait cette vérité, il ne voilait cet éclat,

1. *Considérat. sur le dogme générateur*, chap. VIII, p. 122.

2. *Sermo XII*, cap I, P. L. t. 54, p. 169.

il n'écartait cette majesté, pour illuminer notre intelligence par le dogme, pour embraser nos cœurs par le sacrement, pour allumer en tout notre être le feu de l'amour par son amour même, par l'amour le plus prévenant, par l'amour le plus généreux, par un amour qui va jusqu'à faire la volonté de ceux qui le craignent (Ps. CXLIV, 19). En retour, n'est-il pas juste que nous fassions aussi sa volonté par amour, que nous conformions en toutes choses notre vouloir au sien? Dans sa volonté sera notre vie (Ps. XXIX, 6), notre béatitude, notre paradis.

C'est une pensée exactement rendue par le prince des poètes chrétiens, qui fait parler ainsi une âme du ciel : « La vertu de charité calme notre volonté, nous fait vouloir seulement ce que nous avons, et pas désirer autre chose,

Frate, la nostra volontà quieta  
 Virtù di carità, che fa volerne  
 Sol quel ch'avemo, et d'altro non ci asseta...

Bien plus, il est essentiel à notre existence bien-heureuse de se tenir dans la volonté divine, tellement que nos volontés même n'en fassent qu'une. Si donc nous sommes distribués en différents degrés dans ce royaume, cela plaît à tout le royaume, comme au roi qui nous fait vouloir ce qu'il veut. Dans sa volonté est notre paix : elle est cette mer vers laquelle se meut ce qu'elle créa, ou ce que fait la nature,

In la sua volontade è nostra pace ;  
 Ella è quel mare, al qual tutto si muove  
 Ciò ch'ella cria, o che natura face<sup>1</sup>. »

Si donc on a tant de fois appelé le sacrement d'amour un ciel sur la terre, pourquoi ne le nommerais-je pas un sacrement de conformité? Le corps du Sauveur n'y est-il pas pour nous l'océan des grâces, où notre vouloir entre et se répand comme un fleuve dans la mer, pour en suivre les mouvements, pour en prendre les contours, sans déborder jamais?

Il est à toutes les messes un instant délicieux, où le prêtre interprète à la fois ces deux enseignements, que le plus saint de tous les corps nous donne en silence, sur l'oraison et sur la conformité; c'est le *Pater*. Debout, les mains étendues, et les yeux fixés sur le divin Maître en son sacrement, il prie au nom de l'Église dont il est le ministre, il se conforme pour les fidèles dont il est le mandataire. D'un seul bond, son cœur s'élève jusqu'au ciel, pour contempler Dieu dans sa double paternité de nature et d'adoption, et pour embrasser du regard l'immense famille qui le sert ou l'offense sur la terre. Comme les anges descendus pour annoncer la naissance du Messie, chantèrent *Gloire à Dieu*, avant de souhaiter *la paix aux hommes* (Luc. II, 14), le célébrant, parvenu à ces hauteurs, plaide d'abord la cause même de Dieu, en prend les intérêts, demande la sanctification de son nom et l'avènement de son règne; puis il rivalise de

1. Dante, *Paradiso*, canto III, 70-87.

conformité avec les saints du paradis, en s'efforçant d'obtenir que nous préférions, comme eux, à toutes les joies de la béatitude, l'accomplissement prompt, affectueux et ponctuel de son adorable volonté.

Le prêtre met ensuite cette conformité dans les demandes qu'il adresse pour le présent, pour le passé, pour l'avenir ; car il se borne à implorer ce qui est le plus certainement voulu de Dieu pour tous. Il peut vouloir pour quelques-uns l'aisance ou la richesse, l'héroïsme de la sainteté, l'absence de toute tentation, l'abondance de tous les biens ; mais je me résigne à ce qu'il ne les veuille pas pour moi, ni pour ceux que j'aime, je me résigne à ce qu'il nous accorde seulement ce qu'il y a de moindre : pour aujourd'hui le pain, pour hier le pardon, pour demain la victoire sur les tentations, pour toujours la préservation de cette révolte contre sa volonté, qui constitue le péché et prépare la damnation, les deux plus grands, les deux seuls maux.

Rien de plus neuf, rien de plus universel, rien de plus efficace que cette prière. Les plus sublimes contemplatifs la méditent à genoux dans leur cellule, et elle leur fait parcourir tous les degrés de l'oraison mentale ; le pécheur mourant la récite lentement sur sa couche, et le *fiat* qu'elle contient lui assure une sentence favorable au tribunal de Dieu. Mais l'endroit le plus convenable pour la répéter, ou pour faire d'autres prières, qui n'en sont toutes que le développement, c'est le voisinage du corps le plus saint de tous. N'est-ce pas

la présence de ce corps eucharistique, qui fait de nos églises ou chapelles autant de maisons de prière et de lieux propices à la conformité? Selon saint Jean Chrysostome, il est le cadavre dont avait parlé Job (Job., XXXIX, 30), le corps dont parla le Sauveur (Matth., XXIV, 28) : saint corps, divin cadavre qui attire les aigles, qui rassemble autour de lui les âmes charitables et ferventes, les âmes dégagées de la terre, les âmes habituées à prendre leur essor, à voler vers le soleil de justice, à le choisir pour l'objet de leurs contemplations<sup>1</sup>.

Le temps du sacrifice ne suffit pas aux aigles de la piété ; les âmes dévotes complètent la messe par la visite. Près du corps de leur divin Époux, l'oraison a pour elles plus d'attraits, et la conformité moins d'épines. Elles ne s'en éloignent qu'à regret, et y reviennent avec plaisir. Saint Liguori en est un exemple, et il en cite beaucoup d'autres. Sainte Madeleine de Pazzi visitait Jésus dans son sacrement trente-trois fois par jour, et s'approchait de l'autel le plus qu'elle pouvait, pour être plus près de lui. Lorsqu'il passait non loin du tabernacle, saint Louis de Gonzague se sentait attiré par les doux charmes du Sauveur, et souffrait violemment de ne pouvoir s'arrêter chaque fois. Après avoir employé le jour à travailler au salut des âmes, saint François-Xavier passait la nuit en oraison devant le corps du Seigneur. Saint Jean-François Régis avait la même habitude.

1. *In I ad Corinth.*, hom. 24, n° 3, P. G. T. 61, p. 203.

Quand saint François d'Assise éprouvait quelque peine, il allait aussitôt en faire part à Jésus-Christ au sacrement d'amour. Le saint roi Wenceslas le visitait dans les églises, durant la nuit, même en hiver, avec une incroyable ardeur qui se communiquait à ses membres, et réchauffait la terre sous ses pas<sup>1</sup>.

Ribéra qualifie de singulière, *singular*, au sens d'extraordinaire ou d'admirable, la dévotion de votre séraphique Mère à l'Époux des vierges en son adorable sacrement. Par amour pour lui elle vénérât tous les prêtres; par amour pour lui elle ornait les autels; par amour pour lui elle communiait tous les jours, chose alors très rare; par amour pour lui elle fondait des monastères, afin qu'il y eût autant d'églises de plus où le saint Sacrement fût conservé; par amour pour lui elle désirait qu'on lui tint compagnie, afin qu'il nous enseignât, *para que nos enséñe*<sup>2</sup>. Comment elle-même lui tenait-elle compagnie? Et comment l'enseignait-il?

A la première question, son récent historien répond : « Devant le tabernacle, elle paraissait plutôt un ange qu'une créature terrestre : abîmée dans une adoration profonde, qui l'enlevait au sentiment des choses d'ici-bas, elle savourait en silence la joie intime d'être près de Jésus, d'être bien avec Jésus<sup>3</sup>. »

A la seconde question, son plus ancien biographe

1. *Visites au saint Sacrement*, introduct. §. I, p. 107, 108,

2. Ribéra, *Vida*, l. IV, cap. 12, p. 397-401.

3. *Hist.*, ch. 31, t. II, p. 381.

répond : Il l'instruisait par les révélations qu'il lui accordait, soit lorsqu'elle désirait recevoir la communion, soit lorsqu'elle l'avait déjà reçue ; il l'instruisait même par des visions réitérées, où il se montrait à elle dans la sainte hostie <sup>1</sup>.

Sans recourir à ces voies exceptionnelles, il lui enseignait encore l'oraison et la conformité. Il ne se contentait pas de la faire communier à sa chair et à son sang ; cette communion sensible n'était que le signe, ou l'instrument, d'une communion invisible à ses qualités comme à ses grâces, à ses sentiments comme à ses vertus. En recevant, en adorant ou visitant le corps de l'Agneau, Thérèse communiait à sa douceur et à son humilité, à son zèle apostolique, à son amour de la prière, à son uniformité de vouloir avec Dieu. Elle fera de ce zèle apostolique, plutôt que de la pénitence et de la pauvreté, le trait distinctif de sa réforme du carmel ; elle imitera cette application à la prière en passant, comme le Sauveur, des nuits entières en oraison (Luc. VI, 12) ; elle reproduira cette uniformité, en ne cessant de dire avec lui à son Père céleste : « Que votre volonté soit faite (Luc. XXII, 42). » Un jour, une sœur lui ayant demandé, à Avila, si elle ne ressentait pas de très ardents désirs de communier, attendu que, depuis un mois, ses grandes maladies l'en avaient privée, elle répondit que non et que, considérant que Dieu le voulait ainsi, son âme se sentait dans le même état que si elle eût communiqué tous les jours <sup>2</sup>.

1. Ribéra, endroit cité, p. 397.

2. Ribéra, *ibid.*, p. 398, traduction Bouix, p. 470.

Cette oraison et cette conformité qui caractérisent son école, ne sont pas seulement pour chacun de nous un excellent moyen de sanctification personnelle; on doit les considérer, en outre, comme étant, pour toutes ses filles, un moyen puissant d'atteindre le but distinctif de sa réforme. Quel est ce but? François de Ribéra, qui fit connaître au monde la vie de votre sainte Mère, après avoir été son confesseur, son conseiller, son ami, quatorze ans en rapports confidentiels avec elle, nous l'indique en ces termes :

« La première intention de la sainte ne fut d'abord que de fonder un monastère, où elle et celles qui voudraient la suivre, pourraient, à l'aide d'une clôture plus étroite et d'une vie plus austère, garder ce qu'elles avaient promis au Seigneur, conformément à la vocation de leur ordre. Plus tard considérant les grands besoins de l'Église, et désirant, avec sa grande charité, venir au secours de ceux qui combattent pour elle, en tout ce qui serait en son pouvoir, elle porta plus haut ses pensées, elle ajouta à la pénitence et à la pauvreté qu'elle avait voulu d'abord établir, et elle conçut sa fondation d'une autre manière... Il me semblait, dit-elle, qu'en nous occupant tout entières à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui combattent pour elle, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de l'adorable Maître si indignement persécuté<sup>1</sup>. »

1. Vida, l. II, cap. I, — Trad. Bouix, p. 94. — *Chemin de la perfection*, ch. I, p. 8.

Le savant jésuite dit encore : « Bien que son premier dessein fût d'une grande perfection, néanmoins elle le transforma de telle sorte, elle l'éleva si haut par cette nouvelle fin et cette nouvelle destination qu'elle lui donna, qu'à peine pourrait-on trouver, dans un ordre quelconque de femmes, une perfection plus grande, ni une vocation plus élevée... Comme les ordres religieux de femmes ne sont point établis pour enseigner, ni prêcher, l'ordre le plus élevé parmi elles sera celui qui aura pour fin de secourir, par ses prières et ses pénitences, ceux qui remplissent ce ministère, c'est-à-dire ceux qui défendent l'Église. »

Il ajoute, en parlant des filles de sainte Thérèse : « Elles ne font pas ce que demande leur vocation, si elles n'ont pas un soin particulier de rapporter les oraisons, les jeûnes, les pénitences, à cette fin si haute de venir en aide à ceux qui sont sur le champ de bataille, suant, combattant pour la gloire de Dieu, et à tous ceux qui, sur les divers points du globe, travaillent d'une manière particulière au salut des âmes. » La réformatrice avait tenu le même langage : « Mes filles, dès le jour que vous cesserez de les rapporter à ce but tout apostolique, sachez que vous ne faites point ce que Jésus-Christ attend de vous, et que vous ne remplissez point la fin pour laquelle il vous a réunies dans le carmel<sup>1</sup>. »

Mais la fidélité de vos pères et de vos sœurs, à ce but distinctif de la réforme thérésienne, est si

1. Ribéra, *ibid.* p. 97. — Sainte Thérèse, *ibid.* p. 26.

connue et si appréciée de tous, qu'on les compare souvent au libérateur du peuple de Dieu, dont l'Écriture dit : Pendant que Josué combattait contre Amalec, Moïse se tenait sur une colline, et lorsqu'il élevait les mains, Israël triomphait ; s'il les baissait un peu, Amalec avait l'avantage. Lorsque Moïse n'eut plus la force d'élever ses mains appesanties, Aaron et Hur le firent asseoir sur une pierre, et soutinrent l'un sa main droite, l'autre sa main gauche, jusqu'au coucher du soleil, où la déroute des Amalécites fut complète (Exod. XVII, 10-13). » Par leurs prières et leurs pénitences réitérées, sur les hauteurs du Carmel, les enfants de sainte Thérèse obtiennent certainement, comme Moïse, des secours et des succès aux soldats de Dieu, qui combattent dans la plaine, qui livrent les grands combats de la vérité contre l'erreur, de la vertu contre le vice.

Mais ce n'est pas assez, ils font mieux encore ; ils se rendent semblables à quelqu'un qui est infiniment plus grand que Moïse, au Rédempteur du monde, à Jésus-Christ même qui disait, en parlant de ses apôtres et de ses envoyés : « Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'ils soient saints aussi en vérité (Joan. XVII, 19). » Les carmes et les carmélites, en travaillant à leur sanctification individuelle dans un but apostolique, contribuent largement à la sanctification des missionnaires et des prédicateurs, des prêtres qui ont charge d'âmes, des écrivains qui défendent l'Église. Car, d'abord, ils dirigent spécialement à cette fin leur généreuse intention, qui devient efficace

en vertu de cette participation de biens spirituels, que le Sauveur établit et maintient entre tous les membres de son corps mystique, et que sainte Thérèse aimait au point qu'on a pu dire : « Aucun dogme de la foi ne devait lui être plus cher, ni mieux aller à son cœur, que celui de la communion des saints. Elle était si heureuse de verser sans compter ses travaux, ses sacrifices, ses prières dans le trésor commun où le Seigneur puise les grâces, qu'il déverse sur tous les hommes<sup>1</sup> ! »

Ensuite, ils donnent constamment l'exemple des deux admirables vertus qui forment tous les bons soldats de Jésus-Christ, qui conviennent à tous les états, sont possibles dans toutes les situations, et contribuent le plus à nous procurer la victoire, premièrement sur nos propres défauts et imperfections, secondement sur les ennemis de Dieu et de l'Église. Ces deux vertus sont, je le répète, la fidélité à l'oraison mentale et la pratique de la conformité. Les jeûnes, les macérations et les pénitences, ne sont pas toujours de saison pour l'apôtre, qui parle, qui écrit, qui parcourt le monde ; mais ne peut-il pas toujours faire oraison, se conformer à la volonté divine, et par là conserver ou accroître en soi cet esprit intérieur, cette union avec Dieu, qui prépare et achève les succès multipliés et durables ? Aucun de nous n'a un moyen plus sûr de faire le bien, de sauver les âmes, de servir l'Église, de glorifier le Seigneur, que sa sanctification personnelle, que le soin de sa

1. *Histoire*, chap. 31, p. 383.

propre perfection. C'était la pensée de votre zélée réformatrice, c'est ce qui lui faisait dire au sujet des religieux et des prêtres : « Un seul homme parfait rendra plus de services qu'un grand nombre d'imparfaits<sup>1</sup>. »

Où les filles de sainte Thérèse, sans sortir de leur cloître, prennent-elles le zèle apostolique, qui est dans leur vocation ? Où le prennent ses fils ? Au foyer même que l'apôtre et le pontife de notre foi (Hebr., III, 1), Jésus, alluma au Cénacle le dernier soir de sa vie, et qu'il voudrait voir allumé partout : son propre corps dans les flammes du sacrifice, étendu sur l'autel comme sur un bûcher, où le consume l'incendie de son amour. Il ne cesse de dire à chacune de vous, comme à chacun de vos pères, comme à tout cœur sacerdotal ou religieux : Viens au foyer, embrase-toi, puis vole à la conquête des âmes. Tu les gagneras à Dieu par tes désirs enflammés et le don de tes mérites, par tes oraisons et tes actes de conformité, plus que par tes courses et tes aumônes, plus même que par tes discours ou tes écrits !

Pour ne parler ici que de vos sœurs d'Espagne et de France, elles ont si parfaitement répondu à cette invitation du divin Maître, et si fidèlement gardé l'esprit de votre séraphique Mère, que le meilleur de leur temps s'écoule devant le tabernacle, auprès du foyer incandescent et inextinguible de tous les dévouements, de tous les apostolats.

1. *Chemin de la perfection*, ch. III, trad. Bouix, p. 21.

Que nous a-t-on raconté de celles d'Espagne, même après qu'elles se furent rapprochées du nord, où tout est plus froid et moins expansif, même après qu'elles eurent fondé un carmel à Paris? « Jésus-Christ, au tabernacle, attirait si puissamment ces saintes religieuses, qu'elles passaient la plus grande partie de leur vie à ses pieds, et, comme en dehors des heures de communauté, le travail est de rigueur, elles croyaient tout concilier en apportant leurs quenouilles au chœur, ou dans leur oratoire. Là, assises sur leurs talons, elles chantaient tout en filant. Souvent elles s'interrompaient, et, apostrophant Notre-Seigneur, elles lui adressaient à haute voix, dans le langage le plus naïf et le plus tendre, les protestations de leur amour <sup>1</sup>. »

Que nous a-t-on raconté des premières novices françaises, dans ce même monastère de Paris? « Les courtes heures de sommeil accordées par la règle, leur étaient un si dur esclavage, qu'elles obtenaient parfois de s'y dérober. A trois heures du matin, la sœur Gratiennne de Saint-Michel, cette ancienne femme de chambre de la reine, quittait sa cellule et se rendait au chœur; elle y trouvait la sœur Marie des Anges, la sœur Marie de Saint-Jérôme, et la sœur Marguerite du Saint-Sacrement, qui y passaient des nuits entières. Quand la nature accablée ne pouvait plus soutenir les veilles, auxquelles elle la condamnait,

1. Houssaye, *M. de Bérulle et les Carmélites de France*, chap. XII, p. 377.

l'intrépide fille de madame Acarie, se suspendant aux grilles du chœur, domptait le sommeil par ce sublime effort, et allait ensuite, joyeusé, se prosterner aux pieds de son Dieu <sup>1</sup>. »

Autant je désire que tous les prêtres soient thérésiens, autant je demande au Seigneur qu'ils imitent sainte Thérèse et ses filles, dans la fréquentation du foyer divin, pour s'y embraser comme elles d'un zèle véritablement apostolique, et pour l'exercer comme elles par les deux seuls moyens, qui soient constamment en leur pouvoir, l'oraison et la conformité. Le prêtre est l'homme de la messe et de la communion quotidiennes ; pourquoi ne serait-il pas aussi l'homme de l'adoration et de la visite fréquentes ? Par son pouvoir, son caractère et sa mission, il est l'attiseur du foyer eucharistique ; pourquoi ne s'efforcera-t-il pas d'être par sa piété, sa dévotion et son assiduité, le meilleur ami, le plus fidèle compagnon, le plus tendre consolateur de l'adorable victime, qui se jette chaque matin dans le feu de l'holocauste, mais qui renaît de ses cendres, et fait ses délices de rester avec nous, pour charmer notre exil ?

Oui, pourquoi le prêtre manquerait-il une seule fois d'aller, vers la chute du jour, dire bonsoir au divin prisonnier, dont il est le gardien et non le geôlier, dont il est le serviteur et non le maître, dont il est l'obligé et non le bienfaiteur ? S'il se tient attentif et recueilli, n'entend-il pas plusieurs

1. *Ibid.*, ch. xv, p. 452, 453.

fois, en une même journée, la voix de son ange ou de son patron qui lui dit, comme Marthe à Marie : *Magister adest et vocat te*, le Maître est ici et t'appelle (Joan. XI, 28)? Il t'attend pour que tu lui offres tes hommages, et que tu lui rendes compte de ta mission, pour que tu demandes ses ordres et reçoives ses conseils; il n'attend que ta visite, que cette marque d'égards, pour t'instruire de plus en plus, pour te donner les lumières spéciales dont tu as besoin, pour te prodiguer ses grâces les meilleures, et ses bénédictions les plus précieuses ?

Combien de prêtres, à certaines heures, s'ils ouvraient les yeux de l'âme et les oreilles du cœur, verraient et entendraient leurs chers défunts, les captifs de la divine justice, qui n'espèrent que d'eux seuls le soulagement ou la délivrance, les entourer, les presser et leur redire avec anxiété : *Venite, adoremus* (Ps. XCIV, 6), venez; conduisez-nous, allons tous ensemble adorer le Seigneur sur son trône de miséricorde ! Ah ! puisque vous enviez le bonheur de vos frères qui font de bruyants et coûteux pèlerinage, faites-en deux sans bruit et sans frais. Faites un pèlerinage en purgatoire, descendez en esprit au milieu des flammes qui nous purifient, pour mieux sentir ce que nous souffrons, et pour hâter, avec plus de sollicitude, l'heureux instant de notre entrée dans le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Faites un pèlerinage au saint tabernacle, allez de corps visiter, adorer et implorer pour nous notre Juge et Sauveur, dans l'auguste Sacre-

ment, où il surpasse en puissance, en sagesse et en amour tous les bienheureux du paradis, cette Reine même des anges et des saints, dont chaque apparition fait jaillir du sol une source merveilleuse, où les corps se guérissent, où les âmes se retrempe.

Et que disent les vivants, lorsqu'ils voient passer leur pasteur pour se rendre au saint lieu, à l'heure où il n'y a point d'argent à gagner, mais seulement des âmes, mais seulement le ciel ? Ils disent de lui ce qu'Onias disait de Jérémie : « *Hic est fratrum amator*, voici celui qui aime ses frères et son peuple; *hic est qui multum orat pro populo*, voici celui qui prie beaucoup pour le peuple, et pour toute la cité sainte (II Machab., XV, 10) ». S'ils voient souvent le prêtre au pied des autels, pratiquant le patriotisme de la prière, les fidèles veulent le pratiquer aussi, et ils viennent au même foyer réchauffer leurs âmes, renouveler les provisions de leurs cœurs, demander la foi et l'espérance, la patience et le dévouement, prendre l'habitude de la prière et de l'oraison, de la résignation et de la conformité.

Dans son homélie sur l'Évangile qui nous montre le Sauveur sortant du Cénacle, après l'institution de l'eucharistie, pour gravir le mont Olivet (Matth. XXVI, 30), où il va entrer en agonie et répéter tant de fois son *fiat*, saint Jean Chrysostome ose dire que, pour nous, le Cénacle c'est le sanctuaire où nous communions, et que le mont des Oliviers, c'est le sombre réduit où souffrent les indigents, les malades et les affligés. Allons-y,

s'écrie-t-il, sortons de l'un pour monter jusqu'à l'autre ; car les pauvres sont les oliviers du Seigneur, et notre charité pour eux leur fera distiller l'huile la plus utile<sup>1</sup>. Laquelle ? celle qui répandra sur tous leurs maux l'onction sainte de la résignation, celle qui pénétrera toute leur âme des sentiments de la plus suave conformité. Lors donc que nous voulons disposer l'homme qui perd ses biens, ses proches et sa santé, à dire comme Job : « Que le nom du Seigneur soit béni (Job. I, 21) » ; ou lorsque nous devons préparer un malade, qui sent la main glacée de la mort s'étendre sur lui, à redire au Tout-Puissant avec Jésus : « Que votre volonté soit faite (Matth. XXVI, 42) » ; commençons par nous prosterner devant le corps du Seigneur, par visiter le saint Sacrement, par faire un peu d'oraison aux pieds du Sauveur des âmes.

Le prêtre surtout, le prêtre qui représente Jésus-Christ et continue l'œuvre des apôtres, doit passer d'une visite à l'autre, entrer au Cénacle avant d'entrer au jardin des Oliviers, aller dans la maison de la prière avant d'aller dans celle de la souffrance. Il n'en sera que mieux pour tous les infortunés, durant leur agonie physique ou morale, une apparition, un ange confortant, *angelus confortans*, comme celui qui apparut à Notre-Seigneur durant son agonie sanglante (Luc. XXII, 43). Il leur rendra le courage de boire à la coupe du malheur, de vider le calice d'amertume, sans blasphémer, sans murmurer, sans se plaindre, en

1. In *Matth.*, hom 82, al, 83, n° 5. P. G. t. 58, p. 744.

répétant la parole du Maître : « Mon Père, si c'est possible, que ce calice passe loin de moi ; cependant non comme je veux, mais comme vous voulez (Matth. XXVI, 39). »

Par ces deux visites, faites l'une et l'autre à l'Homme-Dieu, l'une dans son corps réel et impassible, l'autre dans son corps mystique et souffrant, le prêtre est tour à tour ange adorateur et ange consolateur. En adorant, il fait jaillir du Cœur du chef des torrents de grâces sur les membres ; en consolant, il décide les membres à unir leur agonie à celle du chef. Il détache ainsi des lèvres blêmes ou livides du moribond un petit *fiat*, qui suffit, dans les balances divines, à faire contre-poids aux iniquités de toute la vie, à incliner vers la terre le plateau de la miséricorde. L'habitude de faire bien ces deux visites a plus d'une fois transformé une paroisse, rattrapé le chemin de l'église à toute une population, et fait reflourir la religion dans les familles.

Mais se pourrait-il que ces considérations ne ramenassent point ma pensée vers les dignes filles de sainte Thérèse, qu'une austère clôture empêche de visiter les malheureux et les mourants ; vers vous en particulier, ma révérende Mère, qu'une grave infirmité prive du bonheur de visiter l'Époux des vierges en son tabernacle, d'assister même à son sacrifice ? Je sais, par mon expérience, combien il est douloureux de ne pouvoir porter soi-même, à ceux qui souffrent ou qui sont en péril, ni secours ni consolation. Je sais aussi, par une expérience trop fréquente, combien il est

dur aux malades de ne pouvoir respirer, le soir ou l'après-midi, les célestes parfums que le corps immolé du Sauveur, l'adorable victime, répandit dans le sanctuaire où nous eûmes la joie, soit de recevoir la communion, soit d'offrir le sacrifice, aux heures matinales de la journée. Car de même qu'elle conserve longtemps l'odeur de l'encens matériel qu'on y brûla, l'église garde tout le jour la trace des mystérieux parfums, que Jésus eucharistique y exhala le matin, pour embaumer nos âmes, les remplir d'un saint zèle, et les imprégner, en quelque sorte, de l'esprit d'oraison et de conformité.

Cette double privation est-elle donc pour vous sans aucune compensation ? Je ne le pense pas ; car lorsqu'on ne peut pas courir avec ses pieds, on court avec son cœur ; où l'on ne peut se transporter en personne, on se transporte en esprit, et la visite spirituelle n'est ni moins permise ni moins facile que la communion spirituelle, ou que l'assistance spirituelle à la messe.

Si retenue qu'elle soit derrière ses grilles, et si impuissante qu'elle paraisse sur son lit de douleur, une carmélite peut toujours visiter les pauvres, les affligés et les malades, comme le soleil visite la terre et les mers, les plaines et les monts, sans quitter la place qu'il occupe dans l'immensité. Il a des rayons chargés de lumière et de chaleur, qui vont au loin porter ses bienfaits, et qui font de lui, ce que l'Apôtre nous dit d'un prince, le ministre de Dieu pour le bien (Rom. XIII, 4). C'est, en effet, par l'astre-roi que Dieu anime la nature et que, suivant l'expression du poète,

Il donne aux fleurs leur aimable peinture,  
Il fait naître et mûrir les fruits,  
Il leur dispense avec mesure  
Et la chaleur du jour et la fraîcheur des nuits <sup>1</sup>.

Le cœur d'une fille de sainte Thérèse est aussi un soleil qui, bien que caché à nos yeux par les nuages de la pénitence et de l'humilité, illumine les cimes du carmel, monte sur les horizons de l'Église, et envoie ses intentions, ses mérites, ses prières, comme autant de rayons, éclairer et réchauffer, diriger et soutenir les malheureux qui gémissent dans la vallée des larmes, les ignorants qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. La plus pauvre carmélite est toujours assez riche pour prêter au monde entier, aux astres du firmament comme aux fleurs de la prairie : elle leur prête son intelligence pour connaître Dieu, son cœur pour l'aimer, sa voix pour le chanter ou pour le bénir. En jeûnant, à combien de nécessiteux ne donne-t-elle pas le pain du corps ? En se sanctifiant, à combien de pécheurs ne procure-t-elle pas le pain de l'âme ?

Il en résulte, entre votre cœur et celui du Sauveur, une ressemblance si gracieuse, que je ne puis l'omettre. Comme le Cœur de Jésus, divin soleil de justice et d'amour, en restant captif et voilé dans cet obscur cachot que nous appelons un tabernacle, dépasse le rayonnement du soleil matériel, rayonne plus loin que l'astre du jour, fait du bien aux morts et aux vivants, par ses

1. Racine, *Athalie*, 1<sup>er</sup> acte, chœur.

sacrifices sans cesse renouvelés : de même votre cœur, par l'effet de la charité qui l'embrase, se dilate et s'étend au delà du cloître et de la cellule, où le retiennent la règle et la maladie. Il jouit d'une puissance de rayonnement sans limites, et il l'exerce en faveur de tous ceux qui combattent ou qui souffrent. Par ses actes multipliés de patience et d'amour, il fait le bien partout où pénètre la communion des saints : au milieu des flammes expiatoires des fidèles trépassés, sous le chaume de l'indigence, dans les asiles de l'infirmité, sur les vastes champs d'apostolat, où les prédicateurs et les missionnaires livrent de continuel combats, pour que l'Évangile fasse de nouvelles conquêtes, où ils sèment sans relâche la divine parole, pour que le ciel moissonne de nombreux élus.

Qui donc change ainsi votre cœur en soleil ? Qui donc l'entretient comme un foyer bienfaisant ? Encore une fois c'est le corps saint par excellence, c'est le corps du Seigneur, qui aime à sortir du sanctuaire où il demeure, pour aller vous visiter réellement, se donner même à vous en nourriture ou en viatique, sur le calvaire où la souffrance vous attache à la croix, quoique vous ne puissiez depuis longtemps lui rendre ses visites, qu'en esprit et en désir. Si l'on interprétait avec autant de largeur, en France qu'en Espagne, la loi du jeûne pour les malades, Jésus eucharistique vous ferait, ce me semble, l'insigne honneur de venir plus souvent dans votre infirmerie, pour que vous eussiez la joie de le recevoir au dedans de vous,

et de lui dire de près : Seigneur, une parole, rien qu'une parole de votre bouche, et mon âme, mon corps, tout mon être sera guéri ! Un prélat espagnol qui, avant d'avoir reçu la plénitude du sacerdoce, fut pour Madrid le vicaire général de l'archevêque de Tolède, m'a dit qu'il n'hésite pas à permettre aux religieuses, empêchées par la maladie de communier commodément à jeun, la communion en viatique autant de fois par semaine qu'elles avaient l'habitude de communier autrement, pendant qu'elles étaient en santé, tous les jours même au besoin.

Le Français consulte, l'Espagnol étudie. Le Français a mérité que nos bénédictins fissent entendre cette plainte dans leur *Revue* : « Des lettres nous arrivent de toutes parts, pleines de questions canoniques, théologiques ou liturgiques, posées dans les conférences cantonales. Le plus souvent il suffirait d'ouvrir Gury annoté, ou un traité de droit canonique, pour y répondre facilement<sup>1</sup>. » L'Espagnol ouvre les vieux in-folio, s'efforce de les comprendre, et en fait jaillir la lumière désirée. Par exemple, sur la question qui vous intéresse, nous voyons vos pères de Salamanque enseigner, par la plume du P. François de Jésus-Marie, qu'on ne doit pas différer scrupuleusement la communion à cause du jeûne dans une maladie dangereuse; car simplement par la coutume de l'Église, les infirmes sont exceptés au concile de Constance<sup>2</sup>. Si nous ouvrons ensuite un auteur moderne d'une valeur incontestée, saint

1. *Revue Bénédictine*, n° de septembre 1884, p. 31.

2. *Collegii Salmanticensis FF. discalceatorum B. M. de*

Liguori, nous voyons qu'il approuve vos pères et qu'il écrit : Les *Salmanticenses* disent avec raison, *bene aiunt*, qu'il ne faut point en ceci agir avec scrupule puisque, dans le concile de Constance, en la XIII<sup>e</sup> session tenue le samedi 15 juin 1415, les infirmes sont tout simplement exceptés de la loi du jeûne<sup>1</sup>.

Les professeurs du collège Saint-Élie ajoutent que cette exception ne limite pas, à une ou deux fois, la communion en viatique durant le même péril, parce qu'il convient souverainement à la tendresse maternelle de l'Église de ranimer, par un secours si salutaire, ceux de ses enfants qui se trouvent en un si grave ou extrême danger. Ils ne critiquent pas l'opinion, qui permet de communier en viatique plusieurs jours de suite<sup>2</sup>, et saint Liguori rapporte, sans la critiquer non plus, celle qui va jusqu'à la communion quotidienne; il dit même que le P. Thomas Tamburini, de la compagnie de Jésus, l'estime probable<sup>3</sup>.

En général, pour justifier la fréquence de la communion en viatique, les théologiens et les moralistes invoquent des motifs intrinsèques et des motifs extrinsèques. Ceux qu'ils tirent des dispositions intérieures du malade, sont sa sainteté,

*Monte Carmeli cursus theologiæ moralis*, édit. VI. Venise 1722, t. I, p. 92. tract. de Euchar. cap VII punctum IV, n° 74.

— *Sacrosancta concilia*, Labbe, Paris 1672, t. XII, p. 100.

1. Saint Liguori, lib. VI, tract. III, cap. II, n° 285. Edit. Heilig, Paris, 1858, t. IV., p. 83.

2. Endroit cité, n° 75, 76.

3. Saint Liguori, endroit cité, p. 82. — Tamburini. *Theol. moral.* Venise 1755, t. III p. 62. Communion, cap. v. § XI, n° 24.

sa dévotion, son désir, son habitude, le péril ou le besoin de l'âme, toutes causes qui lui rendraient difficile ou pénible la rare communion, et qui font dire par vos pères que la nécessité intrinsèque est très fréquente, *frequentissima* <sup>1</sup>. Les motifs tirés des circonstances extérieures, sont l'inconvenance de porter la communion durant la nuit, les occupations du prêtre qui ne lui permettent de la porter qu'à une heure tardive, l'appréciation des hommes prudents et la coutume locale <sup>2</sup>. Cette coutume est plus serrée pour les fidèles, qui vivent dans le monde et habitent à distance; mais elle est plus large pour les religieuses, qui vivent dans le cloître sous le même toit que leur divin Époux, que le corps de Notre-Seigneur, qu'on peut ainsi leur porter plus souvent, sans que les personnes du dehors s'en étonnent <sup>3</sup>.

Quoi qu'il en soit de cette différence d'usages, qu'il est bon de connaître, mais à laquelle il faut se résigner, si dans votre maladie vous communiquez moins souvent qu'en Espagne, il vous reste deux compensations, qui vous sont indiquées par deux âmes françaises, un prêtre et une carmélite, et qui vous ramènent à cette pratique de l'oraison et de la conformité, vers laquelle vous attire la présence ou le voisinage du corps le plus saint de tous les corps.

1. *Collegii salmantic. cursus theologicus*, Barcelone 1691, t. XI, p. 937. Tract. 23, Disput. XI. Dub II, n° 28.

2. *Ibid.* n° 26 et Tamburini, endroit cité, § X. n° 19, 20.

3. Gury, *Casus conscientiæ*. Lyon 1875, t. II, p. 141. De Euchar. casus 24, n° 312.

L'habitude de l'oraison mentale vous rendra doux et aisé de vous considérer, à la suite d'excellents prêtres, comme étant partout dans les ciboires, comme louant Dieu partout avec Jésus-Christ dans le saint Sacrement<sup>1</sup>. Je ne doute même pas qu'il ne soit aussi agréable qu'utile à votre cœur, de répéter la prière et le cri du vénérable fondateur de Saint-Sulpice : « Seigneur Jésus, qui vous mettez en tant de lieux, afin de multiplier vos louanges et vos remerciements envers Dieu, que je puisse être en vous multiplié partout<sup>2</sup> ! »... « Seigneur, si vous vouliez me multiplier en autant d'endroits qu'il y a d'hosties dans le monde, pour y vivre et y mourir, pour y consumer mes jours et ma vie, que je serais heureux<sup>3</sup> ! »

L'habitude de la conformité vous fera savourer avec délices les pieuses paroles, les saintes pensées de votre vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, l'honneur du carmel de Beaune. Ne pouvant assez souvent communier dans ses longues maladies, elle disait : « Il faut trouver dans le mal ce que nous n'avons pas dans la sainte communion... Ce serait trop de biens à la fois, d'avoir la grâce de souffrir et la grâce de communier<sup>4</sup>. » L'oratorien qui publia sa vie ajoute : « Elle était toujours prête à quitter Dieu pour Dieu,

1. Olier. *Traité des saints ordres*. III<sup>e</sup> p. ch. VI. *Œuvres* édit. Migne, p. 717.

2. *La journée chrétienne*, p. I, oraison de N.-S., p. 216.

3. *Vie* par Faillon, l. III, n<sup>o</sup> 1, Paris, 1841, t. I, p. 490.

4. Amelotte, *La vie de...*, Paris 1679, livre X. ch. iv, p. 585, 587.

et à se nourrir de la croix, lorsqu'elle ne pouvait se nourrir du crucifié. »

II. — C'est à ce corps adorable du Sauveur, que les corps des saints martyrs et des saints fondateurs doivent le privilège d'être placés sur nos autels : vous parler d'eux, c'est encore vous parler de lui.

Il était dans les martyrs et dans les fondateurs. Aux uns il donnait, l'ambition et la générosité de mourir pour lui, au milieu des plus atroces supplices. Maintes fois, j'ai saisi l'occasion de prouver à mon auditoire, que les martyrs partent de l'autel et reviennent à l'autel, en passant par l'échafaud ; qu'ils doivent à l'eucharistie la force dans le désir, la joie dans la souffrance et l'honneur dans le repos. Aux autres il donnait l'inspiration pour concevoir, et la persévérance pour enfanter ces familles religieuses, qui sont immortelles dans leur dévouement à l'humanité comme à Dieu. En chaire, n'ai-je pas dit et démontré cent fois, en citant l'histoire de leurs origines, que toutes sont nées de l'union étroite d'une grande âme avec Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans le sacrement de son amour ? Ne craignez donc pas, ma révérende Mère, d'appliquer à cet auguste sacrement qui est un ciel voilé, ce que saint Paul disait du paradis qui est une communion sans voiles : L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme ne saurait comprendre tout ce que Dieu y a préparé pour ceux qui l'aiment (I Cor. II, 9).

Je n'ai jamais pu me trouver près du corps d'un martyr, dont j'apercevais la réalité physique, sans

ressentir une vive impression, assez analogue à celle que j'éprouve devant le corps du Seigneur, dont nous n'apercevons que le voile sacramentel. C'était un mélange d'humilité et de crainte. Je me voyais si petit, si froid, si lâche, en face de ces héros du christianisme, que le sentiment de mon indignité me faisait baisser les yeux. Dans mon adolescence étant à Laval, le 27 août 1843, je vis transférer solennellement de l'église Saint-Michel à l'église de la Trinité, où il est placé sous l'autel Saint-François, le corps d'un martyr de nom propre, saint Iomède. Au moment où il passa devant moi, avec son cortège de cinq évêques, de centaines de prêtres et de quarante mille fidèles, j'inclinai la tête et ne vis rien. A mes jeunes amis qui me demandaient pourquoi, je répondis ingénument : Je ne suis pas digne de regarder un martyr. Ce sentiment m'a suivi partout, même dans ces riches trésors des grandes églises, où j'ai dû considérer pour m'instruire, plus par piété que par curiosité, de nombreuses et admirables reliques.

Souvent aussi une sorte de frayeur s'emparait de moi, une crainte respectueuse, comme celle que Dieu recommandait aux Israélites, qui s'approchaient de son sanctuaire (Levit. XXVI, 2). L'héroïque fidélité des martyrs à la grâce, me faisait penser au compte sévère que j'aurais à rendre à Dieu, pour l'abus que je faisais de ses dons. Cette crainte s'est accrue par l'étude, qui m'a appris que le dernier jugement est préparé, figuré même dans nos églises par le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que, selon saint Jean Chrysostome,

cette représentation est complétée par les corps des martyrs. Les temples, dit-il, les temples des saints martyrs nous offrent les vestiges et les signes du jugement futur, *futuri judicii vestigia et signa exhibent*, parce que la puissance invisible des sacrés ossements dépasse de beaucoup la puissance impériale, arrête et punit les démons, châtie ou délivre les hommes <sup>1</sup>.

A ces deux impressions est venu s'ajouter, après mon ordination sacerdotale, chaque fois que j'ai eu le bonheur d'offrir le sacrifice près du corps d'un martyr, un vif et profond sentiment de reconnaissance pour le grand martyr, auquel nous devons tous les autres, pour le premier martyr de la rédemption humaine qui, abandonné de ses disciples, traîné par ses ennemis sur le rocher du Calvaire, se laissa attacher à la croix, et y attacha en même temps l'antique décret fait contre nous, pour l'effacer et l'anéantir (Coloss. II, 14). Voici son nouveau Calvaire, voici l'image de sa croix, voici son corps réel et son sang véritable séparés de nouveau, le voici lui-même étendu sur le linceul blanc du corporal, enveloppé dans le suaire qui le désigne et le cache, avec deux cierges allumés qui se consomment près de lui, comme auprès d'un mort déposé sur un lit ou dans un cercueil. Et tout cela pour nous, pour moi, pour mes frères les martyrs !

N'est-ce pas en partie pour les combler d'honneur

1. *In II. Cor. homil.* 26, n° 5. P. G. t. 61, p. 583, 584.

2. *Moralium* l. 31, cap. 53, n° 105. P. L. t. 76, p. 631.

qu'il se réduit comme eux, et près d'eux, à l'état de corps mort, à l'état de cadavre? Car saint Grégoire le Grand n'hésite pas à lui appliquer cette expression, et à dire que le corps du Seigneur est justement appelé *cadavre*, parce que la mort le fait tomber : *Corpus Domini propter casum mortis cadaver vocatur*<sup>1</sup>. On peut croire, en effet, que le substantif latin *cadaver* vient du verbe *cadere*, tomber, comme Tertullien l'avait déjà dit : *a cadendo cadaver*<sup>2</sup>.

Pourtant, selon ma foi qui perce l'enveloppe et va au fond saisir l'invisible réalité, ce n'est ni un cadavre, ni un mort que j'adore sur l'autel, c'est le Dieu qu'Israël appelait le Dieu vivant (Deut. V, 26), c'est le Sauveur qui disait : Je suis la résurrection et la vie (Joan. XI, 25). S'il tombe ou descend du ciel à ma voix, s'il devient tous les jours entre mes mains l'hostie que j'immole, le pain que je distribue, le prisonnier que je garde, c'est pour plusieurs motifs, dont l'un est le désir de ressembler à ses généreux témoins, que les païens immolèrent en victimes à leurs idoles, donnèrent en nourriture aux bêtes, tinrent captifs et enchaînés dans les cachots ténébreux, ou firent tomber de la croix dans le sépulcre, de l'échafaud dans la tombe : tous ne laissèrent ici-bas qu'un corps sans vie. En revêtant la même apparence, l'Homme-Dieu ne fait-il pas tressaillir leurs ossements humiliés (Ps. L, 10) ? N'excite-t-il pas tous leurs

1. *Moralium* l. 31, cap. 53, n° 105. P. L. t. 76. p. 631.

2. *De resurrectione carnis*, cap. 18, P. L. t. 2, p. 819.

os à crier, comme ceux du roi-prophète : Seigneur, qui est semblable à vous (Ps. XXXIV, 10)?

Qui égale vos complaisances pour des serviteurs, trépassés depuis des siècles? Vous descendez des cieux, afin de vous rapprocher de leurs restes mortels, et vous les attirez dans vos sanctuaires, afin de les associer aux hommages que vous recevez, comme au sacrifice que vous offrez. Plus vous élevez leur âme en paradis, sur votre trône, jusqu'à la faire briller de toutes vos clartés et jouir de toutes vos béatitudes, plus vous éclipez votre gloire et abaissez votre puissance dans l'eucharistie, sur l'autel, pour vous envelopper comme leur corps des ombres du trépas, et prendre autant que lui l'aspect d'une chose morte. Vous voulez même que votre épouse et leur mère, la sainte Église, vous désigne comme eux par le mot *corps*, qu'elle dise en vous donnant : *Corpus Domini nostri*, que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme, et en vous fêtant : *Festum corporis Christi*, la Fête-Dieu, c'est la fête du corps de Jésus-Christ. Ah ! l'éternité n'épuisera pas notre reconnaissance envers le sacrement de votre corps ; en y pensant, vos élus, vos saints, vos martyrs ne cesseront de répéter : Seigneur, qui est semblable à vous ?

Par ces complaisances et ces rapprochements, le Rédempteur nous anime à rivaliser avec lui de zèle, pour honorer ses serviteurs et ses témoins injustement massacrés. De tous les honneurs que nous leur rendons, le plus coûteux est la transformation de leurs tombeaux en splendides monu-

ments, en vastes basiliques. Et pourquoi cet honneur, qui coûte tant à nos bourses, est-il si doux à nos cœurs ? Parce que ces édifices sont avant tout la gloire de Jésus, la résidence de Jésus, le sanctuaire où Jésus s'immole à son Père du ciel, et se donne à ses frères de la terre, l'oratoire où Jésus justifie pleinement une parole attribuée à saint Augustin : « Comme notre prêtre il prie pour nous, comme notre chef il prie en nous, comme notre Dieu il est prié par nous <sup>1</sup>. »

C'est pour le même motif qu'il n'y a rien d'exagéré, dans les paroles de saint Jean bouche d'or, qui soutenait dès le iv<sup>e</sup> siècle que les sépulcres des martyrs l'emportent, en splendeur et en beauté, par le nombre et la dévotion des visiteurs, sur les palais des empereurs et des rois. Je mets ici, pour vous, ma révérende Mère, quelques-unes de ses pensées : On ne fait pas de pèlerinage aux palais impériaux, tandis que les rois et les empereurs viennent de loin, comme pèlerins, aux tombeaux des martyrs. Ils envient même l'honneur de reposer, après leur trépas, à l'entrée de ces tombeaux ou des églises qui les recouvrent, et d'y remplir en quelque sorte, pour les humbles témoins du Christ, l'office que les portiers remplissent à l'entrée des palais d'un souverain. A qui pénètre dans ces palais, l'empereur ceint de sa couronne, avec sa cour formée de généraux, de préfets et autres dignitaires, offre un spectacle agréable, mais pareil à une scène de théâtre. Au contraire, à

1. *Sermon* 382, n° 8. P. L. t. 39, p. 1685.

peine avez-vous franchi le seuil du tombeau d'un martyr, que le lieu même élève votre esprit, votre pensée, votre cœur jusqu'au ciel, jusqu'au roi suprême, jusqu'à son armée angélique, jusqu'à son trône sublime et sa gloire inaccessible<sup>1</sup>.

Mais pourquoi ce souvenir du roi des cieux se réveille-t-il en nous dès l'entrée ? C'est principalement parce que notre foi en sa présence réelle nous a fait contracter une sainte habitude, celle de nous diriger d'abord vers le tabernacle où il réside, pour adorer le Maître avant d'honorer les serviteurs. Ne nous en donnent-ils pas eux-mêmes le conseil ? En nous recueillant, ne les entendons-nous pas dire à nos cœurs : Avant de nous offrir vos hommages et vos prières, venez adorer le roi pour qui seul toutes choses sont vivantes, *regem cui omnia vivunt*<sup>2</sup> ? Il nous porte toujours vivants dans son cœur, et vous y vivrez avec nous. Faites plus, si vous en avez le temps, assistez à son sacrifice en mémoire de nous ; mieux encore, agenouillez-vous à sa table, et communiez en action de grâces pour nous.

Ce mouvement de gratitude, cette reconnaissance envers Dieu, rend plus vive en nous une quatrième impression, qui est un ravissement d'admiration pour les martyrs. Puisque martyr signifie témoin, on ne saurait admirer assez l'héroïque patience, qu'ils montrèrent dans les tortures, pour rendre un plus éclatant témoignage à la divinité

1. *In II ad Corinth. hom.* 26, n° 5. P. G. t. 61, p. 582-584.

2. *Brév. office des morts, invitatoire.*

de Jésus-Christ et à la vérité de l'Évangile. Chacun de nous peut redire après Pascal : « Je crois volontiers les histoires, dont les témoins se font égorger<sup>1</sup> ». Mais je ne veux considérer ici qu'un autre sujet d'admiration, qu'un autre héroïsme, celui des martyrs dans leur vengeance, conformément à la prière que saint Jean entendit répéter, sous l'autel, par les âmes des témoins qui furent tués pour le Verbe de Dieu : « Seigneur, vengez notre sang sur ceux qui habitent la terre (Apoc. VI, 10). »

La vengeance des martyrs est si haute et si sublime, qu'elle ne cherche pas à nuire, mais à sauver, qu'elle ne détruit pas, mais convertit. Dieu connaissait d'avance les bourreaux de son Fils unique, les persécuteurs de ses enfants adoptifs, les violateurs de sa loi, et il pouvait les exterminer avant, pendant ou après la faute ; néanmoins il nous avait dit par la bouche du prophète Ézéchiel, il nous a répété par la bouche de l'apôtre saint Pierre, et il ne cesse de nous redire par les chants et les prières de l'Église : « Je ne veux pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive<sup>2</sup> ». Le Maître se vengea des soldats qui le crucifièrent, en demandant pardon pour tous, et en obtenant la prompte conversion de plusieurs. Ses héroïques disciples, les martyrs, font de même : ils se vengent par des conversions. Quel spectacle

1. *Pensées*, II<sup>e</sup> p. art XVII, n<sup>o</sup> 56. *Moralistes français*, édit. Didot, p. 127.

2. Ezech. XVIII, 23 — II Petr. III, 9. — *Brév. 1<sup>re</sup> dim. de carême*, leçon V, répons. — *Missel*, vendredi-saint, o-aison pour les payens.

au ciel ! Ils y partagent leur gloire et leur félicité, avec une partie des idolâtres et des païens qui les mirent à mort. Quel spectacle sur la terre ! A leurs tombeaux accourent en suppliants, depuis des siècles, les petits-fils et les arrière-neveux de leurs dénonciateurs, de leurs juges et de leurs exécuteurs.

Saint Augustin faisait admirer ce contraste, en parlant du saint martyr Cyprien, évêque de Carthage. Pour mieux comprendre ce qu'il disait, il suffit de vous rappeler que, dans son discours, *naissance* signifie l'entrée dans la vie céleste, et que *table, mensa*, ne désigne pas seulement ce que nous appelons aujourd'hui la table sainte, mais encore et surtout l'autel lui-même.

Dans le lieu où s'était rassemblée une multitude cruelle, pour répandre en haine du Christ le sang de Cyprien, accourt aujourd'hui une multitude remplie de vénération, qui boit le sang de Jésus-Christ pour honorer la naissance de saint Cyprien. Et le sang du Christ est bu avec d'autant plus de douceur, pour honorer en ce lieu la mort du martyr, que celui-ci y versa avec plus de dévotion son propre sang pour le nom de Jésus. Tous ceux d'entre vous qui connaissent Carthage savent que, dans ce même lieu, une table a été élevée au Seigneur, et pourtant on la nomme la table de saint Cyprien, *mensa dicitur Cypriani*, quoiqu'il n'y ait jamais mangé, parce qu'il y fut immolé, et que par son immolation il prépara cette table, non pour qu'il y mangeât ou qu'il y donnât à manger, mais pour qu'on y offrît le sa-

crifice au vrai Dieu, auquel lui-même s'était offert. Pourquoi cette table, qui est celle de Dieu, est-elle aussi appelée la table de Cyprien ? Parce qu'il fut là entouré de persécuteurs, afin qu'elle fût bientôt entourée de serviteurs : à l'endroit où maintenant elle est honorée par des amis en prière, le saint évêque a été foulé aux pieds par des ennemis frémissants<sup>1</sup>.

Ces quatre impressions d'humilité, de frayeur, de reconnaissance et d'admiration, préparent excellentement le prêtre à la messe, qu'il va célébrer sur le corps d'un martyr. Laissez-moi vous parler de cette messe avec une certaine ampleur, et parce que ce sujet est cher à mon âme, et parce qu'il plaira aussi, je le crois, à votre première Mère, à Notre-Dame du Mont-Carmel, qui est la reine des martyrs, et à votre seconde Mère, à la réformatrice du carmel, qui eut une si grande dévotion à plusieurs saints, comme on peut en juger, selon Ribéra, par les grandes faveurs qu'elle en reçut. Or, parmi eux, les martyrs occupaient un des premiers rangs, comme on le voit par leurs apparitions, en particulier par celles des deux grands apôtres et martyrs, saint Paul et saint Pierre, qui lui promirent de la préserver des illusions du démon, et par celle des dix mille martyrs, qui lui annoncèrent qu'ils la feraient jouir, à sa mort, de leur compagnie et de leur gloire<sup>2</sup>.

Je ne connais qu'un seul exemple d'une messe

1. *Sermo* 310, n° 2. P. L. t. 38, p. 1413.

2. Ribéra, *Vida*, l. IV, cap. 13, p. 404.

dite, d'une consécration faite, par un saint prêtre sur son propre corps, durant son lent et cruel martyre ; je puis d'autant moins l'omettre que le fait est authentique, et ne se renouvellera peut-être jamais. Le 7 janvier 311, à Nicomédie, mourut de faim et de souffrance, dans la prison où il était étendu depuis quatorze jours sur des têts de pots cassés, après avoir été broyé par les tortures, saint Lucien, prêtre d'Antioche et savant apologiste, dont saint Jean Chrysostome a fait un touchant panégyrique. Nous y voyons que le souvenir de cette table de l'autel, qui tout à la fois nous effraye et nous remplit de l'Esprit de Dieu, l'empêchait de manger les viandes offertes aux idoles, qu'on s'obstinait à mettre seules sous ses yeux, et près de sa main pour le tenter. Nous y voyons que ce souvenir eucharistique l'enflammait à ce point, qu'il était résolu de tout souffrir plutôt que de toucher à ces mets impurs, et qu'à toutes les questions du bourreau sur sa patrie, sa profession, sa famille, il ne faisait qu'une brève et simple réponse, toujours la même : *Christianus sum*, chrétien, chrétien je suis <sup>1</sup>.

Ce qui me saisit le plus, c'est la manière dont le saint célébra sa dernière messe. Ses *Actes*, que le cardinal Baronius déclare vrais et légitimes, *germana atque legitima* <sup>2</sup>, et que les bollandistes reproduisent intégralement <sup>3</sup>, nous montrent les

1. *In Lucianum martyrem*, n° 2, 3 ; P. G. t. L., p. 524.

2. *Annales ecclesiastici* an. 311. Venise 1707, t. III, p. 44-45.

3. *Acta sanctorum*, VII januarii, t. I, acta, cap. iv, n° 15, p. 361.

chrétiens enfermés avec lui, désirant vivement communier à l'Épiphanie, mais ne sachant comment ils pourraient dresser un autel, dans la prison, à l'insu des païens. « Pour vous, leur dit-il, ma poitrine sera l'autel, et je ne pense pas qu'il honore moins le Seigneur, que celui qui est fait d'une matière inanimée. Pour moi, vous serez le saint temple, en m'entourant de toutes parts. » Il en fut ainsi, parce que Dieu permit, pour glorifier le martyr et consoler ses disciples, que les gardes se relâchassent de leur vigilance, en voyant leur captif à toute extrémité. Le prêtre ordonna aux fidèles de former, en rangs serrés, un cercle autour de lui, pendant qu'il restait couché sur le dos, et de poser sur sa poitrine le pain et le vin nécessaires au sacrifice. Cela fait, il leva les yeux au ciel, et récita les prières accoutumées. Après avoir pratiqué les saints rites et parlé divinement, il se communia lui-même et fit communier les autres.

Le cardinal Wiseman a décrit cette messe inouïe, qu'il a fait suivre de ces réflexions :

« Merveilleux et [frappant exemple du pouvoir, qu'à l'Église de Dieu de se faire à toutes les circonstances ! Quelque immuables que soient ses lois, son amour ingénieux trouve le moyen d'en démontrer les principes jusque dans leur relâchement, et l'exception même est une application plus sublime de la règle. Ici nous voyons un ministre de Dieu, dispensateur de ses mystères, qui jouit une fois, par exception, du privilège inappréciable de ressembler à Celui qu'il représente, plus

que personne n'a jamais fait, en étant à la fois le prêtre et l'autel. L'Église a prescrit que le saint sacrifice ne serait offert que sur les reliques des martyrs ; ici nous voyons un martyr qui, par une prérogative singulière, peut l'offrir sur son propre corps. Quoique vivant encore, il est couché sous les pieds de Dieu. La poitrine se soulevait bien encore sous l'action du souffle, et son cœur palpait sous les divins mystères, c'est vrai ; mais ce n'était là qu'une partie de l'action du ministre, car on pouvait le considérer comme réellement mort déjà par l'intention, et ayant fait le sacrifice complet de sa vie. Il n'y avait plus que la vie du Christ au dedans, comme au dehors du sanctuaire de cette poitrine. Le viatique des martyrs fut-il jamais plus dignement préparé ? »

Sans être aussi rares, les messes dites sur le corps d'un martyr à l'endroit même où il fut frappé, sur le corps d'un saint resté où il fut mis à mort, sont aujourd'hui peu fréquentes. En voici néanmoins un exemple, tiré de l'histoire d'Angleterre au moyen âge. Jusqu'à la révolte du roi Henri VIII contre l'Église romaine, on put offrir l'auguste sacrifice, dans la cathédrale de Cantorbéry, sur le corps de saint Thomas Becket, que le roi Henri II y fit massacrer, le mardi 29 décembre 1170, près de l'autel Saint-Benoit. Poussés par un ordre formel ou par l'imprudente fureur du roi, les assassins abattirent le saint archevêque à coups

1. *Fabiola*, 2<sup>e</sup> p., ch. 22, trad. du P. Pascal-Marie, 1859, p. 374, 375.

d'épée, pendant qu'il priaït pour eux ; puis on lui enleva le haut du crâne, et on répandit la cervelle sur le pavé. Les moines enterrèrent son corps dans la crypte, où il opéra une infinité de miracles, où les persécuteurs accoururent eux-mêmes, pour implorer de lui pardon et protection.

Henri II y vint aussi de Normandie en pèlerinage, au mois de juillet 1174. Après avoir traversé la ville pieds nus, en habit de pénitent, il entra dans la cathédrale, descendit dans la chapelle souterraine, et s'agenouilla devant le tombeau du martyr. Il monta ensuite au chapitre, pour confesser son offense devant les moines, les évêques et les abbés réunis, et obtenir que chacun lui appliquât, sur les épaules, plusieurs coups d'une corde à nœuds. Redescendu au tombeau du pontife, il resta prosterné sur la terre, tout le jour et la nuit suivante, sans prendre aucune nourriture. Le samedi 12, de grand matin, il demanda et entendit une messe en l'honneur du saint. Aussitôt après, il partit pour Londres, où il ne tarda pas à apprendre que dans la même matinée son féroce ennemi, Guillaume, roi d'Écosse, avait été fait prisonnier par les troupes anglaises. Le prompt rétablissement de la paix dans tous ses États, fut le prix de son pèlerinage, et le fruit de la céleste vengeance de sa victime<sup>1</sup>.

Moins rares sont les églises où le corps d'un martyr fut rapporté, après que le lieu de son supplice eut été transformé en sanctuaire. A Rome,

1. *Grande vie des saints*, 29 déc. t. 24, p. 428-484.

depuis un millier d'années, les prêtres peuvent célébrer la messe sur le corps de sainte Cécile, ramené à l'endroit même où elle avait consommé son martyre, en 230 ou 231. Le licteur avait frappé trois fois du glaive le cou de cette noble chrétienne, dans la maison de son chaste époux, le martyr saint Valérien, et le corps virginal fut caché dans les Catacombes, en un cercueil de cyprès, tel qu'il était au moment de la mort, couché sur le côté droit et couvert de riches vêtements. Ce fut, m'a-t-on dit souvent, sur l'emplacement de cette maison, que le pape saint Grégoire fit bâtir une église, sous l'invocation de sainte Cécile. Au IX<sup>e</sup> siècle, un autre pape, saint Pascal qui aimait à y venir prier, la fit restaurer magnifiquement.

En 821 la sainte elle-même lui apparut, et révéla le lieu de son repos. Le pontife raconte cette apparition et cette découverte, dans une lettre qui nous a été conservée<sup>1</sup>, et que j'ai lue avec beaucoup de détails dans les *Annales* du cardinal Baronio, plus connu sous le nom latin de Baronius<sup>2</sup>. Le corps fut retiré des Catacombes de Saint-Calixte, dans le même état où il y avait été déposé ; on le porta dans l'église Sainte-Cécile, et on le plaça sous l'autel de Saint-André, apôtre et martyr auquel saint Grégoire avait une grande dévotion.

Après plus de sept siècles, le 20 octobre 1599, par les soins du cardinal Sfondrate, du titre de Sainte-Cécile, le sarcophage fut ouvert, et tout y

1. *Epistola* I, P. L. t. 102, p. 1085-1088.

2. *Annales*, an 821, t. IX, p. 597-602.

fut retrouvé dans un admirable état de conservation, comme en 821. Baronius, alors supérieur de l'oratoire et confesseur du pape, accourut pour tout examiner et en faire son rapport au pontife. Il dit dans ses *Annales ecclésiastiques* : « Nous avons vu, reconnu et vénéré, *vidimus, cognovimus et adoravimus.* » Il ajoute : « Le lendemain au point du jour, nous offrimes sur cette confession, sur ce tombeau, le sacrifice de la messe en mémoire et en honneur d'une si grande vierge et martyre<sup>1</sup>. » Heureux qui put assister à cette messe matinale, dite par le savant et pieux oratorien devant le corps de sainte Cécile !

Clément VIII voulut la dire aussi, et il répandit des larmes de dévotion en vénérant ces reliques. En outre, le 22 novembre, fête de la sainte, il célébra une messe solennelle, devant la plus noble assistance, près du corps de la vierge-martyre, qui n'avait cessé ni d'exhaler une suave odeur de roses et de lis, ni d'opérer de nombreux miracles. Il le replaça dans le même tombeau, et plus tard on mit au pied de l'autel une statue de marbre blanc, qui le représente couché sur le côté droit, comme dans la salle de bains où les païens essayèrent de l'étouffer. Je me suis arrêté plus d'une fois, pour contempler ce chef-d'œuvre d'Étienne Maderno, et je me suis agenouillé pour prier, à la place où Dom Guéranger reçut l'inspiration d'écrire sa gracieuse *Histoire de sainte Cécile*.

Je n'ai jamais eu le bonheur d'offrir le sacrifice,

1. *Ibid.*, p. 601, B..

sur le corps d'un martyr, à l'endroit précis, dans l'édifice même, où il fut immolé. Mais le Cœur eucharistique de Jésus n'a-t-il pas de délicates attentions, pour ses ministres vivants, comme pour ses témoins déjà morts? Je n'en puis douter, quand je songe aux visites prolongées, aux prières ardentes, qu'il m'a permis de faire en d'autres lieux, qui furent illustrés aussi par de sanglants témoignages, ou qui possèdent les corps des plus célèbres victimes. Il m'embrassait en même temps du plus vif désir, de faire descendre du ciel sur ces reliques insignes, sur ces ossements desséchés, ou sur cette terre rougie du sang des martyrs, l'adorable victime qui est glorieusement ressuscitée, mais qui aime à se revêtir des apparences de la mort, pour rendre ici-bas devant les hommes un éclatant témoignage à ses propres témoins, comme elle le leur rend là-haut devant Dieu.

Ce rapprochement parlait à mon âme, comme à celle de saint Ambroise, que je vous ai cité<sup>1</sup>, et me semblait surpasser en éloquence le contraste, que saint Augustin vient de nous signaler, entre les bourreaux qui torturèrent jadis un martyr, et les admirateurs qui l'invoquent aujourd'hui. Pour le prêtre que l'éloignement ou la maladie, que la rapidité d'un voyage ou la précipitation d'un départ, empêchent de monter corporellement à l'autel, cette messe en désir, cette messe en esprit, me paraît être une consolation aussi suave, une ressource aussi précieuse, que peut l'être pour les

1. p. 240, 241.

fidèles l'assistance spirituelle au saint sacrifice, et la communion qui n'est reçue qu'en esprit ou en désir.

Cette messe spirituelle est même une très utile préparation à la messe réelle, lorsque durant mon oraison mentale, soit aux pieds de Celui qui réunit en soi tous les martyrs, soit devant son image et sur mon prie-Dieu, je suis le conseil de saint Ignace : par l'imagination voir et en quelque manière composer le lieu, *compositio videndo locum*; m'y transporter par la pensée, au temps même de la scène que je contemple de loin ; puis considérer les personnes, les paroles et les actes, comme si j'étais présent, *videre personas ac si præsens adessem*<sup>1</sup>. Le matin du jour où l'Église fête un martyr, à l'anniversaire de sa mort, j'aime à me représenter ainsi tantôt les détails de son supplice, tantôt le lieu de son inhumation, tantôt le sanctuaire où son corps est maintenant honoré, avec la messe qu'on y va lire ou chanter en son honneur.

J'envie le bonheur du prêtre qui célèbre, et je puise avidement à la source de grâces, qu'il fait jaillir du Cœur de Jésus. N'est-ce pas ce bon Maître, n'est-ce pas son Cœur qui devient, par le sacrifice, ce principe de tout martyr dont le missel nous parle, à l'occasion des saints Cosme et Damien<sup>2</sup> ? Je goûte une part du plaisir céleste que j'éprouverais, je retire quelques-uns des avantages

1. *Exercitia*, 2<sup>a</sup> hebdom. De Nativitate.

2. Secrète du jeudi de la 3<sup>e</sup> sem. de carême.

surnaturels que j'obtiendrais, si je disais réellement la messe en ce lieu lointain et privilégié. Je monte du moins à l'autel avec de meilleures dispositions, dans l'humble sanctuaire où je me trouve : j'y dis la messe comme l'office plus dignement, plus attentivement, plus dévotement ; mon âme en recueille des fruits plus savoureux, mon intelligence y reçoit plus de lumières, et ma volonté plus de forces. Pour vous exposer pleinement ma pensée et mieux vous montrer l'utilité de cette pratique, quatre exemples ne seront peut-être pas inutiles : le Colisée et les Catacombes, saint Paul et saint Étienne.

Que de fois j'ai pu traverser le colossal amphithéâtre, commencé par Vespasien, achevé par Titus, et m'agenouiller sur la terre qui avait bu le sang d'innombrables martyrs, m'arrêter à toutes les stations de la voie douloureuse qu'on y a tracée, baiser le signe de la Rédemption qu'on y a élevé ! Avec quelle ardeur je désirais y assister, non seulement à l'exercice public du Chemin de la croix, mais encore, mais surtout, au renouvellement du sacrifice même de la croix, à une messe en plein air ! Sur ce sol ensanglanté où l'homme méprisait l'homme et le broyait, où le paganisme se faisait littéralement un jeu, *ludus*, un amusement, de voir mourir les gladiateurs par le glaive et les chrétiens par les bêtes, prêtre, j'eusse voulu voir le Fils de l'Homme redescendre du ciel à ma voix, pour relever ses frères par l'effusion pacifique de son propre sang, pour effacer au cœur de l'humanité le souvenir des haines anciennes,

par la promulgation de son commandement nouveau : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés (Joan XIII, 34). » Car chaque messe est une promulgation nouvelle de la loi d'amour, de même que chaque messe est une justification nouvelle de ces paroles de l'Apôtre : « Il m'a aimé, et il s'est livré lui-même pour moi (Gal. II, 20). »

Quel lieu peut mieux convenir que le Colisée, pour expliquer aux autres ou méditer soi-même ces paroles ? Quelle action pourrait-on y faire, qui représentât mieux que la messe le Sauveur du monde, après s'être livré à ses ennemis sur le Calvaire, comme les martyrs furent livrés dans l'amphithéâtre aux lions et aux bourreaux, se livrant tous les jours aux sacrificateurs sur l'autel, aux sacrilèges même à la table sainte ? Loin de Rome ces considérations et ces souvenirs m'enflamment encore ; je m'écrie : Quand cesserai-je d'être en retard avec mon Sauveur, moi qui dis chaque matin, au moment où il me donne son sang à boire : *Quid retribuam Domino*, que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné<sup>1</sup> ?

Ah ! le premier jour de février, où nous fêtons un martyr qui fut amené d'Orient, le grand évêque d'Antioche, saint Ignace, à la place même où il fut enseveli, suivant son désir, dans le ventre des animaux féroces, et près de l'arcade où un humble Français, un paysan de l'Artois, martyr de la pauvreté volontaire, saint Labre, venait prendre sur la dure un peu de repos, je voudrais dire à Jésus,

1. *Missel*, communion du prêtre.

et je lui dis partout où la Providence m'a placé :

Faites-moi ressembler en quelque chose à l'un ou à l'autre de ces deux martyrs. Si vous me refusez ce que vous accordâtes au pontife, le martyr public qui répond à votre sacrifice sanglant sur le Golgotha, ne me refusez pas ce que vous donnâtes au pèlerin, le martyr caché qui répond à votre sacrifice mystique dans l'église. Souffrez du moins qu'étant prêtre je prenne modèle sur l'évêque, et que j'emprunte ses paroles pour vous adresser cette prière : Comme vous êtes le froment des élus (Zach. IX, 17), permettez que je sois le froment de Dieu, *frumentum Dei* ; comme vous êtes le pain vivant descendu des cieux (Joan. VI, 41), faites-moi la grâce d'être votre pain très pur, *purus panis Christi*. Comme vous êtes prêtre et victime, vous offrant vous-même en hostie unique pour tous les péchés (Hebr. X, 12), favorisez l'ambition, secondez les efforts, réalisez le vœu du moindre de vos serviteurs qui, étant déjà prêtre par son ministère, aspire à devenir avec vous une hostie, *hostia*<sup>1</sup>, une hostie pure, une hostie sainte, une hostie immaculée, par son esprit d'abnégation et ses habitudes de dévouement !

En quittant le Colisée, où tant de saintes victimes furent immolées par les ennemis du nom de chrétien, où tant d'hosties innocentes tombèrent sous la dent des bêtes, et sous le fer des exécuteurs, je suis descendu plus d'une fois, sous la

1. Saint Ignace, *Epistola ad Romanos*, cap. iv, P. G. t. V, p. 690.

conduite d'un savant religieux, dans les Catacombes, où des mains pieuses avaient caché les dépouilles mortelles des martyrs, en attendant ce jour de la révélation des enfants de Dieu, que saint Paul annonçait aux Romains (Rom. VIII. 19). Pendant que je visitais lentement, d'un œil avide et d'un cœur ému, à la lueur d'une bougie, ces sombres, ces interminables, ces étroits et tortueux corridors, où l'on voit de chaque côté, à gauche comme à droite, plusieurs rangs de sépultures superposées, je songeais aux vaines menaces de l'impiété, qui veut abattre nos églises et fermer nos écoles, pour nous faire oublier Dieu et son Christ. Mais les titres de notre Créateur, à notre croyance et à notre culte, sont écrits au firmament en lettres lumineuses, en scintillantes étoiles ; impies, votre souffle peut-il les éteindre ?

Si vous nous contraignez de chercher un refuge dans les entrailles de la terre, nous y trouverons les titres du Rédempteur gravés en caractères sanglants. Les corps d'une multitude de martyrs, comme autant de lettres assemblées, nous permettront de lire ce qu'il fut pour eux, ce qu'il sera pour nous : ils lui ont dû, et nous lui devons, le courage de mourir pour lui ; ils lui ont dû, et nous lui devons, le bonheur de régner avec lui. Dans ces souterrains, la foi devient plus vive, l'espérance plus ferme, la charité plus ardente, et après les avoir parcourus, on dit en prose ce que Monseigneur Gerbet chantait en vers :

Hier j'ai visité les saintes Catacombes

Des temps anciens ;

J'ai touché de mon front les immortelles tombes

Des vieux chrétiens ;

Et ni l'astre du jour ni les célestes sphères,

Lettres de feu,

Ne m'avaient mieux fait lire en profonds caractères

Le nom de Dieu.

Les protestants eux-mêmes peuvent lire dans les Catacombes, comme dans un livre écrit dès l'origine du christianisme, tous les articles de foi que l'Église catholique enseignait alors, comme elle les enseigne aujourd'hui. La démonstration est faite, et mille objets, transportés de l'obscurité des cimetières au grand jour du musée de Latran, mettent en relief, pour tout esprit studieux et sincère, les émouvants témoignages du passé. On dirait que l'ange du jugement a déjà sonné de la trompette, et que l'aurore de la résurrection glorieuse se lève, pour tous ces témoins vénérables. Ils sortent de leurs cachettes séculaires, comme les morts sortiront de leurs tombeaux, pour confesser encore une fois Jésus-Christ devant les hommes, dans sa plénitude de grâce et de vérité, dans tous ses sacrements et tous ses dogmes.

A son tour, Jésus-Christ, à leur égard, tient déjà ses principales promesses. *Confitebor et ego eum* (Matth. X, 32), je les confesserai devant mon Père, devant mes amis, en les couvrant des reflets de mon eucharistie, en faisant se réfléchir sur eux une partie du culte qui m'est rendu. *Dabo ei se-*

*dere mecum in throno meo* (Apoc., III, 21), je ferai reposer leurs corps sur le trône de mon sacrifice, sur l'autel où je m'immole pour honorer mes serviteurs, comme je fais depuis longtemps resplendir leurs âmes, sur le trône de ma gloire dans les hauteurs des cieux... Ne contribuons-nous pas nous-mêmes à l'accomplissement de ces brillantes promesses? N'anticipons-nous pas pour les martyrs les splendeurs de la résurrection? C'est l'effet de notre sainte émulation à retirer, des cryptes ténébreuses, leurs précieux ossements, pour en faire l'ornement et la richesse de nos sanctuaires, le cortège de l'Agneau de Dieu, le but de nos visites, le terme de nos pèlerinages.

Néanmoins, ma révérende Mère, je sens toujours qu'il manque quelque chose à ma visite des vieux cimetières de Rome. Quoi donc? Ce n'est pas le bonheur, assez fréquent, d'offrir l'adorable victime sur le corps d'un martyr retrouvé dans ces vastes souterrains, et donné par le Souverain Pontife à une église; c'est le bonheur d'entendre, et surtout de dire la sainte messe dans les Catacombes mêmes, en quelque'une de ces chambres ou chapelles décorées de peintures symboliques, où les premiers chrétiens venaient y assister. On m'affirmait que Pie IX l'avait permis près de Sainte-Agnès, sur la voie Nomentane, à de fervents étrangers, à des anglicans convertis. Combien j'aurais voulu profiter de leur privilège! Combien je regrettais de n'avoir pu me trouver avec eux!

Sur la voie Appienne, près de l'église Saint-

Sébastien, dans des Catacombes où la lumière pénètre par d'étroites ouvertures, un vieil autel est toujours dressé et porte, près de la croix, les bustes de saint Pierre et de saint Paul. Le savant P. Daniel van Papenbroeck le dessina en 1690, et les bollandistes en reproduisent la gravure. Autrefois le pape seul pouvait y célébrer, mais l'aul V le permit à tout prêtre approuvé. Sous cet autel, on voit le trou où les corps des deux apôtres furent cachés quelque temps<sup>1</sup>. Mais, à mon vif regret, je n'ai pu que le visiter, sans y dire la messe ni l'entendre.

Je me suis consolé quelquefois, en me transportant par la pensée dans les Catacombes, au jour où nous fêtons quelqu'un de ces martyrs, qu'elles abritèrent durant la vie et après la mort. Tel fut le saint pape Urbain I<sup>er</sup>, dont l'Église fait mémoire le 25 mai, et qui, après avoir baptisé dans ces souterrains Valérien et Tiburce, y fut enseveli avec eux, martyr comme eux. En 821, son corps y fut retrouvé avec leurs corps, et porté comme eux dans l'église Sainte-Cécile. J'aime à me représenter ce vieillard à l'air vénérable, au port majestueux, au visage couvert de glorieuses cicatrices : il mérita le titre de vrai confesseur, *verus confessor*, en passant par les tribunaux et les tortures deux fois selon les uns, sept fois même selon les autres. Je le vois entouré de chrétiens persécutés, la veille du jour où on célèbre l'anniversaire de la mort sanglante du premier pape : je le considère assis sur

1. *Acta sanctorum*, 29 juin, t. 27, p. 398, 399; *Analecta*, n<sup>os</sup> 35, 36.

un siège de terre ou de pierre, écoutant leurs aveux, pardonnant leurs péchés; je le contemple s'approchant d'un humble autel creusé dans la paroi, sous un arc de cercle, et sur la tombe où dort un martyr.

A la lueur d'une petite lampe, le pontife lit les prières de la messe, et j'écoute avec une attention particulière ce qu'il demande au Seigneur, dans les trois oraisons propres à cette vigile. Il évoque d'abord le souvenir du passé, le cruel martyr, l'héroïque confession de saint Pierre et de saint Paul qui, après avoir semé par leur parole le germe de la foi dans l'Église, l'arrosèrent de leur sang pour qu'il devint une plante, féconde en fruits de salut, *plantaverunt Ecclesiam sanguine suo*<sup>1</sup>. Dieu tout-puissant, dit-il, ne permettez pas que les persécutions ébranlent ceux que vous avez affermis sur la pierre de la confession des apôtres, *in apostolicæ confessionis petra*. Qu'ils résistent à l'orage, comme l'arbre profondément enraciné dans une bonne terre, ou comme l'édifice solidement bâti sur un rocher!

A l'offertoire, pour le présent, il abaisse ses regards sur les modestes dons, offerts par les fidèles appauvris et menacés du dernier supplice; il fait allusion au pain et au vin déposés sur l'autel, pour y être transformés au corps et au sang de Jésus-Christ, et il dit tout bas : Sanctifiez, Seigneur, l'offrande de votre peuple par l'intercession des apôtres, et purifiez-nous des souillures de nos péchés,

1. *Brev. commun des apôtres* leçon VII, répons.

*a peccatorum nostrorum maculis emunda*, afin que nous devenions plus dignes, tout à la fois, et de recevoir par la communion votre précieux sang, que vous répandez pour nous, et de verser généreusement par le martyre notre sang pour vous!

A la postcommunion, le courageux pontife, le futur martyr, entrevoit un avenir prochain, où une pluie de sang tombera dans le jardin de l'Église, pour en faire croître et multiplier les fleurs. Son cœur s'émeut du sort réservé à ces brebis de la mort, que l'Agneau a rachetées en mourant, purifiées en pardonnant, nourries en renouvelant par la messe ce sacrifice et ce don parfaits. S'il se réjouit de la résistance des braves, il redoute la défaillance des faibles, qui serait une adversité véritable, un malheur plus grand que la persécution même. Ah! Seigneur, s'écrie-t-il, préservez de ce malheur, préservez de cette adversité plus encore que des autres, par les prières des apôtres, ceux que vous avez rassasiés du céleste aliment, *ab omni adversitate custodi*<sup>1</sup>!

Voilà mon sujet d'oraison : il m'est une utile et agréable préparation à la messe du jour, à la fête du lendemain.

D'autres fois je médite seulement sur l'évangile et la communion, de cette messe des Catacombes, à laquelle j'assiste en esprit, et que je suppose dite, soit par saint Calixte qui précéda immédiatement saint Urbain, soit par saint Pontien qui en fut le successeur immédiat, soit par quelque autre des

1. *Missel*, 28 juin. Commemor. *Vigiliae*.

nombreux pontifes qui donnèrent leur sang pour Jésus-Christ. Tous deux nouveaux, le Testament et le Sacrement s'éclairent et se complètent l'un l'autre. Le Testament contient la parole et raconte la passion du Sauveur; le Sacrement contient le Sauveur en personne, et renouvelle sa mort. L'Évangile est le résumé doctrinal et pratique de tout le christianisme, mais il n'est pas Jésus-Christ; l'Eucharistie renferme tout dans son unité, comme Dieu dans la sienne, parce qu'elle est Dieu même et l'abrégé de ses merveilles. L'Évangile nous transmet les enseignements du Maître; l'Eucharistie nous donne la force de les pratiquer. Dans l'un nous avons l'écho de sa voix, dans l'autre nous avons son Cœur toujours vivant. Le saint Sacrement vivifie le saint Livre. Celui-ci est le récit du passé, celui-là est la sanctification du présent.

Le 29 juin, pour fêter le premier pape, les chrétiens se sont réunis en grand nombre dans leurs ténébreuses cachettes. J'y entre avec eux par la pensée. Debout, ils écoutent la lecture de l'évangile du jour, dans un profond silence; mais à leurs yeux qui étincellent, à leurs lèvres qui tremblent, je reconnais combien leur cœur est ardent, et je pressens qu'un cri va s'en échapper. Le diacre lit les paroles de Jésus à Simon : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle (Matth., XVI, 18). » Les cœurs ne se contiennent plus, et, de la poitrine de toutes ces victimes, vouées à une immolation prochaine, jaillit un cri d'espérance : Non, non, les persécuteurs ne prévaudront pas,

*non prævalebunt.* Notre sang sera le ciment de l'édifice, et notre mort une assurance d'immortalité pour l'Église!...

Souvent l'écho m'a semblé répéter encore, après quinze ou dix-huit siècles, ce cri des premiers chrétiens, cette énergique protestation de foi et d'amour, sous les voûtes sombres qui étaient alors leur abri, et qui depuis furent leur tombeau. Après l'avoir écouté, je tournais rapidement les feuillets de l'histoire, j'y lisais à chaque page des faits, qui prouvent que les ennemis du catholicisme n'ont pas prévalu contre lui. En priant pour ceux d'aujourd'hui, je disais à l'Église ma Mère ce que le psalmiste avait dit à Dieu mon Père : *Ipsi peribunt, tu autem permanes*, ils périront, mais toi, tu demeures; ils seront changés comme un vêtement vieilli, ils seront mis au rebut comme un manteau usé; mais toi, toujours identique à toi-même, tu ne manqueras jamais ni de vigueur ni de jeunesse (Ps. CI, 27, 28).

A la communion, je contemple les martyrs de demain venant s'agenouiller devant un martyr de la veille, le pontife suprême, pour recevoir de lui, manger aussitôt ou emporter chez eux le pain des forts, qui met en nous le courage d'affronter les tourments. Avec plus d'élan et de sincérité que les combattants ne le disaient à César dans l'amphithéâtre, ils disent au Christ, au seul roi qui se donne en nourriture à ses soldats, en récompense aux vainqueurs : *Morituri te salutant!* ceux qui vont mourir vous saluent! Ils vous aiment, ils vous adorent, et ne vous demandent plus qu'une grâce :

c'est que vous mettiez en eux le principe même de la force, en vous établissant dans leur cœur, pour y établir avec vous la pierre angulaire de ce temple saint, dont les fondements sont les apôtres, et dont la construction s'accroît avec le nombre des élus (Eph., II, 20, 22), qui en sont les pierres vivantes (I Petr., II, 5). O Christ, ô Jésus, n'est-ce pas dans une fervente communion que nous sommes le plus solidement édifiés par vous, en vous et sur vous? N'est-ce pas votre Sacrement, qui nous fait participer le mieux à la force, que vous donnez à votre Église pour résister à ses ennemis? Au milieu des tortures, rendez-nous dignes d'elle et dignes de vous...

Avec des yeux humides de larmes et un cœur attendri, je suis du regard de l'esprit, par l'imagination et la mémoire, ces vaillants confesseurs, ces prêtres intrépides, ces héroïques fidèles, hommes et femmes, enfants et vieillards, sur les lieux de l'arrestation, du jugement et de l'exécution, dans les fers, au tribunal, sur les instruments de supplice. Longtemps je les admire sortant des Catacombes, où ils se sont enflammés, passant par le Colisée où ils sont broyés, et revenant se reposer ou s'ensevelir au point de départ, près de l'autel du Christ, dans d'obscurs souterrains. En finissant cette contemplation, mon cœur ne peut retenir l'expression du plus cher de ses vœux, et ma bouche redit le souhait d'un prophète : « Que je meure de la mort de ces justes, et que mes derniers moments deviennent semblables aux leurs (Num. XXIII, 10)! »

Sans sortir de la vérité, sans entrer dans l'exagération, j'ose dire, ma révérende Mère : de même qu'après l'autel et la table sainte, il n'est peut-être pas de meilleure école du martyr que le Colisée et les Catacombes ; ainsi, après les lieux saints de Jérusalem ou de la Palestine, il n'en est guère qui nous préparent mieux à la messe, que les Catacombes et le Colisée. Si, d'une part, il suffit de les visiter, non en touriste, mais en chrétien, pour apprendre à travailler et à souffrir, à combattre et à mourir en bon soldat de Jésus-Christ, *bonus miles Christi Jesu* (II Timoth., II, 3) ; d'autre part, l'impression et le souvenir qu'il conserve de ces visites réitérées, disposent le prêtre à ouvrir dignement la source de tout martyr, en frappant du glaive de sa parole le Cœur de Jésus.

Il est donc de notre intérêt, il est de la gloire de Dieu, il est de l'honneur de ces courageux champions, de ces véridiques témoins du bon Maître, que nous nous servions fréquemment de la méditation de leurs souffrances, pour mieux vivre et nous sanctifier, pour mieux offrir l'hostie sainte et recevoir la communion. Ils furent si nombreux que, durant les trois premiers siècles seulement, Bosius estime leur nombre à cinq millions, et Gènebrard à plus du double<sup>1</sup>. Or, après l'amour de leur Père céleste et de leur Mère la sainte Église, que trouvait-on de plus vif dans leur

1. *Dict. encycl. de la théol. cath.* 3<sup>e</sup> édit., t. XIV, p. 364, *Martyrs* (fête de tous les).

cœur ? Implicitement, du moins, l'intention de faire du bien aux âmes sacerdotales, le désir de la sanctification des ministres du sanctuaire, la volonté de conserver ou d'accroître, au prix de tous les sacrifices, la ferveur et la pureté des prêtres, qui se préparent à réitérer sur l'autel le martyre du Rédempteur sur la croix.

Le troisième exemple de l'utilité de la messe en esprit ou en désir, va me ramener à votre séraphique réformatrice ; car il est tout indiqué par la comparaison que j'ai faite entre elle et le grand apôtre, par le mot du lazariste, qui ne craignit pas de la proclamer *le saint Paul du sexe féminin*<sup>1</sup>.

Il nous est toujours utile de suivre, de station en station, ce que nos pères appelaient la *passion* des martyrs, par ressemblance avec la *passion* de l'Homme-Dieu. Quelles fleurs de vertus, quels fruits de mérites notre âme ne cueille-t-elle pas, en accompagnant par la pensée le roi des martyrs, le Sauveur du monde, depuis son arrestation jusqu'à sa condamnation, jusqu'à son crucifiement, jusqu'à sa sépulture ! Combien plus abondante est la cueillette, lorsque le pèlerin de Terre-Sainte la fait sur les lieux, en allant lentement depuis Gethsémani jusqu'au Calvaire, depuis la grotte de l'Agonie jusqu'au saint Sépulcre ! Ce fut ainsi que, pendant mon séjour à Rome, je parcourus la voie douloureuse de saint Paul, l'enchaîné de Jésus-Christ, *vincetus Christi Jesu* (Philem., 1), son apôtre et son martyr, en m'arrêtant pour prier aux

1. Lettre X, § II, t. I, p. 315-327.

stations principales, dont l'emplacement est connu, dont la tradition nous a conservé les vestiges et le souvenir. Cette contemplation est maintenant pour moi une efficace préparation à la messe, à peu près comme le Chemin de la croix l'est pour tous les prêtres.

En ayant appelé à César, l'Apôtre fut envoyé à Rome par Festus, sous la conduite du centurion Julius, et on lui laissa dans la ville la liberté de prêcher Jésus-Christ, de loger même où il voulait, pourvu que ce fût avec le soldat chargé de le garder, *cum custodiente se milite* (Act. XXVIII, 16). Ils habitèrent dans ce qui forme aujourd'hui la crypte de l'église Sainte-Marie *in-via-lata*<sup>1</sup>. J'y suis souvent entré pour prier.

Le corps de saint Paul, et celui du prince des apôtres, au plus tard sous Héliogabale, furent cachés quelque temps dans les cimetières de Rome, dans les Catacombes, près de la voie Appienne, pour qu'ils s'y conservassent tous deux à l'abri des profanations et des violences, pendant que l'idolâtrie s'acharnait contre le christianisme<sup>2</sup>. Ils furent ensuite replacés, avec honneur, où ils étaient d'abord, où ils sont aujourd'hui : Pierre dans Rome au Vatican, Paul hors des murs sur le chemin d'Ostie<sup>3</sup>. Leurs têtes sont à Saint-Jean de Latran, qui est la mère et la

1. *Acta sanctorum*, édition Palmé, 29 juin, t. 27, p. 28<sup>aa</sup>, Sanctorius, *Acta sancti Pauli*, cap. VII, n° 73.

2. *Ibid*, Mallius, *historia basilicæ*, cap. I, n° 3, p. 34<sup>a</sup> et *Analecta* p. 397-399, n° 29-37.

3. *Ibid*. *Analecta*, p. 399, n° 38-40.

tête de toutes les églises, *omnium ecclesiarum mater et caput*. Mais leurs corps sont par moitié en chaque tombeau<sup>1</sup>; on n'a point voulu séparer ceux qui furent unis dans la prédication et dans la mort, ceux que nous ne cessons d'associer dans notre culte, dans nos fêtes et nos oraisons. Suivant les bollandistes<sup>2</sup>, saint Jean Chrysostome rendait un solennel hommage à cette union des deux corps, mis par moitié en chacun des deux sépulcres, lorsqu'il s'écriait :

*Romam diligo*, j'aime Rome, et encore que je puisse la louer pour sa grandeur, son antiquité, sa puissance, ses succès, sa beauté, sa population, ses richesses, j'omets ces sujets de louanges, et je la proclame bienheureuse parce que saint Paul y vécut, y mourut, en affectionna les habitants, leur écrivit de loin et les exhorta de vive voix. Les corps de saint Pierre et de saint Paul sont les deux yeux, ou les deux flambeaux de Rome; par eux elle répand sur le monde une lumière plus resplendissante, que celle qui nous vient du firmament, lorsque le soleil darde ses rayons. Quel spectacle elle verra : Paul ressuscité sortant soudain de ce tombeau avec Pierre, *Paulum repente ex illa theca cum Petro resurgentem*, et s'élançant dans les airs au-devant du Seigneur! Quelle fleur, quelle rose elle offre dès maintenant à Jésus-Christ!...

Le corps de saint Paul sert de rempart à la

1. *Ibid. Acta sancti Petri*, cap. v, n° 88, p. 15\*. *De Basilica*, § VI, p. 110\*-112\*.

2. *Ibid. De Basilica*, § VI, p. 112\*, n° 203.

ville, et la met plus en sûreté que toutes les tours et tous les retranchements. De même avec lui le corps de saint Pierre. Car Paul l'avait honoré vivant : Je suis, dit-il, allé à Jérusalem pour voir Pierre, et je suis resté quinze jours avec lui (Gal., I, 18). C'est pourquoi, au sortir de ce monde, la charité lui donna la même demeure, *hinc demigrantem illum contubernalem facere*<sup>1</sup>.

Détruite en 1823 par un incendie, la basilique *Saint-Paul hors les murs* a été rebâtie avec magnificence, et j'ai vu Pie IX, accompagné d'un très grand nombre de cardinaux et d'évêques, accourus de toutes les parties du monde pour l'Immaculée Conception, en faire solennellement la dédicace le 10 décembre 1854. Elle est plus riche que belle, et se distingue par l'éclat des marbres plus que par le bon goût. L'ornement qui attira le plus mes regards fut la série complète, en mosaïque, des portraits de tous les papes, qui semblent se réunir tous ici, pour rendre au grand apôtre la visite qu'il leur fit à tous, dans la personne de Pierre, et que l'éloquent archevêque de Constantinople vient de nous rappeler. Mieux encore, ils sont ici pour attester l'union de ces deux choses, qui font la grandeur et la solidité de l'Église : l'universalité, représentée par Paul, l'apôtre des nations, et l'unité, représentée par Pierre, pasteur suprême de tout le troupeau, maître infailible de tous les disciples.

1. *In Ep. ad Roman.* hom. 32, n<sup>os</sup> 3, 4, P. G. L. t. 60, p. 678, 680.

Néanmoins, après avoir adoré le saint Sacrement, j'allai droit à la confession, c'est-à-dire au monument élevé sur le tombeau de l'Apôtre, et surmonté d'un baldaquin, que supportent quatre colonnes d'albâtre oriental données par l'Égypte. Les premiers mots que je lus sur la tombe, me rappelèrent tout un poème, tout un drame, toute une épopée : *Sanctus Paulus apostolus et martyr*, le persécuteur et le converti, la vie et la mort, le zèle le plus ardent et l'amour le plus tendre, les plus sublimes ravissements et les plus nombreuses épreuves. Je tombai bientôt à genoux pour prier saint Paul, pour prier plus encore Celui qui le fit chrétien, qui le fit apôtre, qui le constitua son ministre et son témoin (Act. XXVI, 16).

Quel accord de voix remuait mon âme ! La voix de ce martyr de Jésus (Apoc. XVII, 6), qui mieux qu'Abel parle encore après sa mort (Hebr. XI, 4), me résumait le grand apôtre tout entier en quelques mots, gravés sur l'autel inférieur, au-dessus de la pierre sépulcrale : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum*, pour moi le Christ est la vie, et la mort est un gain (Philip. I, 21). Plus haut, sur la frise, une autre inscription me faisait entendre la voix de Jésus-Christ même, confirmant l'éloge prophétique qu'il avait fait de lui : *Vas electionis*, il est, il a été, il sera toujours pour moi un vase d'élection (Act. IX, 15). Sur cette même inscription, l'Église élève aussi la voix, pour attester que Paul répondit à l'attente et réalisa les espérances du Sauveur, qu'il fut le prédicateur de la vérité dans tout l'univers,

*prædicator veritatis in universo mundo*<sup>1</sup>.

Une autre voix m'arrivait de l'Orient, celle du plus grand admirateur et du plus célèbre panégyriste de l'Apôtre des Gentils. J'entendais saint Jean bouche d'or s'écrier : « Qui me donnera d'embrasser le corps de Paul, de m'attacher à son tombeau, de voir la poussière de cette chair, dans laquelle il accomplissait ce qui reste à souffrir à Jésus-Christ, qui portait les stigmates de Jésus-Christ, et qui propageait partout la prédication de Jésus-Christ ! Oui, je voudrais voir la poussière de ce corps, par lequel Jésus-Christ parlait avec une voix plus terrible aux démons que tous les coups de tonnerre, par lequel il faisait briller sa lumière avec plus d'éclat que tous les éclairs. Je voudrais voir la poussière de cette bouche, par laquelle le Christ a dit de plus grandes choses que par lui-même... Je voudrais voir le sépulcre où gisent les armes de justice et de lumière, les membres dans lesquels Jésus-Christ vivait, et qui étaient crucifiés au monde<sup>2</sup>.

J'étais plus heureux que l'illustre archevêque de Constantinople, puisque, si je ne voyais pas le corps lui-même, je me tenais du moins prosterné devant lui, j'en contemplais le tombeau, je pouvais m'en approcher, le toucher même et le baiser. Aussi, ce fut avec un cœur dilaté par la reconnaissance, plein de joie et de courage, que je

1. *Bréviaire*, 25 janvier, verset et répons du *Magnificat* et du *Benedictus*.

2. *In Ep. ad Roman.*, hom. 32, n<sup>os</sup> 3, 4, P. G. t. 60, p. 678, 680.

me levai pour aller, avant de sortir, saluer et remercier le premier martyr, saint Étienne, auquel nous devons que Saul soit devenu Paul. Il s'était vengé des juifs qui le lapidaient, en priant pour eux; en demandant la conversion de tous, en obtenant que Jésus-Christ, qui se montrait à lui dans le ciel (Act. VII, 55-59), apparût bientôt sur la terre à celui d'entre eux, qui avait le plus de talents et le moins d'années (Act. IX, 1-18). Par une gracieuse et touchante attention, une chapelle a été dédiée à saint Étienne, tout près de l'autel érigé en mémoire de la conversion de saint Paul.

Dans un sermon qu'on avait cru de saint Augustin, et qui est toujours parmi ses œuvres, l'orateur attribue aux prières du martyr la conversion du jeune persécuteur qui, en gardant les vêtements de tous, le lapidait par les mains de tous. Il s'écrie : « Je le dirai plus franchement, je le dirai plus ouvertement, si le martyr saint Étienne n'avait pas ainsi prié, l'Église n'aurait point aujourd'hui saint Paul, *si martyr Stephanus non sic orasset, ecclesia Paulum hodie non haberet*'.

Cette relation, entre la prière de l'un et le changement de l'autre, nous est insinuée par le titre même d'un sermon authentique de saint Fulgence, qui conserva toutes les austérités monastiques sur le siège épiscopal de Ruspe, aujourd'hui Alfaques en Tunisie. Ce discours, qu'il prononça dans les premières années du sixième siècle, est intitulé : *De saint Étienne protomartyr, et de la*

1. *Sermo* 38<sup>o</sup>, n<sup>o</sup> 4, P. L. t. 39, p. 1686.

*conversion de saint Paul.* Le bienheureux évêque y exalte la puissance de la charité, qu'il appelle la source et l'origine de tous les biens, le chemin du ciel; il dit :

La charité, qui fit descendre le Christ des cieux sur la terre, a fait monter Étienne de la terre aux cieux. Le Rédempteur montra dans sa Mère le miracle d'une virginité éternelle; il a montré dans son martyr le signe d'une charité invincible. Étienne n'avait d'autres armes que la charité, et c'était avec sa charité qu'il triomphait partout. Son amour de Dieu l'empêcha de faiblir devant les juifs qui le maltraitaient; son amour du prochain le fit intercéder pour ceux qui le lapidaient. S'appuyant sur cette vertu de charité, il vainquit Saul son cruel ennemi, et il mérita d'avoir pour compagnon, dans le ciel, celui qu'il avait eu pour persécuteur sur la terre. Sa sainte et infatigable charité désira gagner, en priant, ceux qu'elle n'avait pu convertir en reprenant. S'il priait, c'était par charité; s'il reprenait, c'était aussi par charité. Car la réprimande veille de telle sorte dans la bouche, que la prière ne dorme pas dans le cœur...

Maintenant Paul se réjouit avec Étienne, resplendit avec Étienne de la clarté de Jésus-Christ, tressaille avec Étienne, règne avec Étienne. Car, où Étienne, tué par les pierres de Paul, entra le premier, Paul, aidé par les prières d'Étienne, est entré ensuite. Dans Étienne la charité l'emporta sur les violences des juifs, dans Paul la charité couvrit la multitude des péchés; dans l'un et

l'autre la charité mérita de posséder le paradis. Le Sauveur a établi l'échelle de la charité, pour que par elle tout chrétien puisse monter au ciel<sup>1</sup>.

En se vengeant saintement de ses bourreaux, par la conversion du grand apôtre, l'humble diacre de Jérusalem a converti les nations; il a donné à la capitale du monde païen une source de grâce, une couronne de gloire; il a donné à l'Église entière une de ses colonnes. Ce qui domine dans la vie de saint Paul, ce qui la résume et la caractérise, n'est-ce pas l'héroïque énergie qu'il a mise à réaliser sa grande pensée : les nations sont appelées, comme les Israélites, à profiter immédiatement du salut opéré par l'Homme-Dieu, par ce Jésus qu'il aimait tant, et dont le nom revenait si souvent sous sa plume, ou sur ses lèvres? Qui le soutenait? qui l'animait? le prix qu'il attachait à toute âme, et qu'il savait que Dieu y attachait plus encore que lui. Hélas! nous ne savons pas le prix d'une âme, et nous en damnons facilement un grand nombre, parce qu'elles ne nous ont rien coûté. Mais la moindre, celle d'un athée, d'un idolâtre, d'un juif ou d'un renégat, comme celle d'un chrétien ou d'un saint, a coûté à notre Père céleste un prix infini, la vie de son Fils unique; et à ce Fils l'effusion continuelle de son sang divin.

Que n'a-t-elle pas coûté aussi à saint Paul? Dans ses discours et ses lettres rien ne me frappe autant, après son amour de Jésus, que son amour des âmes. Il n'a jamais assez travaillé, il n'a jamais

1. *Sermo* III, n° 3-6, P. L. t. 65, p. 730-732.

assez souffert pour elles, et il se priverait de toutes les joies de l'éternité, pour en gagner une seule à Jésus-Christ. Tenant d'une main ferme la balance de l'équité, il met dans un des plateaux une âme, une seule âme, et dans l'autre toutes ses tribulations, toutes ses œuvres, toutes ses larmes, toutes ses prières, sa vie entière et sa mort sanglante; puis il compare et il s'écrie : En vérité, tout cela ne pèse pas une âme ! Une âme vaut plus que tout cela !

Je crois donc à la tradition, qui veut que l'Apôtre ait inspiré lui-même son plus fidèle interprète ; car je vois que ce fut en commentant ses paroles, que saint Jean Chrysostome nous donna la plus haute idée de la valeur d'une âme. Sachez, dit-il, que tout l'univers n'est pas le prix d'une âme, *scias ne universum quidem mundum esse pretium animæ*<sup>1</sup>. Rien, répète-t-il, pas même le monde entier, ne doit contre-balancer une âme ; *nihil est animæ æquiparandum, ne totus quidem mundus*. Par conséquent, lors même que vous donneriez aux pauvres d'innombrables sommes d'argent, vous ne feriez rien de comparable à la conversion d'une âme. C'est un grand bien que d'avoir pitié des indigents ; mais il n'est rien d'aussi grand que de dissiper l'erreur. Celui qui en délivre les autres, est semblable à saint Paul et à saint Pierre<sup>2</sup>.

En me retirant pour rentrer dans Rome, je me

1. *Expositio in Ps. XLVIII, P. G. t. LV, p. 229.*

2. *In I ad Corinth. hom. III, n° 5, t. LXI, p. 29, 30.*

disais : Toutes les douleurs de mon enfance, toutes les larmes de mes yeux, toutes les agonies de mon cœur, tous les travaux de mon âge mûr, ne valent donc pas une âme. Pourtant je voudrais acheter, conquérir, sauver une âme ; je voudrais qu'il y eût dans le ciel au moins une âme, qui me dût son salut. Comment gagner une âme, l'acquérir, la donner à Dieu pour l'éternité, puisque l'univers entier, si je pouvais l'offrir, n'en serait pas un prix suffisant ? L'exemple de saint Étienne éclairait la marche de mes pensées, et je voyais venir après lui les vaillants soldats du Christ, qui conquièrent des âmes par leur immolation personnelle, qui durent la fécondité de leur apostolat, leur puissance de conversion, à la grandeur d'un sacrifice, en particulier au pardon d'une injure. Non seulement Dieu mesure le pardon, qu'il nous accorde à nous-mêmes, au pardon que nous accordons à autrui ; mais encore il proportionne l'efficacité de nos efforts, pour convertir les autres, à notre générosité dans la pratique de la miséricorde.

Si les religieux, ajoutai-je, font en général les plus nombreuses conversions, c'est qu'ils sont ordinairement les plus fidèles à suivre ce conseil du divin Maître, que je vous ai déjà cité, mais qu'on ne saurait trop rappeler et méditer : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient (Matth. V, 44). » J'en faisais l'application à la réformatrice du Carmel, et songeant à ce que j'avais lu sur sa miséricorde, sur son amour pour ses contradicteurs, sur ses prières, ses prévenances

et ses égards pour quiconque l'avait offensée, je ne m'étonnais plus d'avoir entendu dire : Sainte Thérèse a fait autant de conversions que saint François Xavier : non qu'elle ait eu, comme l'apôtre des Indes et du Japon, la consolation de les achever en baptisant ; mais parce qu'elle les prépara par elle-même, par ses fils et ses filles, en pardonnant.

Durant mon séjour à Salamanque, toutes ces pensées me sont revenues, le samedi 7 octobre 1882, à l'occasion de la visite que j'ai faite aux frères prêcheurs, aux enfants de saint Dominique, dans leur antique couvent de Saint-Étienne, *San-Esteban*, dont les dimensions et les splendeurs surpassent, de beaucoup, celles du Collège Romain et de la Minerve à Rome. Il put contenir autrefois cinq ou six cents religieux, presque tous étudiants. La fondation en remonte peut-être à l'arrivée des dominicains à Salamanque, en 1256. La grandeur actuelle de l'église et du cloître date du xvi<sup>e</sup> siècle, et est due au fils du fameux duc d'Albe, à Juan Alvarez de Toledo, qui entra dans l'ordre et devint évêque de Cordoue. Les travaux commencés le 30 juin 1524, ne furent terminés que le 18 février 1610.

L'église n'a qu'une seule nef avec chapelles latérales, comme les cathédrales d'Albi et de Perpignan ; mais elle a ce qui manque à celles-ci, une façade vraiment monumentale, un frontispice merveilleux, sculpté par Alonso Sardina et le milanais Ceroni. Le martyr de saint Étienne y est représenté en dehors, au-dessus de la porte principale

et au-dessous d'un grand christ, par un remarquable travail de ce sculpteur italien; il l'est aussi dans l'intérieur, dans le chœur, par une peinture de Coello. On admire encore en dedans quatre belles statues de Salvador Carmona, représentant saint Dominique et saint François, saint Laurent et saint Étienne. Cette église est devenue paroissiale, depuis qu'on y a transporté la paroisse voisine, dite de Saint-Paul. Ne semble-t-il pas que le grand apôtre ait voulu rendre hommage, en lui demandant asile, au premier martyr, qui se vengea de ses mauvais traitements, en méritant son éclatante conversion ?

N'est-ce pas aussi pour attirer notre attention sur ce puissant moyen de convertir nos ennemis, le bien rendu pour le mal, une prière pour une offense, l'amitié pour la haine, un pardon généreux et complet, que la divine Providence a placé sous le nom et la protection de saint Étienne, une des plus célèbres écoles du monde, le lieu de la formation religieuse, oratoire et théologique de ces savants docteurs, de ces prédicateurs éloquents, dont on peut dire comme des apôtres, en citant saint Paul après le royal prophète : « Leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde<sup>1</sup> » ? On félicite l'ordre de Saint-Benoît d'avoir fleuri en plus de trente-sept mille maisons, et d'avoir produit pour le ciel plus de cinquante mille fleurs de

1. *Bréviaire*, commun des apôtres, à *Magnificat*; Rom. X, 18; Ps. XVIII, 5.

sainteté, dignes de notre admiration et de notre culte. J'ignore le nombre exact des couvents d'hommes ou de femmes qui appartinrent à l'ordre de Saint-Dominique, je sais seulement qu'il compta à la fois jusqu'à quarante-cinq provinces, et douze congrégations gouvernées chacune par un vicaire général ; j'ignore le nombre des saints, des bienheureux et des vénérables, dont il a fait l'ornement de l'Église du ciel, je sais seulement qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle il avait donné à l'Église de la terre quatre papes, soixante cardinaux, cent-cinquante archevêques et plus de huit cents évêques.

Ce que je veux uniquement affirmer, c'est que les frères prêcheurs furent toujours de grands convertisseurs. Par leurs combats six fois séculaires contre toutes les erreurs et tous les vices, ils ont conquis au christianisme dans les contrées idolâtres, ils ont ramené à Dieu dans les pays chrétiens, une prodigieuse multitude d'âmes, de toutes classes et de tous rangs, des plus humbles comme des plus élevés. Si je m'étends un peu sur ce sujet, mon excuse sera la vive affection, qui unit votre saint ordre aux dominicains.

Leur institut n'a pas cessé de mériter l'éloge qu'en fit, moins d'un siècle après son établissement, le prince des poètes italiens, dont je vous offre cette fois une traduction presque littérale, plus exacte qu'élégante : « Il se précipita comme un torrent que presse une très haute veine, et dans les buissons hérétiques son impétuosité frappa plus vivement, là où les résistances étaient

plus grandes. Puis de lui se firent divers ruisseaux, qui arrosent le jardin catholique, de telle sorte que les arbrisseaux s'y tiennent plus vivaces :

Si mosse  
 Quasi torrente ch' alta vena preme ;  
 E negli sterpi eretici percossé  
 L'impeto suo più vivamente quivi  
 Dove le resistenze eran più grosse.  
 Di lui si fecer poi diversi rivi,  
 Onde l'orto cattolico s'irriga,  
 Si che i suoi arbuscelli stan più vivi<sup>1</sup>.

De nos jours, en France, si l'on en croyait certains esprits superficiels ou chagrins, les fils de saint Dominique feraient entrer les hommes à l'église, mais point au confessionnal. Eh ! d'abord n'est-ce pas un grand bien que de rapprendre, à ceux qui l'avaient oublié, le chemin de la maison de Dieu ? N'est-ce pas en leur faisant admirer l'édifice spirituel, formé par les doctrines et les vertus du catholicisme, qu'on leur inspire la résolution de venir eux-mêmes s'y reposer du doute, s'y abriter contre l'incrédulité spéculative ou pratique ? Ensuite les amis et les anges de ces fervents religieux peuvent en rendre témoignage, ils ont une grâce spéciale, un talent particulier pour multiplier les conversions sans bruit et sans phrase. Souvent un pieux regard les suit, dans l'ombre et le recueillement de modestes et tranquilles chapelles, baptisant des adultes, réhabilitant des mariages, recevant des abjurations, cueil-

1. Dante, *Paradiso*. Canto XII, vers 98-105.

lant parmi les buissons hérétiques, *negli sterpi eretici*, les fleurs dignes d'être transplantées dans le jardin catholique, *l'orto cattolico*, cultivant ou dirigeant, avec autant de force que de suavité, ces âmes délicates et choisies qui ne sont encore que des arbrisseaux, *arbuscelli*, mais qui, par leurs soins habiles et dévoués, deviendront de grands arbres, croîtront sur le sommet des conseils évangéliques, comme les cèdres sur le Liban.

Le savoir profond et le ferme vouloir, l'office même ou la mission apostolique qui, selon le poète, accompagnèrent l'expansion dominicaine, et qui l'accompagnent toujours, ne suffirent pas à expliquer tant de conversions, tant de combats et de succès retentissants, tant de fécondité silencieuse et durable : c'est la charité qui en est la meilleure explication. D'une part, tous le disent, la vie religieuse est un état de tendance à la perfection de la charité. D'autre part, saint Jean Chrysostome l'enseigne, la charité est un grand docteur, *magnus doctor charitas*, une grande maîtresse, *magna magistra*, capable de retirer de l'erreur, de former les mœurs, de conduire à la sagesse, et avec des pierres de faire des hommes, *exque lapidibus homines facere*<sup>1</sup>.

Quelqu'un ayant demandé à saint Dominique d'où il tirait la matière inépuisable de ses sermons. — « Du livre de l'amour, répondit-il ; il a des enseignements sur toutes choses<sup>2</sup> ». Émules

1. In *I ad Corinth.* ho.n. 33, n° 6. P. G. t. 61, p. 284.

2. *Dict. encycl. de la théol. cath.*, 3<sup>e</sup> édition. t. VI, p. 464.

et disciples de leur fondateur, les dominicains font parler la bouche de l'abondance du cœur et portent, sur un visage ouvert et franc, le miroir d'une âme aimante et loyale. On peut dire de chacun des fils ce que Jourdain de Saxe disait du père : « Parce qu'un cœur content réjouit le visage de l'homme, on devinait sans peine à la bonté et à la joie de ses traits sa sérénité intérieure, que le moindre mouvement de colère n'obscureissait jamais<sup>1</sup> ».

Mais une des formes ou expressions de la charité, qui nous aident le plus à atteindre le but désiré, la conversion d'un incroyant ou d'un pécheur, n'est-ce pas le pardon d'une injure ? A qui pardonne aux autres, Notre-Seigneur promet le pardon de Dieu : « Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, dit-il, votre Père céleste vous pardonnera aussi vos péchés (Matth. VI, 14). » A qui pardonne aux autres, saint François Xavier promet les plus abondantes bénédictions du ciel.

« Soyez bien persuadé, écrit-il, et à cet égard ne conservez aucun doute, que Dieu répand avec profusion ses grâces et ses bienfaits les plus précieux, sur ceux qui ont souffert, avec patience et pour son amour, les persécutions les plus graves, sans éprouver aucun désir de vengeance ; sur ceux qui immolent cette ardeur du sang, qui porte à rendre une injure reçue, à la suave charité de Dieu. Alors ce Dieu plein de miséricorde se sent,

1. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, ch. xvii, 7<sup>e</sup> édit., p. 304.

pour ainsi dire, obligé de compenser avec plénitude ce dont on s'est vu dépouillé par injustice ; il comble d'honneurs et de biens, dans une mesure infiniment plus grande, ceux que la calomnie flétrit et que la violence dépouille, sans que ces âmes paisibles et pacifiques se laissent émouvoir par un sentiment passionné, si grandes que soient les indignités dont elles sont victimes<sup>1</sup>. »

Enfin, à qui pardonne aux autres, l'exemple de saint Étienne promet la conversion, non seulement des coupables, mais encore de toute une multitude. Notre puissance de conversion se mesure à notre miséricorde. Le divin Maître nous le donnait à entendre, lorsqu'il disait : *In patientia vestra possidebitis animas vestras* (Luc. XXI, 19), dans votre patience, par votre patience vous ferez pour Dieu la conquête, vous prendrez pour lui possession de vos âmes, non seulement de l'âme qui est unie à votre corps, mais aussi des âmes qui furent, qui sont ou seront unies à votre cœur. Comment est-ce que moi-même j'ai conquis vos âmes, et que je les possède ? N'est-ce pas par ma patience à souffrir pour vous, par ma patience à vous attendre, par ma patience à vous supporter ?...

Toute conversion est un pardon, de la part de Dieu qui l'accorde, et souvent de la part de l'homme qui l'obtient. C'est toujours Dieu qui prévient le coupable, qui en change les dispositions, le transforme intérieurement et le réconcilie effi-

<sup>1</sup> 1. *Lettres de saint François Xavier*, trad. Pagès, I, VII, et. 19, t. II, p. 324.

cacement. Et comment le prédicateur, le religieux ou le prêtre, réussit-il le mieux d'ordinaire à convertir un pécheur ? En lui pardonnant s'il en a été offensé, en pardonnant à quelqu'autre dans ce but, de manière à pouvoir dire à notre Père céleste : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons* (Matth. VI, 12), pardonnez à votre ennemi, comme je pardonne au mien. Je vous imite en faisant des avances à l'un de mes adversaires les plus hostiles, en me réconciliant sincèrement avec l'offenseur, en couvrant même l'offense d'un parfait oubli. Imitez-moi à votre tour, en prodiguant les grâces de lumière et de repentir à l'ignorant que j'instruis, au méchant que j'exhorte, au prodigue que je m'efforce de ramener à votre table et dans vos bras...

Aussi a-t-on remarqué que ce fut en faisant eux-mêmes miséricorde, que les saints convertisseurs obtinrent tant de fois miséricorde pour les autres, selon la parole du Maître : Bienheureux ceux qui pardonnent, parce qu'ils obtiendront pardon pour eux-mêmes et pour autrui (Matth. V, 7). Il a été dit nommément de saint Dominique : « On ne le vit jamais avoir un moment d'impatience. Personne n'était plus aimable et plus prévenant que lui... Rien ne troublait l'égalité de son âme, si ce n'est la compassion et la miséricorde<sup>2</sup>. »

Il plaît au Seigneur que les ordres religieux, auxquels il confie principalement le ministère des

1. *Dict. encyclop. de la théol.* t. VI, p. 464.

2. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, ch. XVII, p. 304.

conversions, aient dans leur sein des martyrs, et autour d'eux des ennemis, pour qu'ils aient toujours des exemples de patience à suivre, et des pardons méritoires à donner. Je dirai même qu'un des plus beaux spectacles offerts aux anges et aux hommes, par une famille spirituelle, c'est celui de son infatigable patience et de ses inépuisables pardons. Notre Père, qui est dans les cieux, fait lever son soleil sur les mauvais comme sur les bons, sur les pécheurs comme sur les justes (Matth. V, 45) ; de même nos frères qui sont dans les cloîtres, font lever leur charité sur leurs ennemis comme sur leurs amis.

Selon Tertullien, Dieu est le modèle de la patience, et partout où il est la patience est avec lui, comme son élève, sa compagne et son ministre, *ubi Deus ibidem alumna ejus patientia*<sup>1</sup>. Elle est donc dans le cœur et dans l'âme des saints religieux, des prêtres fervents, des zélés prédicateurs. Or, ajoute ce grand homme, la patience est la mère de la miséricorde, *patientiam misericordiæ matrem*<sup>2</sup>. Ils le savent tous, ils en sont convaincus, et c'est pour enfanter plus sûrement la miséricorde, qu'ils se montrent si patients.

Le plus célèbre des prédicateurs dominicains, celui qui opéra le plus grand nombre de conversions, saint Vincent Ferrier, pardonna si parfaitement à une femme qui l'avait tenté et calomnié, qu'il la guérit de peines intérieures, qui étaient la

1. *Liber de patientia*, cap. xv, P. L. t. I, p. 1272.

2. *Ibid.* cap. III, p. 1254.

punition de son crime. Ses succès et ses miracles excitèrent contre lui l'envie, la jalousie, et un jour qu'il prêchait à Salamanque, en 1412, devant les professeurs de l'université, il ne voulut confondre ses ennemis qu'en opérant une résurrection. « Allez, dit-il, à la porte de Saint-Paul ; vous y trouverez une femme qui est morte : apportez-la moi ici, et je la ressusciterai. »

A l'endroit où le saint prédicateur, interrompant son discours, opéra ce miracle, dans l'enclos de San-Esteban, on a élevé une croix de pierre<sup>1</sup>. Je me suis agenouillé au pied de cette croix pour prier, et j'ai instamment demandé que votre humble serviteur, et ceux qui mieux que lui annoncent la parole de Dieu, soient des cœurs sans fiel, des âmes sans rancune, des esprits toujours enclins à la patience et à la miséricorde. Ce n'est qu'à cette condition que le soleil de la charité divine fera mûrir les fruits de notre apostolat ; le prêtre qui n'a pas le cœur pur de tout ressentiment, de toute aversion, de toute haine, a beau semer les paroles, il récolte rarement des âmes.

Ce n'était pas la première fois que je priais saint Vincent Ferrier, en un lieu sanctifié par sa présence. Il était mort en Bretagne, à Vannes, le 5 avril 1419, et une pieuse tradition désigne la chambre très étroite où il habita, où il rendit son âme à Dieu : un petit autel y est dressé, et les prêtres aiment à y dire la messe, spécialement les prédicateurs et les maîtres de la compagnie de

1. *Manual del Peregrino*, cap. v, § V, p. 188.

Jésus. Pendant que j'étais professeur d'humanités et de rhétorique, j'y allai souvent l'entendre, et, durant l'été de 1856, j'eus le bonheur de l'y célébrer moi-même. Tout près, dans la cathédrale, est le tombeau du thaumaturge, devant lequel j'allai aussi m'agenouiller, pour obtenir la grâce de faire quelques conversions, par ma patience et ma miséricorde, plus que par mes discours et mes écrits. Car j'avais alors la mémoire fraîche, et depuis je ne l'ai pas entièrement perdue, de ce que m'avait dit à Rome le religieux breton qui m'assista à ma première messe :

Puisque dans le langage chrétien l'Église est un troupeau, un bercail, que sont les curés et les évêques ? des pasteurs. Que sont les fidèles ou les ouailles ? des brebis et des agneaux. Que sont, dans cet ordre d'idées, les religieux en général et plus particulièrement les prédicateurs ? des chiens de berger. Le Seigneur n'y faisait-il pas allusion, lorsqu'il reprochait à quelques-uns, par la bouche du prophète, d'être des chiens muets, incapables d'aboyer, *canes muti non valentes latrare* (Isaï. LVI, 10) ?

Ne craignez pas, ma révérende Mère, que cette comparaison ait rien d'offensant pour les orateurs sacrés : elle vient d'Isaïe, et de plus Buffon reconnaît à l'animal, qui est le symbole du plus fidèle dévouement, certaines qualités qu'on aime à voir briller dans le religieux, dans le prédicateur : « Nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance. Plus sen-

sible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements ; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves : il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission<sup>1</sup> ».

Moins que personne, un frère prêcheur pourrait se choquer de ce parallèle, puisqu'il n'oublie pas le signe célèbre, qui précéda la naissance de son illustre fondateur : « Sa mère vit en songe le fruit de ses entrailles sous la forme d'un chien, qui tenait dans sa gueule un flambeau, et qui s'échappait de son sein pour embraser toute la terre<sup>2</sup> ». Il aime même à raconter, après Yepès dans une lettre à Louis de Léon, comme preuve de l'assistance donnée par saint Dominique à sainte Thérèse, que le provincial des carmes déchaussés, Nicolas Doria, allant défendre sa réforme devant le visiteur apostolique, Pierre Hernandez, au couvent des dominicains de Notre-Dame d'Atocha, rencontra plusieurs fois un fort beau chien au poil blanc, largement tacheté de noir, pareil à ceux qu'on a coutume de peindre aux pieds du saint instituteur du rosaire, c'est-à-dire imitant par ses couleurs l'habit des frères prêcheurs. Il se tournait vers le provincial, le regardait, lui indiquait le

1. Buffon, *Œuvres complètes*, édit. Furne, Paris 1853, tome III, p. 622, Le chien.

2. Lacordaire, *Vie de saint Dominique*, ch. II, p. 25.

chemin, en l'encourageant par son agitation et ses caresses<sup>1</sup>. Laissez-moi donc achever la comparaison, que me fit au Gesù le vénérable assistant de France, le R. P. Rubillon du Lattay :

Toujours en mouvement, le chien de berger défend les brebis contre les loups et les voleurs, les empêche de s'écarter ou les ramène au troupeau, sans autre récompense que le morceau de pain qu'on lui jette. Il ne mord pas les passants qui lui lancent des pierres, il lèche la main du pasteur qui le frappe de son bâton. De même que peuvent attendre les prédicateurs religieux qui, par leurs courses apostoliques et leurs paroles ardentes, maintiennent les ouailles dans l'unité ou les ramènent au bercail, les protègent contre l'hérésie ou les retirent du vice ? pas plus de dignités et d'honneurs que les chiens de berger ; mais des compliments en face, des coups de dents par derrière. *Laudantur ubi sunt, cruciantur ubi non sunt*, où ils sont encore on les flatte, où ils ne sont plus on les critique ; de près on les encense, de loin on les lapide. Impies et mondains, tous les loups ravissants auxquels ils ont arraché une proie, les poursuivent de ces calomnies qui attaquent tous les saints, même un François de Sales. Les hommes pervers, dont ils contrarient les projets et combattent les passions, les frappent comme saint Régis, l'humble missionnaire, ou les mettent à

1. Lettre de Yepès, reproduite par le P. Alvarez, dans *Santa Teresa y el P. Bañez*, n° X, p. 143-145. — Gonet, *Clypeus theologiæ thomisticæ*, t. I, dédicace à sainte Thérèse, p. VI.

mort comme saint Stanislas, l'évêque martyr. Que fait pour eux le premier pasteur du diocèse ? S'il les juge imprudents ou trop zélés, il lève sur eux sa houlette, son bâton pastoral : il les blâme, les condamne et les interdit, comme le bienheureux Grignon de Montfort. Mais eux, sans murmurer, se mettent à genoux devant lui, pour baiser son anneau et recevoir sa bénédiction.

Voilà, ministres de la parole, à quel prix vous conduirez le troupeau du Seigneur dans de gras pâturages, à quel prix vous lui ramènerez les brebis égarées, à quel prix vous acquerrez pour le souverain Maître un grand nombre d'âmes. Plus elles vous auront coûté cher, plus vous leur serez attachés, et jamais vous ne penserez en avoir acheté une seule à trop haut prix. Est-ce que le Verbe même de Dieu, le bon pasteur par excellence, ne les a pas acquises plus chèrement encore, puisqu'il les racheta sur le Calvaire au prix de tout son sang, et qu'il en offre à chaque instant le même prix sur tous les autels du monde ?

Tout dans ma visite aux dominicains de San-Esteban, me rappelait ce prix infini d'une âme. Quel guide m'avait été donné ? un des meilleurs prédicateurs de l'Espagne, un cœur de missionnaire et d'apôtre, qui préparait le panégyrique de sainte Thérèse, pour le prêcher le 15 chez ses filles de Salamanque : le R. P. Paulino Alvarez, très dévot à la réformatrice du carmel. Sa mère avait reçu le nom de Thérèse en naissant, était morte au même âge et au même jour que cette vierge séraphique. Il faisait imprimer à Madrid un

volume intitulé *Santa Teresa y el P. Bañez*, dont il me promet un exemplaire ; sa charité a tenu parole. Et quelle fut ma première rencontre dans ces cloîtres admirables ? celle d'un Français qui venait de renoncer au titre et aux fonctions de vicaire général, pour se faire l'enfant de saint Dominique, dans l'espoir de sauver un plus grand nombre d'âmes. Le nom *d'enfant* était vraiment, en cette circonstance, celui qui convenait le mieux.

Le frère Crozes, le collègue de M. Roca, cet autre vicaire général de Perpignan, qui m'avait recommandé de le saluer de sa part, est le neveu de l'ancien aumônier de la Grande Roquette, que je vous avais nommé dans ma troisième lettre, mais qui est mort avant que j'eusse recopié celle-ci, le 25 octobre 1888, à plus de 82 ans. Sur ce vénérable prêtre un ami vient de publier une notice<sup>1</sup>, qui se transformera, je l'espère, en un volume aussi instructif qu'édifiant. Au moment où je le rencontrai, le novice recousait ou recouvrait une balle à jouer, une balle de laine comme celles dont se servent les enfants, et il me montra sa main droite gonflée par le jeu de balle, auquel il venait de se livrer durant la récréation. Voilà jusqu'où on redevient enfant au noviciat, même après avoir été grand vicaire ; voilà à quel degré d'humilité descendent ceux qu'on appelle les fiers dominicains.

Mais cette enfance et cette humilité détendent l'esprit et le reposent ; elles le rendent capable

1. M. l'abbé Vallée, curé de N.-D. de Clignancourt, *Notice sur l'abbé Crozes*, Paris 1888.

ensuite d'une attention plus suivie, d'une application plus soutenue, et préparent ainsi la virilité des âmes, l'énergie des caractères. Elles sont le moule où se forment les plus grands serviteurs de Dieu, les hosties vivantes qui se dévouent aux intérêts supérieurs de l'humanité, les soldats intrépides qui volent en tous pays à la conquête des âmes, les *operarii inconfusibiles* (II Timoth. II, 15), les ouvriers qui travaillent à la vigne du Seigneur sans confusion, c'est-à-dire sans honte et sans désordre, sans relâche et sans repentir. On verra peut-être un jour, et ce ne sera pas la première fois, un grand vicaire devenu petit novice et raccommodeur de balles, étonner le monde par l'éclat de son éloquence, l'ardeur de son zèle et ses succès apostoliques.

Sainte Thérèse rendait un glorieux hommage à l'amour des âmes, qui embrase les fils de saint Dominique, lorsqu'elle décrivait les visions où Notre-Seigneur les lui avait montrés donnant à l'Église beaucoup de martyrs, tenant des épées à la main pour défendre la foi, combattant sur un vaste champ avec une grande ferveur et des visages très enflammés, enfin remportant sur les hérétiques de nombreux et décisifs avantages<sup>1</sup>. Le R. P. Alvarez prouve que cette prophétie se rapporte aux dominicains qui, depuis la mort de la sainte, ont eu plus de martyrs que tout autre ordre<sup>2</sup>. A leur tour, quel honneur ces religieux ne

1. Ribéra, *Vida*, l. IV, cap. v, p. 240 — trad. Bouix, p. 390, 391.

2. *Santa Teresa y el P. Bañez*, III, p. 41, note.

rendent-ils pas à la réforme thérésienne, à son apostolat public ou secret, quand ils soutiennent, par la bouche d'un théologien et d'un prédicateur de leur ordre, que saint Vincent Ferrier l'avait prédite en termes magnifiques, un siècle et demi d'avance !

Ils reconnaissent le portrait des carmes et des carmélites réformés, pris sur le vif, dans la vision prophétique, qui consolait le miraculeux prêcheur des tristesses de son temps, par la certitude d'un meilleur avenir. Parmi les trois choses qui devaient être l'objet d'une méditation assidue, il mettait la vie que mèneraient plus tard certains hommes évangéliques. « Vous devez, disait-il, méditer jour et nuit la vie de ces hommes pauvres, simples, doux, humbles, vils à leurs propres yeux, s'aimant avec une ardente charité, ne pensant, ne goûtant et n'ayant sur les lèvres que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ( I Cor. I, 23 ; II, 2 ) ; sans souci de ce monde, s'oubliant eux-mêmes, contemplant sans cesse la gloire de Dieu et des bienheureux, et soupirant vers elle du fond de leur cœur ; désirant et attendant la mort pour jouir de ces biens, et disant comme saint Paul : Je désire être dissous et réuni à Jésus-Christ (Philip. I, 23) <sup>1</sup>. »

Comme beaucoup d'autres monastères, par exemple celui de vos pères à Albe de Tormès,

1. Gonet, *Chypeus* t. I, dédicace, p. IV. — R. P. Alvarez, *Santa Teresa y el P. Bañez*, n° II, p. 20. — Saint Vincent Ferrier, *Traité de la vie spirituelle*, ch. xxiii, édit. de Poitiers, 1866, p. 480.

San-Esteban était devenu caserne ; l'évêque de Salamanque, Monseigneur Martinez Izquierdo, obtint que le gouvernement les lui confiât, et il s'empessa de remettre l'un aux carmes, l'autre aux dominicains. Rien ne pouvait venir plus à propos, car c'était au moment où les religieux étaient chassés de leurs maisons de France. San-Esteban contient en quelque sorte deux communautés, l'une française, formée de novices et d'étudiants, l'autre espagnole composée de prédicateurs, autorisés comme missionnaires.

J'y parcourus rapidement des yeux, en suivant les cloîtres gracieux et larges, la vaste sacristie avec les glaces de Venise, la salle où Melchior Cano professait la théologie, l'immense salle capitulaire où l'on enterrait les religieux, le grand escalier construit par Dominique Soto, qui fut une des lumières du concile de Trente et le confesseur de Charles-Quint. Comme il l'avait désiré, son corps repose au bas de cet escalier, près de la première marche. Que de choses j'aurais pu voir encore, telles que l'épée que don Juan d'Autriche portait à la bataille de Lépante, et les sandales que Pie V avait aux pieds, quand il apprit cette victoire navale<sup>1</sup> !

Mon esprit était plus occupé de ce qu'on me racontait, que de ce qui s'offrait à ma vue ; car ce que me disait mon charitable guide, attirait fortement mon attention sur la fécondité tardive mais merveilleuse du martyr de saint Étienne, de sa

1. Modesto Falcon, *Guia de Salamanca*, 1868, p. 65-70.

prière, de sa vengeance tout apostolique. Outre les âmes qu'il a converties et sauvées directement, par ceux des frères prêcheurs qui se formèrent sous ses auspices, qui grandirent sous la protection divine que son nom leur assure, il a contribué par eux à faire mûrir deux fruits prodigieux et inattendus, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes : la découverte du nouveau monde et la réforme du carmel.

J'avais entendu des Espagnols reprocher à Roselly de Lorgues d'avoir omis, dans son *Histoire de Christophe Colomb*, certains faits et détails qui eussent été un éclatant hommage aux dominicains, et par suite à l'université de Salamanque. Il ne suffisait pas que les franciscains de la Rabida, et surtout leur gardien, Juan Perez de Marchena, fussent favorables au projet du marin étranger ; le confesseur de la reine Isabelle lui avait dit que, pour décider la souveraine à tenter l'aventure en lui confiant des vaisseaux, il avait besoin de l'appui et des recommandations des docteurs de Salamanque. Colomb voulut conférer avec les plus savants, avec les dominicains de Saint-Étienne, qui jouissaient de la plus haute réputation et de la plus grande influence. On m'a fait remarquer une partie du cloître qui formait alors une pièce séparée, où l'on apportait sans doute les morts puisqu'on l'appelait *el salon De profundis*, mais qu'on nomme maintenant la salle de Colomb, parce que c'est là qu'il reçut l'hospitalité, et qu'il réunit un conseil d'astronomes et géographes, de doctes moines et de dignitaires

ecclésiastiques. Le résultat n'en fut point aussi contraire à ses vues que l'ont dit certains auteurs, puisqu'il y gagna l'amitié des enfants de saint Dominique, qui le firent triompher.

Cet inconnu avait eu d'abord la douleur de voir, malgré son geste imposant, son ton persuasif et son regard pénétrant, presque toute la communauté se moquer de son projet, et quand le père prieur, en le conduisant au réfectoire, l'avait fait passer devant les novices, ils s'étaient mis à rire de lui tout haut. Pour lui épargner désormais cet affront, et pour traiter de cette grande affaire plus à l'aise, avec moins de dérangements, le prieur le conduisit à la maison de campagne des étudiants. On conserve encore le *diarium* ou journal du monastère, qui fait mention des vivres, pain, œufs, vin qu'on y porta ce jour-là.

Le directeur des études et quelques professeurs de théologie s'y trouvèrent, entre autres le P. Diego Deza, qui devint archevêque de Séville. Ils résolurent de favoriser Colomb auprès de Ferdinand et d'Isabelle, que la prise de Grenade disposait à la générosité. Cette intervention des dominicains fit cesser toutes les indécisions des rois catholiques, et Colomb sut le reconnaître ; l'enthousiasme causé par sa découverte, le 12 octobre 1492, ne l'empêcha pas de dire et de répéter plus tard : « Lorsque j'étais un sujet de risée pour tous, deux moines seuls me restèrent fidèles. »

Tous les ordres religieux ne tardèrent pas à se donner rendez-vous dans les contrées du nouveau monde, pour y déployer leur zèle et sauver des

âmes. Les deux ordres qui avaient aidé Colomb à ouvrir la route, les franciscains et les dominicains, s'y distinguèrent entre tous. Je me borne à vous nommer un des frères prêcheurs, qui en furent les apôtres, celui qui convertit en trois ans plus de dix mille idolâtres dans le seul isthme de Panama, celui qui encouragea votre Mère dans sa réforme et ses fondations, saint Louis Bertrand. Il partit d'Espagne l'année même où fut fondé Saint-Joseph d'Avila, en 1562, et il y revint en 1569, pour y prêcher encore douze ans. Après avoir consulté le Seigneur durant deux mois, il avait écrit à sainte Thérèse des paroles qui furent une prophétie, et que je vous cite textuellement : « De sa part je vous certifie qu'il ne se passera pas cinquante ans, avant que votre religion soit une des plus illustres, *una de más ilustres*, dans l'Église de Dieu <sup>1</sup>. »

Outre les conversions opérées quinze siècles après sa mort, sur un continent inconnu de lui, saint Étienne a contribué au salut et à la perfection d'autres millions d'âmes, dans l'ancien monde, par l'appui que les dominicains de San-Esteban donnèrent à Thérèse de Jésus, pour réformer le carmel, comme ils l'avaient donné à Christophe Colomb, pour découvrir l'Amérique.

Dans l'antiquité sept villes se disputèrent l'honneur d'avoir vu naître le plus grand des poètes grecs, Homère ; de nos jours sept villes ou bourgades, au moins, prétendent avoir été le berceau

1. *Santa Teresa y el P. Bañez*, apéndice, p. 173.

de Christophe Colomb, tandis que M. l'abbé Peretti soutient qu'il eut la Corse pour patrie, Calvi pour lieu de naissance, et même qu'il était Français, parce que la nation génoise tout entière, avec la Corse, s'était donnée à la France en 1459, et que Christophe resta au service du roi de France, après la révolte de Gênes<sup>1</sup>. Ainsi, l'éclat jeté par sainte Thérèse sur l'Église a été si vif, que plusieurs ordres religieux s'attribuent la gloire d'avoir contribué, plus que tout autre, à la perfection de son âme et à la réforme de sa famille spirituelle. Cette contestation n'est pas suscitée, ou entretenue, par l'amour-propre de corps ; mais permise et inspirée par la Providence, pour nous apprendre que la sanctification d'une âme d'élite, ou la réforme d'un ordre austère, est une entreprise si vaste et si ardue, un édifice si haut et si délicat, que tous les ordres peuvent y apporter chacun leur concours, y mettre chacun leur pierre, sans se nuire, en se complétant même l'un par l'autre, pour le plus grand bien de l'œuvre commune. Cette idée de complément est ce qui m'éclaire et me guide, dans l'appréciation des soins prodigués, par plusieurs ouvriers évangéliques, à une même personne, à une même famille d'âmes, pour mener à terme ce que l'Apôtre appelle la consommation des saints, l'édification du corps de Jésus-Christ (Ephes. IV, 12).

Les carmes furent les principaux instruments

1. *Christophe Colomb, Français, Corse et Calvais*, 1 vol. in-12, Bastia, 1888.

de Dieu, dans l'œuvre de sainte Thérèse. Ils la formèrent à la vie religieuse, ils la maintinrent dans la vertu, ils la ramenèrent à la ferveur, et lui communiquèrent le goût de l'oraison. Tout ordre d'hommes se laisse difficilement réformer, surtout par une femme ; ne soyons donc pas surpris des difficultés, qu'elle rencontra d'abord dans la famille de son âme. Mais admirons le bon vouloir de ses supérieurs qui, dès que la volonté de Dieu fut connue, allèrent jusqu'à souhaiter, suivant l'expression employée par le P. Rubeo, qu'elle fondât autant de maisons qu'elle avait de cheveux sur la tête, *hiciese tantos monasterios como pelos tenía en la cabeza*<sup>1</sup>. Son ordre lui rendit un service incomparable, en lui fournissant les premières colonnes de sa réforme, ces illustres religieux qui furent tout à la fois ses fils et ses pères, ses disciples et ses aides. Qui peut avoir mieux mérité de sainte Thérèse, que les plus distingués des enfants d'Élie, Antoine de Heredia, Nicolas Doria, Jean d'Yepez honoré sous le nom de saint Jean de la Croix ?

Les jésuites aiment à citer les paroles qu'elle écrivit à l'un d'eux, au P. Paul Hernandez, le 4 octobre 1578 : « Dans la compagnie on m'a élevée et donné l'être, *en la compañía me han criado, y dado el sér*<sup>2</sup>. » Les dominicains citent aussi volontiers ces autres paroles : *Yo soy la dominica*

1. *Santa Teresa y el P. Bañez*, apéndice, declaración, p. 166.

2. *Carta ccx, Escritos*, t. II, p. 194.

*in passione*, qu'ils interprètent en ce sens : « Je suis carmélite par ma profession ; néanmoins par mon amour, qui n'est pas un amour quelconque, mais un amour passionné, je suis en vérité dominicaine<sup>1</sup> ». Cependant ni les uns, ni les autres n'ont dit, n'ont pensé que Thérèse préférait leur ordre au sien propre, n'avait que son corps au carmel, et laissait son cœur au dehors. Ils ne prétendent pas que sa manière de parler aille jusqu'à l'exclusion des carmes, ou les relègue au troisième plan ; mais seulement qu'elle exprime avec énergie sa grande reconnaissance pour les compagnons de Jésus, et sa vive affection pour les frères prêcheurs.

Ils n'y voient aucun amoindrissement de la gratitude et de l'amour, qu'elle devait à l'ordre auquel Dieu l'avait appelée, aucun regret d'y être entrée, aucun dédain pour ceux et celles qu'elle avait mission de réformer, et qu'elle réforma en effet, non en les ramenant du mal au bien, mais en les élevant du bien au mieux, comme j'espère le prouver dans mon introduction à la *Vie de Marie de Jésus*, son héroïque contemporaine, sa vénérable amie. Dieu ayant voulu que, dans cette réforme, les enfants de saint Ignace et de saint Dominique complétassent les carmes, pour vous transmettre plus abondamment l'esprit apostolique, votre réformatrice les portait tous dans son cœur, et leur témoignait à tous la plus tendre piété filiale, sans donner aux étrangers une pré-

1. *Santa Teresa*... n° III, p. 39.

férence, qui eût été blessante pour la double famille, dont elle était tout ensemble et la fille et la mère. Je suis heureux d'entendre le R. P. Paulino Alvarez en faire l'aveu loyal : « La sainte devait aimer, et elle aimait effectivement les carmes ses compagnons, par exemple saint Jean de la Croix, le P. Gratien et autres, plus que n'importe quel étranger, *más que á ningún extraño*<sup>1</sup>. »

Elle eut une trentaine de confesseurs, qui furent presque tous des religieux, et parmi lesquels on compte dix-sept dominicains, dont les noms sont connus<sup>2</sup>. Le plus célèbre est le P. Bañez de Mondragon, qui naquit à Medina del Campo en 1528, le dernier jour de février, prit l'habit de saint Dominique à San-Esteban, et y fit profession le 3 mai 1547<sup>3</sup>. Il prodigua ses soins à sainte Thérèse pendant vingt ans, de 1562 à 1582, six ans comme confesseur, puis quatorze ans comme directeur ou conseiller, plus longtemps que tout autre religieux ou prêtre<sup>4</sup>. S'appuyant sur cette durée, mon guide a soutenu ces propositions :

Non seulement la formation intellectuelle de sainte Thérèse, sans aucun doute, est due aux dominicains, mais encore on leur doit la formation spirituelle, ou la perfection mystique de son âme<sup>5</sup>. Le commencement de la sanctification de la séraphique Mère se doit, après Dieu, à un domi-

1. *Santa Teresa*, n° VII, p. 103, note.

2. *Ibid*, n° IV, p. 55-66.

3. *Ibid*, p. 191, arbol genealógico, et note.

4. N° VII, p. 105, note.

5. N° IV, p. 55.

nicain, grand savant qui la désillusionna, et à un autre dominicain, grand savant aussi, qui lui fit fréquenter les sacrements, et l'achemina par ces sentiers de l'oraison, où le ciel la combla des plus insignes faveurs. On doit au P. Bañez que Thérèse de Jésus, durant ses vingt dernières années, c'est-à-dire durant sa vie publique, soit apparue si grande, si glorieuse, si sage, si héroïque parmi toutes les femmes de la terre<sup>1</sup>. Elle avait pour lui un amour sans égal, que nous révèle son habitude de le désigner, sur les lettres qu'elle lui adresse et dans les récits où elle en parle, par ces mots affectueux *Padre mio* ou *mi Padre*<sup>2</sup>.

Mon charitable guide me conduisit dans l'église Saint-Étienne, à la troisième chapelle du côté de l'épître, dite *del Cristo de la Luz*, et ornée de magnifiques fresques par Villamor. C'est là qu'on dit être le confessionnal, où la sainte carmélite confiait son âme au docte dominicain. Bañez venait par le grand cloître, où le confessionnal ressemble à une guérite creusée dans la muraille. La porte qui donnait entrée à Thérèse par l'église, est de bois, fermée toujours et peinte, comme faisant partie de la fresque, qui représente Notre-Seigneur élevé en croix, et descendu de la croix. En me reconduisant, on m'a raconté cette anecdote.

Un fameux théologien du roi d'Espagne au concile de Trente, fort considéré à Rome comme

1. N° VII, p. 94.

2. N° VII, p. 98-102.

agent du chapitre et de l'université de Salamanque, le P. Gallo, se mourait au couvent de Saint-Étienne. Le démon, sous la forme d'un jeune et gracieux étudiant, venu de l'étranger, entra dans sa cellule, parla des nombreux et savants amis que ce religieux avait hors d'Espagne, et prétendit qu'il venait en leur nom lui faire cette visite. Puis Satan mit l'entretien sur les questions les plus abstruses, qui se rapportent au mystère de la sainte Trinité, et présenta les objections les plus subtiles, pour faire tomber le malade dans une hérésie. Le vénérable infirme, lorsqu'il ne trouvait pas soudain la réponse théologique à ces sophismes, levait les yeux au ciel et faisait un acte de foi, en répétant les paroles d'un charbonnier, avec lequel il s'était entretenu sur ce même mystère : Je fais trois plis à un même morceau d'étoffe, regardez : voici trinité et unité, la trinité des plis dans l'unité de l'étoffe.

Durant cette controverse, le moribond entra en agonie, et la crécelle convoqua la communauté selon l'usage. En ce moment, le P. Bañez confessait sainte Thérèse. Il se leva dès qu'il eut entendu le signal, en la priant de recommander à Dieu l'âme qui allait paraître devant lui. Elle la recommanda, en effet, jusqu'à ce qu'elle sût que le mourant avait expiré. Alors le diable disparut en faisant un grand bruit, et en s'écriant : Sans la poule, j'aurais pris le coq ! *si no fuera por la gallina*, si ce n'eût été à cause de la poule, *como me hubiera llevado el gallo*, comme j'aurais emporté le

coq<sup>1</sup> ! C'est un jeu de mots sur le nom du P. Gallo qui signifie *coq*, comme *gallina* signifie *poule*. Ce qualificatif convient parfaitement à votre sainte Mère, qui a réuni tant de poussins sous ses ailes. Le Sauveur des âmes ne s'est-il pas comparé lui-même à une poule (Matth. XXIII, 37) ?

Le confesseur survécut vingt-deux ans à sa pénitente, et mourut en 1604. Mon respectable guide a pu lui rendre ce témoignage : Personne ne comprit, comme sainte Thérèse, le mérite du P. Bañez, et personne ne sut, comme le P. Bañez, ce que valait sainte Thérèse. Dieu les retira tous deux de ce monde, en assez peu de temps, parce que leur mutuel amour les voulait unis dans le ciel<sup>2</sup>. Mais avant de mourir, l'illustre profès de San-Esteban eut la joie de faire, pour la béatification de l'humble carmélite, une déposition dont la lecture m'a très vivement intéressé.

J'y ai vu que, plus de deux siècles avant Joseph de Maistre, un prédicateur et provincial dominicain avait nommé sainte Thérèse un homme. Après l'avoir éprouvée et confessée souvent, durant tout un carême à Tolède, il dit au P. Bañez : Vous m'aviez trompé en me disant que cette Thérèse de Jésus, qui est beaucoup vôtre, *es mucho vuestra*, était une femme, *era mujer*. En vérité, elle est un homme, un homme de tête et des plus barbus, *hombre varon y de los muy barbados*<sup>3</sup>.

Néanmoins, ma révérende Mère, si j'en crois ce

1. *Sancta Teresa y el P. Bañez*, n° III, p. 45-47.

2. *Ibid.* n° V. p. 81.

3. *Apendice, Declaracion*, p. 168.

que j'entends dire en Espagne par des prélats et des prêtres, qui connaissent mieux que moi votre séraphique réformatrice, c'est à la compagnie de Jésus, c'est en particulier au P. Balthasar Alvarez, qu'elle doit le plus ses progrès spirituels. Ils le prouvent par des paroles et par des faits.

Alvarez devint le confesseur de Thérèse en 1558, et le fut pendant près de sept ans, à l'époque la plus difficile et la plus décisive, pour la sanctification de son âme et la réforme de son ordre. Elle a dit de lui, après en avoir reçu révélation du divin Maître : « Il était dans un degré de perfection si élevé, qu'il n'y avait alors sur la terre aucune âme qui fût dans un degré supérieur<sup>1</sup> ». Aussi a-t-elle écrit : « Il commença à me faire vivre avec plus de perfection. Il n'y avait rien, me disait-il, que je ne dusse faire pour contenter Dieu entièrement<sup>2</sup>. » Ce fut sous la direction de ce saint religieux qu'elle mérita, en 1559, d'avoir le cœur transpercé par le dard d'un séraphin. Ce fut sous sa direction que l'année suivante, en 1560, elle se lia par le vœu le plus héroïque, celui de faire en toutes choses le plus parfait. Ce fut sous sa direction qu'elle entrevit la mission qu'elle devait remplir dans l'Église, et que le couvent de l'Incarnation d'Avila fut pour elle, selon le mot du P. Bouix, ce que la grotte de Manrèze avait été pour saint Ignace<sup>3</sup>. Elle était encore sous sa direc-

1. *Vie du P. Balthasar Alvarez, par le V. Louis du Pont*, trad. Bouix, ch. xi, Paris 1873, p. 121.

2. *Vie de sainte Thérèse, par elle-même*, ch. 24, p. 278.

3. *Vie de sainte Thérèse par Ribéra*, tr. Bouix, préf., p. XIII.

tion, lorsqu'elle se mit à réformer le carmel, et à rédiger des constitutions. Il la guida dans cette rédaction<sup>1</sup>.

Elle dit plus tard à une de ses religieuses : « Le P. Balthasar Alvarez est la personne à qui mon âme doit le plus en cette vie, et qui m'a le plus aidée à avancer dans la voie de la perfection<sup>2</sup>. » Ce fut surtout par reconnaissance pour lui, qu'elle écrivit, le 28 juin 1568, en parlant des jésuites : « Ils sont mes pères, et c'est à eux, après Notre-Seigneur, que mon âme est redevable de tout le bien qu'il y a en elle, s'il y en a quelqu'un, *debe mi alma todo el bien que tiene, si es alguno*<sup>3</sup>. » Lorsqu'il mourut, le 25 juillet 1580, elle fondit en larmes pendant plus d'une heure, puis resta plus de deux heures en extase<sup>4</sup>. Elle était morte elle-même depuis quelques années, lorsqu'elle apparut à une âme très vertueuse et lui dit : « Et moi aussi je suis fille de la compagnie, *soy hija de la compañía*; c'est en elle que je trouvai mon confesseur, et maintenant au ciel je le reconnais et je le vénère, *en el cielo le reconozco y le respeto*<sup>5</sup>. »

Le P. Balthasar Alvarez fut recteur du collège, que les jésuites ouvrirent à Salamanque, avant que Philippe III vint en personne choisir l'emplacement de celui, dont nous admirons encore les

1. *Vie du P. Balthasar Alvarez*, ch. xi, p. 119.

2. *Ibid.* p. 113.

3. *Carta VII*, à Rodriguez de Moya, *Escritos*, t. II, p. 7.

4. *Vie du P. Balthasar*, ch. lxx, p. 596.

5. *Ibid.*

vastes proportions et la magnificence vraiment royale. Il sert aujourd'hui de séminaire central, et les pères en sont les directeurs. Je l'ai visité en détail, avec ses richesses artistiques, ses nombreux reliquaires, ses immenses salles et ses larges corridors ou passages, *tránsitos*. Un de ces corridors, parfaitement voûté, suffit à contenir tous les prêtres, qui s'y réunissent pendant les vacances, pour assister aux exercices de la retraite pastorale : on y dresse seulement à l'extrémité, pour la circonstance, un autel et une chaire. Ce que j'ai le plus remarqué, ce n'est ni la statue de Jésus flagellé, œuvre du sculpteur Salvador Carmona, ni deux tableaux de Rubens représentant Melchisédech avec Abraham, et la reine de Saba devant Salomon, ni les pieux portraits de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka ; c'est un tableau placé dans l'escalier principal.

Il représente le P. Balthasar Alvarez répondant à sainte Thérèse, qui est venue le consulter. Il attache fortement les yeux du spectateur, et produit en son âme une très douce impression, par l'attitude grave et réservée des deux personnages, par le parfum de modestie qui se dégage de tout leur maintien. Tous deux se tiennent debout, et baissent un peu le regard. Thérèse écoute, et Alvarez fait un geste affirmatif. Je n'ai jamais vu d'application plus parfaite d'une règle de saint Ignace, qui veut que les prêtres ne parlent aux femmes que dans un lieu ouvert, peu de temps et les yeux modestement baissés, *in loco patenti, nec longum sermonem misceant, et oculos mo-*

*deste demissos habeant*<sup>1</sup>. Toutes les maisons de la compagnie seraient heureuses, je le crois, de posséder dans leur parloir une bonne copie de ce tableau.

En 1615, parut à Madrid une *Vie* du P. Balthasar Alvarez, écrite par le vénérable Louis du Pont, dont Clément XIII déclara les vertus héroïques, le 16 juillet 1759. Traduite en français et publiée à Paris, dès 1628, cette *Vie* était connue de Bossuet, qui ne craint pas d'appeler Alvarez « ce saint homme, un des plus sublimes contemplatifs de son siècle, cet admirable jésuite, le saint jésuite, le saint religieux, un homme si consommé dans la science des saints<sup>2</sup>. »

Quelles objections ont été soulevées contre cette part prédominante, du P. Balthasar Alvarez, à la sanctification personnelle de votre bienheureuse Mère? Mon charitable guide en expose trois<sup>3</sup>: Il ne la confessa guère que six ans. Il la fit souffrir, puisqu'elle-même écrit : « Il était fort prudent et fort humble ; mais sa grande humilité m'attira bien des peines. Quoiqu'il fût savant et homme de grande oraison, il ne se fiait pas néanmoins à lui-même, Notre-Seigneur ne conduisant pas son âme par le même chemin que la mienne<sup>4</sup>. » Il eut besoin d'être repris par saint Pierre d'Alcantara, dont elle dit : « Il me promit de parler à mon

1. *Regulæ sacerdotum*, n° 17.

2. *Instruction sur les états d'oraison*, traité I, liv. VII, n° X, p. 525, 526 et n° XVII, 529, 530. Edit. Vivès, t. XVIII.

3. *Santa Teresa*, p. 106 note, et fin, *se de erratas*.

4. *Vie par elle-même*, ch. 28, p. 343.

confesseur, et à un de ceux qui me causaient le plus de peine... Ce grand serviteur de Dieu accomplit sa promesse ; il parla à tous les deux, et leur montra par de puissantes raisons qu'ils devaient se rassurer, et ne plus m'inquiéter à l'avenir'. »

A ces trois objections les réponses ne manquent pas ; je les résume plutôt que je ne les développe.

D'abord la grandeur des services rendus par un confesseur ou directeur, se mesure moins sur la durée, sur le temps, que sur l'élan donné à l'âme pour franchir les obstacles, courir sur le chemin des vertus héroïques, et gravir les sommets de la plus haute perfection. Voilà précisément le service rendu, par le saint jésuite, à la sainte carmélite, avant que le savant dominicain la connût et la protégeât. Bañez ne commença même à la connaître et à la défendre, que quatre ans plus tard, c'est-à-dire trois ans après qu'elle eut conçu la première idée d'un monastère de la réforme, et deux ans après qu'elle se fut liée, sous la conduite du P. Alvarez, par le vœu sublime du plus parfait, après avoir déjà reçu au cœur la séraphique blessure d'amour.

Ensuite une direction âpre et agitée peut avoir autant de mérite, faire autant de bien, qu'une direction douce et tranquille. Ne plaît-il pas à Dieu de se servir d'un directeur, pour dépouiller une âme de toutes ses attaches, l'avancer dans l'abnégation d'elle-même, et l'approcher rapidement de lui, comme il se sert du vent et de la tempête, pour

1. *Ibid.* ch. 30, p. 363, 364.

secouer un arbre et en détacher les feuilles, pour soulever les vagues de l'océan, et pousser les vaisseaux vers le port? Pas plus dans la direction, que dans l'atmosphère et sur la mer, le calme plat n'est toujours favorable au progrès. Par office le confesseur est médecin, un peu chirurgien : la potion amère qu'il fait prendre et le coup de lancette qu'il donne, contribuent ordinairement à la santé, plus que tous les anodins. Tout en avouant que le Seigneur l'éprouva par le P. Balthasar, Thérèse ne craint pas d'appeler ce religieux un bien saint jésuite, *un padre bien santo de la compañía de Jesus*, ni de reconnaître qu'il eut lui-même beaucoup à souffrir à son sujet, *pasólas harto grandes conmigo de muchas maneras*. Mais, ajoute-t-elle, il était si grand serviteur de Dieu, qu'il se serait exposé à tout pour lui, *era tan gran siervo de Dios, que á todo se pusiera por El*<sup>1</sup>.

Quant à la phrase : Il n'y avait personne dans Avila qui m'entendit, me comprit, *no habia en esta ciudad quien me entendiese*<sup>2</sup>, elle devrait s'étendre au P. Bañez comme au P. Alvarez, puisque l'un et l'autre habitaient alors Avila. La divergence de vues entre un jésuite et un franciscain prouve, une fois de plus, cette diversité dans les appréciations et les jugements, qui est si naturelle aux hommes, que la gloire céleste la fera seule cesser, en permettant aux élus de voir tous de même dans le même Verbe de Dieu, mais que la grâce

1. *Vie par elle-même*, ch. 28, trad. Bouix, p. 343. — *Escritos*, t. I, p. 87.

2. *Ibid.*, chap. 30, p. 363; *Escritos*, p. 91.

divine supprime si peu en ce monde, qu'on a dit souvent : Si tous les saints du ciel redescendaient sur la terre, ils ne s'entendraient pas sur toutes choses pendant un quart d'heure. Encore votre Mère l'a-t-elle écrit, le P. Balthasar avait peu besoin de l'avis de saint Pierre d'Alcantara, *el confesor poco habia menester* ; et le seul qui en eût grand besoin était ce gentilhomme marié, âme sainte mais craintive, qui, par dévouement, lui faisait la guerre, *me hacia toda la guerra*<sup>1</sup>. Heureux le P. Bañez ! Il trouva la voie tracée, la route frayée : le cœur le plus magnanime fixé dans sa méthode d'oraison, dans son projet de réforme, dans son vœu héroïque, et déjà embrasé et transpercé par un séraphin.

Mais s'agit-il de la réforme du carmel, les thérésiens espagnols, dont je résume l'opinion, déclarent hautement que les dominicains, en particulier le P. Bañez, eurent la part principale et décisive dans l'exécution, qu'ils aidèrent sainte Thérèse, plus que ne firent les jésuites, à enfanter ce qu'elle avait conçu, à réaliser le projet qui était le fruit de son admirable union avec Notre-Seigneur, dans le sacrement d'amour.

L'ordre de Saint-Dominique florissait depuis trois siècles et demi, et jouissait en Espagne de la plus légitime influence, que lui donnaient la prédication et la vertu, la théologie et l'inquisition. La compagnie de Jésus sortait à peine du berceau, et avait à se défendre contre les attaques, à sur-

1. *Ibid.*, p. 364.

monter les contradictions suscitées par la nouveauté de son institut et par son enseignement. En outre, un dominicain garde plus qu'un jésuite sa liberté individuelle, ses coudées franches. Mon guide atteste cette différence de situations, lorsqu'il nous représente le P. Alvarez comme timide, méticuleux, *meticuloso*, et de plus entravé par son recteur même, *retraido por su mismo rector*<sup>1</sup>. Sainte Thérèse l'atteste aussi : « Mon confesseur, dit-elle, dépendant du recteur, et tous ceux de la compagnie se faisant un devoir de ne prendre aucune détermination importante, sans l'avis de leur supérieur, il en résultait que, malgré qu'il eût une parfaite connaissance de mes dispositions, et un grand désir de me faire avancer à grands pas, il n'osait néanmoins décider sur certaines choses, et il avait bien des raisons d'agir de la sorte<sup>2</sup>. »

Il n'en avait pas moins approuvé son projet de réforme, il l'avait encouragée à le mûrir, il l'avait aidée à le concevoir et à le mener à terme ; c'est assez pour qu'elle écrive : « Notre-Seigneur a pris la compagnie de Jésus comme moyen, pour réparer et renouveler l'ordre de sa Mère, *la tomó por medio para repararla y renovarla*<sup>3</sup>. Mais vienne l'heure de l'enfantement, d'une longue et laborieuse exécution, trois faits démontrent la puissante et féconde intervention des dominicains.

Dès qu'il vit le provincial des carmes retirer la permission de fonder le premier monastère, de

1. *Santa Teresa*... n° VIII, p. 109.

2. *Vie*, ch. 33, p. 431. — *Escritos*, I, p. 101.

3. *Carta* 179, al P. Jean Suarez, *Escritos*, t. II, p. 164.

commencer la réforme, et qu'il sut que les carmélites mitigées parlaient de mettre Thérèse en prison, Alvarez lui écrivit une lettre qui la toucha vivement, qui fut pour elle la peine la plus sensible : « Au milieu de cette multitude de persécutions, lorsque mon confesseur aurait dû, ce me semble, me consoler, il me disait que je devais enfin reconnaître, par ce qui venait d'arriver, que mon projet n'était qu'une rêverie ; qu'instruite par cette leçon, je ne devais plus m'en occuper à l'avenir ni même en parler, puisque je voyais le scandale qui en était résulté ; et d'autres choses semblables faites pour donner de la peine. Cette lettre m'affligea plus que tout le reste ensemble. » Une première fois alors Dieu la soutint par un fils de saint Dominique, Pierre Ybañez, que l'orage déchainé ne fit point changer d'avis. « Ce saint religieux dominicain, dit-elle, persistait à croire comme moi que la fondation aurait lieu. Me voyant fermement résolue de ne plus m'en mêler, pour ne pas aller contre les ordres de mon confesseur, il s'en occupait de concert avec cette dame (Guiomar de Ulloa), mon amie, que Dieu m'avait associée dans cette œuvre ; ils écrivirent à Rome, et ils ne négligeaient rien pour en venir à l'exécution <sup>1</sup>. »

Pendant ce temps, un nouveau supérieur fut donné au P. Alvarez qui, d'accord avec lui, révoqua ses ordres : « Pour bien des motifs, ils n'osèrent ni l'un ni l'autre me détourner de poursuivre mon entreprise, et mon confesseur me permit

1. *Vie par elle-même*, ch. 33, p. 427, 428. — *Escritos*, I, p. 101.

de nouveau de m'y employer de tout mon pouvoir <sup>1</sup>. » Mais dès que la première maison de la réforme fut ouverte, le gouverneur d'Avila, les magistrats, le chapitre et le peuple, s'emportèrent tellement, dit la sainte, qu'on regarda comme une merveille que leur dessein, celui de démolir le monastère, ne fût pas sur-le-champ exécuté. Qui vint une seconde fois au secours de la réforme? Un religieux de l'ordre de Saint-Dominique, Bañez de Mondragon. « Seul, lui qui, tout en approuvant la nouvelle fondation, n'était pas d'avis qu'elle fût sans revenus, il se leva pour prendre notre défense... Il fit beaucoup d'effet, *hizo mucho provecho* <sup>2</sup>. »

Nous avons encore le discours prononcé par le grand théologien qui, depuis ce jour jusqu'à sa mort, pendant quarante-deux ans, favorisa la réforme de votre saint ordre, et qui fut pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'elle entrât dans la joie du Seigneur, le guide et le soutien de la réformatrice. Il put dire en commençant, dans l'exorde : « Jusqu'à cette heure je n'ai point parlé à la fondatrice, je ne la connais même pas, *ni conozco la fundadora* <sup>3</sup>. » Mais il en recevra désormais tant de confidences, il lui témoignera toujours un tel dévouement, qu'il pourra dire en 1591 dans une déposition solennelle : « Personne ne peut savoir mieux que moi les faveurs et les grâces particulières dont Notre-Seigneur combla la Mère Thérèse de Jésus. Car durant bien des années je

1. *Ibid.*, p. 428.

2. *Vie*, ch. 36, p. 492. — *Escritos*, I, p. 111.

3. *Santa Teresa y el P. Bañez*, Discurso, p. 162.

l'examinai en confession, et hors du confessionnal, en me montrant pour elle plein d'âpreté et de rigueur. Mais plus je l'humiliais et la dépréciais, plus elle l'aimait à prendre conseil de moi, parce qu'elle croyait être d'autant plus en sûreté, que son confesseur avait plus d'appréhension<sup>1</sup>.»

Huit ans après qu'elle fut montée au ciel, ses fils et ses filles furent tentés de se séparer, les carmes voulurent confier à d'autres le gouvernement et le soin des carmélites. Qui empêcha cette séparation? encore une fois un dominicain. Bañez alla trouver à Madrid le vicaire général des carmes, lui parla avec force contre cet abandon, et pour expliquer son insistance lui dit : « Cette réforme est fille de mes soins, *es hija de mis cuidados*, elle est née dans mes mains, *nació en mis manos*<sup>2</sup>. » Expression très exacte de la vérité : Bañez n'avait point concouru à la conception, à l'idée, au projet de votre réforme ; mais il coopéra plus que personne à sa naissance, à son enfantement et à son éducation par sainte Thérèse.

Enfin, Jacques de Yepès, évêque de Taraçona, dans une lettre à Louis de Léon, après avoir parlé de la longue apparition de saint Dominique à votre Mère, à Ségovie, de la bonté avec laquelle il lui prit la main et lui promit de l'aider en ses fondations, rappelle le dévouement du P. Pierre Hernandez, ce dominicain qui fut nommé visiteur apostolique du carmel d'Espagne, et qui témoigna la

1. *Ibid.*, declaración, p. 165.

2. *Ibid.*, n° VIII, p. 115.

plus grande bienveillance aux frères et aux sœurs de la réforme. Il se résume dans cette conclusion : Le carmel réformé a de grandes obligations à saint Dominique, puisqu'il lui doit, ainsi qu'aux religieux de l'ordre qu'il fonda, le commencement, le milieu et le faite de sa prospérité<sup>1</sup>.

Voilà pourquoi, ma révérende Mère, mon docte guide a mis en relief, fort à propos, la ressemblance de ces deux familles religieuses, et fait comme moi de l'hagiographie comparée, en établissant un ingénieux parallèle entre saint Élie et saint Dominique, entre saint Ange et saint Pierre de Vérone, entre saint André Corsini et saint Antonin de Florence, entre sainte Madeleine de Pazzi et sainte Catherine de Ricci, entre saint Franc et saint Gilles, entre saint Jean de la Croix et le vénérable Louis de Grenade, entre sainte Thérèse de Jésus et sainte Catherine de Sienne<sup>2</sup>.

Bien avant lui, un dominicain français avait signalé ces rapports de ressemblance et d'amitié entre les deux instituts, dans une dédicace longue et solennelle, écrite en latin avec autant d'élégance que d'enthousiasme et d'érudition, et mise en tête d'un ouvrage volumineux, le bouclier de la théologie de saint Thomas, *Clypeus theologiæ thomisticæ*. Il est dédié *sanctissimæ virgini Theresiæ*, à la très sainte vierge Thérèse, mère de l'ordre très illustre des carmes déchaussés. Dans l'édi-

1. *Ibid.*, n° X, p. 143-145. — Pour les détails de l'apparition de saint Dominique, n° II, p. 21, 22, et Ribéra, *Vie*, l. IV ch. 13, p. 476, 477.

2. *Ibid.* n° X, p. 137-143.

tion publiée à Paris par Vivès, en 1875, cette dédicace remplit sept pages in-quarto fort serrées.

D'une part on y voit ce que les fils de saint Dominique ont fait, pour les écrits de votre séraphin : ils les firent naître en lui ordonnant, par Ybañez, de raconter sa *vie*, par Garcias de Tolédo de la diviser en chapitres, et par Bañez de tracer le *chemin de la perfection*; ils les défendirent contre toute attaque, après qu'ils furent mis au jour. D'autre part les carmes se sont attachés, avec autant d'application et de succès que les dominicains mêmes, à étudier, à expliquer, à propager la doctrine de saint Thomas, par de très nombreux ouvrages. Ils ont même écrit sur la théologie mystique plus que les dominicains. Nous semblions les avoir attendus, dit le P. Gonet, *quos expectasse videbamus*, pour entendre saint Thomas enseigner la théologie mystique par la bouche d'hommes si grands, *tantum virorum ore*.

Pour moi, je sens, j'exprime le désir que cette remarquable dédicace soit traduite en français, augmentée de notes justificatives et historiques au bas de chaque page, par quelqu'un des enfants de saint Dominique. Elle formerait un charmant opuscule, qui serait un gracieux envoi à faire, un délicieux bouquet à offrir aux carmels de France, de Belgique, des colonies où l'on parle notre langue, afin de les embaumer tous du suave parfum de la durable amitié des deux ordres, en quelqu'un des jours que l'Église consacre au saint fondateur, ou à la séraphique réformatrice.

J'aurais voulu rester plusieurs heures à San-

Esteban, y retourner plusieurs fois, pour entendre encore l'éloquent prédicateur qui me conduisait, me parler de votre Mère avec amour et admiration : il l'appelle une héroïne sans égale, un astre de première grandeur qui ne souffre ni éclipse ni déclin, la femme la plus admirable et la plus célèbre des trois derniers siècles, celle qui forme par elle seule la gloire la plus pure de l'Espagne, et qui condense en soi toutes les grandeurs du carmel<sup>1</sup>. Mais je craignais de déranger cet excellent religieux, le R. P. Paulino Alvarez, et je refis seulement un court pèlerinage, une visite au saint Sacrement, une ardente prière, dans l'église dédiée à saint Étienne.

J'aurais voulu surtout y dire la messe votive de sainte Thérèse, devant le crucifix qui lui parla dans ce sanctuaire, comme un autre lui avait parlé dans l'église Saint-Thomas d'Avila. Mais il n'y est plus : un fils de ce monastère devenu archevêque de Valladolid, Mgr Blanco, mort en 1881, l'avait en sa possession<sup>2</sup>. D'ailleurs le temps et les forces me manquèrent. Dans un pèlerinage, si long qu'il soit, il plaît parfois à Dieu de nous priver de certaines consolations religieuses, afin d'approcher de nos lèvres le calice d'amertume que les martyrs vidèrent jusqu'à la lie, en nous mettant, par la fatigue, la maladie ou les occupations, hors d'état, comme ils l'étaient par leur captivité, de boire le calice enivrant de l'eucharistie dans une

1. *Ibid.*, n° I, p. 14.

2. *Ibid.*, n° III, p. 46, 47, note.

église, que le souvenir d'un saint rend particulièrement chère à nos cœurs. C'est une privation qui est moins épargnée encore aux missionnaires qu'aux pèlerins : elle leur donne sur l'océan l'avant-goût des peines de l'apostolat, et leur fait commencer l'apprentissage du martyre.

En sortant, en m'éloignant, je me laissai aller au courant de mes pensées, qui me ramena de Jésus crucifié à son premier martyr, et fit passer devant mon esprit ces mots du saint livre : *vidit gloriam Dei*, il vit la gloire de Dieu (Act. VII, 55). Est-ce à dire seulement que le regard d'Étienne se tourna vers le ciel, et s'éleva jusqu'au trône du Seigneur? C'est plus que cela; il s'étendit encore sur la terre, il pénétra dans l'avenir, il entrevit dans le lointain du temps et de l'espace certaines choses, où Dieu fait éclater sa gloire et celle de son martyr, qui contribuent à la gloire du Sauveur et de son témoin. Cette vue de l'avenir fut accordée aussi à Jacob mourant, lorsqu'il bénit ses fils (Gen. XLIX, 1-27). Une vue du présent fut donnée à Thérèse vivante, le 15 juillet 1570, le spectacle de quarante martyrs, mis à mort sur un vaisseau par les calvinistes, en face de Palma, une des îles Canaries : le bienheureux Azevedo et ses compagnons, tous jésuites, et l'un d'eux parent de la sainte<sup>1</sup>. L'année suivante, le 7 octobre 1571, une vue du présent sembla transporter aussi Pie V vivant sur le théâtre du combat naval, livré dans le golfe de Lépante : il connut la vic-

1. *Vie par elle-même*, ch. 24, p. 287, note du P. Bouix.

toire à l'heure même où elle fut assurée, et l'annonça à son entourage<sup>1</sup>.

Je n'en puis douter, une vision prophétique fut donnée à saint Étienne, au moment où il mourait sous les pierres lancées par les juifs, dont Saul gardait les vêtements et partageait le crime. Deux éléments contraires, en se rencontrant sous les nuages du trépas, électrisaient l'âme du martyr : la haine dont le poursuivaient ses concitoyens, qui lui causaient plus de douleur par leurs iniquités que par leurs coups ; le zèle dont il était embrasé pour leur salut éternel, l'amour qui faisait monter de son cœur jusqu'à Dieu un cri de miséricorde, une demande de pardon pour ses ennemis, *ne statuas illis hoc peccatum* (Act. VII, 59). J'admirais les jets puissants de cette électricité surnaturelle, qui dissipait un instant les obscurités de l'avenir, et qui illuminaient d'un éclat vif et soudain les objets les plus éloignés, pour que le héros chrétien pût se réjouir par la vue de cette gloire de Dieu, que ses bourreaux ne pouvaient empêcher de resplendir.

Un de ces jets lumineux éclairait devant son regard la route de Damas, et lui montrait un de ses persécuteurs renversé de cheval, converti par ses prières, et s'écriant : Seigneur, que voulez-vous que je fasse (Act. IX, 6)? Un autre jet lui laissait voir l'immensité des pays, et la diversité des peuples évangélisés par ce persécuteur devenu apôtre. Un troisième dirigeait les yeux et les pen-

1. *Brev.*, 5 mai, leçon VI.

sées du martyr vers le glorieux monastère qui porte son nom en Espagne, à Salamanque, et soutenait son courage par les plus consolants spectacles : les fils de saint Dominique se formant là dans le silence, et partant de là pour répandre en tous lieux la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur; Christophe Colomb cherchant là et trouvant un appui, pour découvrir un nouveau monde et y planter la croix; Thérèse de Jésus venant là demander lumières et conseils, pour affermir et propager sa réforme du carmel.

Oui, concluais-je, saint Étienne mourant a vu la gloire de Dieu; car le martyr qui tombe n'est pas un foyer qui s'éteint, ni un soleil qui s'éclipse. La charité divine qui électrise son âme en fait un foyer rayonnant et même, selon le mot de l'Écriture, un soleil illuminant, *sol illuminans*, qui promène partout ses rayons comme des regards, *per omnia respexit*, et qui voit, en certains lieux, pour une plénitude de grâce reçue, une plénitude de gloire rendue au Seigneur. Plus que d'autres, saint Étienne fait encore descendre la grâce sur l'homme, et monter la gloire vers Dieu; cet échange entre le ciel et la terre est l'effet de ses ardeurs et de ses souffrances, c'est son œuvre, *et gloria Domini plenum est opus ejus* (Eccli. XLII, 16).

Cette vue de la gloire de Dieu, montrée au premier martyr, me ravissait d'autant plus moi-même, que j'avais plus présente à la mémoire la *Vie de M. de Bretigny* qui, après vingt ans de généreux efforts, introduisit en France les fleurs

du carmel réformé. Ce fut à Saint-Étienne de Salamanque, en 1593, qu'il consulta le P. Dominique Eañez, et qu'il en fit approuver ce dessein, de vive voix et par écrit, comme celui d'une œuvre inspirée de Dieu<sup>1</sup>. Ce fut dans l'église Saint-Étienne des Tonneliers, sa paroisse, en Normandie, qu'après avoir reçu l'onction sacerdotale, le 7 mars 1598, il voulut célébrer sa première messe<sup>2</sup>. Ce fut à Montmartre, au tombeau des martyrs, qu'il conduisit d'abord les carmélites espagnoles, dont trois venaient de Salamanque, le jour même de leur arrivée à Paris, le 15 octobre 1604, afin qu'elles y prissent, dit son biographe, de nouvelles impressions de force et de sainteté, afin qu'elles y sollicitassent les bénédictions du ciel pour elles, et pour toutes les filles qu'elles allaient s'associer<sup>3</sup>.

Dès lors, comment s'étonner qu'il y ait toujours du martyr dans une carmélite, qu'elle en garde en son cœur l'amour et le courage héroïques, en attendant l'occasion de les montrer? Elles les montrèrent, dans cette même ville de Paris, le 17 juillet 1794, ces carmélites de Compiègne qui, debout au pied de l'échafaud, chantaient le *Salve Regina*, et qui entonnaient le *Laudate Dominum omnes gentes*, pendant qu'on plaçait leur tête sous le couteau<sup>4</sup>. Quel rapproche-

1. De Beauvais, *La vie de M. de Bretigny*, Paris 1747. 1. t. p. 137.

2. *Ibid.*, l. II, p. 173.

3. *Ibid.*, l. III, p. 280.

4. J'ai donné tous les détails dans *Notre-Dame du Mont-Carmel*, III<sup>e</sup> discours, 1<sup>er</sup> p. n<sup>o</sup> VII, VIII, IX, p. 150-155.

ment! Ce même psaume CXVI, chanté par ses filles, en mourant sur la guillotine, en entrant au ciel, est celui que la grande réformatrice chantait, à son entrée dans un nouveau couvent, pour inviter tous les hommes à glorifier avec elle la miséricorde du Seigneur. Je lis de M. de Bretigny : « Le lendemain il amena les carmélites espagnoles à leur maison ; il entonna, en entrant dans l'église, le psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, selon l'usage que suivait sainte Thérèse, lorsqu'elle prenait possession d'un nouveau monastère... On n'entendait que des cris de joie, de la part du peuple qui y était accouru. Tout le monde bénissait Dieu du trésor que sa miséricorde accordait à la capitale, et des grands avantages qui allaient en rejaillir sur la religion et sur l'Église<sup>1</sup>. »

Je pourrais certainement, je devrais peut-être, finir par ce rapprochement ce que j'avais à vous dire sur mes pèlerinages aux sanctuaires, qui glorifient le nom, rappellent les bienfaits et conservent le corps ou les reliques des martyrs. Mais j'éprouve depuis mon enfance, pour ces intrépides témoins de Jésus-Christ, un attrait si doux et si fort, que ma bouche ne veut pas encore se taire ni ma plume déjà s'arrêter, parce que l'une et l'autre parlent de l'abondance d'un cœur, qui aime à formuler ce souhait : Si je ne dois pas avoir la consolation de rendre mon âme à Dieu devant le saint Sacrement, au pied de l'autel, à la

1. *Vie de M. de Bretigny*, t. III, p. 281, 282.

porte du tabernacle, comme sainte Madeleine vers l'an 75<sup>1</sup>, comme saint Benoît en 543, comme sainte Claire de Montéfalco en 1308, comme plusieurs vertueux prêtres en différents temps, puissé-je du moins terminer ma vie près du corps d'un martyr !

Ne vous fâchez donc pas, ma révérende Mère, si j'ajoute un petit nombre de pages, pour vous faire partager un peu le bonheur que je goûtai, quand l'aimable Providence me permit d'offrir l'auguste sacrifice sur le corps de trois illustres martyrs : à Rome, sur le corps de saint Pierre, qui fut crucifié vers l'an 66 ou 68 dans l'enceinte de la ville, assez près de l'immense dôme qui couvre son tombeau ; à Naples, dans la cathédrale, sur le corps de saint Janvier, qui fut décapité, au temps de Dioclétien, dans la vallée dite Solfataria, à un mille de Pouzzoles ; à Mugnano, sur le corps de sainte Philomène, découvert dans les catacombes romaines le 25 mai 1802, et déposé dans une humble église dédiée à Notre-Dame des Grâces, en un petit village de Campanie, le 10 août 1805. Il semble au premier abord que la distance entre le lieu où souffrit un martyr, et le sanctuaire où son corps reçoit un culte public, doive toujours affaiblir un peu l'impression du pèlerin qui vénère cette relique ; mais cet éloignement est quelquefois compensé par d'autres circonstances, qui concourent à rendre profonde et durable l'impression ressentie par les prêtres et les fidèles durant une messe dite ou entendue.

1. *Grande Vie des Saints*, 22 juillet, t. XIV, p. 400.

Plusieurs fois j'avais suivi la voie douloureuse, que saint Pierre arrosa de ses larmes et de son sang ; je m'étais arrêté aux principales stations, pour lui offrir, à genoux, mes hommages et mes prières : hors des murs, au *Domine quo vadis*, où Jésus lui apparut avec sa croix pour ranimer son courage ; dans la ville, au pied du Capitole, en la prison mamertine où il fut détenu, au sommet du Janicule où il fut crucifié, au Vatican où il fut mis en terre. Il m'eût été agréable d'immoler l'adorable victime dans l'étroite chapelle, bâtie sur la place où le pontife suprême fut victime à son tour, et d'honorer ces deux victimes en renouvelant, pour le Maître, le sacrifice de la croix à l'endroit même où fut plantée, selon la tradition, la croix du disciple. Mais n'ayant le loisir, à Rome, que de dire une seule messe en l'honneur du prince des apôtres, la troisième après mon ordination, je me rendis, le mardi matin 18 juin 1856, dans la plus vaste et la plus splendide basilique du monde, consacrée solennellement à Dieu sous l'invocation de saint Pierre, le 18 novembre 1626, par un de ses successeurs, Urbain VIII, celui-là même qui corrigea l'office de sainte Thérèse, qui en composa les hymnes et en rédigea l'oraison<sup>1</sup>.

J'avais plus d'une fois non seulement considéré, mais lu, étudié ce temple auguste, comme on lit et étudie un long poème, un chef-d'œuvre de poésie, avec des yeux avides, un esprit scrutateur et un cœur enthousiaste ; j'en avais admiré l'im-

1. Paulino Alvarez, *Santa Teresa...* n° X, p. 142, note.

mensité des dimensions et l'harmonie des proportions, les tableaux en fine mosaïque et les sculptures en marbre blanc, sous le vestibule les statues équestres de Charlemagne et de Constantin, au fond de l'abside la chaire du premier pape soutenue par quatre docteurs, sous le dôme la Confession avec le baldaquin de bronze, les lampes d'or en forme de roses, et la blanche image de Pie VI agenouillé devant le tombeau du pontife martyr. Cette fois, sans que je fisse attention à aucun détail, toutes mes impressions se réveillèrent avec une fraîcheur matinale, qui compléta ma préparation au sacrifice que je venais offrir. Ému et recueilli, je passai entre les statues des fondateurs d'ordres après m'être approché, pour prendre de l'eau bénite, de celle qui se trouvait la première à ma droite en entrant; c'était sainte Thérèse, ayant vis-à-vis d'elle son compatriote et son soutien, saint Pierre d'Alcantara.

Je baisai le pied de saint Pierre, et priai un instant près de sa Confession; puis je descendis dans la crypte, pour célébrer à voix basse les divins mystères sur les corps des deux apôtres réunis en un même sépulcre, au-dessous de l'autel monumental où j'avais vu quelquefois Pie IX sacrifier, avec un éclat et une dignité incomparables, en face des représentants du monde entier. Que demandai-je à Dieu avec le plus d'instances? Au memento des vivants, je sollicitai pour moi, et pour mes amis, la grâce d'un inaltérable dévouement à l'Église et à son chef. Au memento des morts, j'implorai une prompte entrée dans la gloire cé-

leste, dans la béatitude éternelle, pour ceux qui avaient employé ou sacrifié leur vie à la défense du vicaire de Jésus-Christ, du successeur de Pierre.

Loin de Rome, de temps en temps, dans mes méditations, je repassais en esprit sur cette voie douloureuse, qu'avait suivie le prince des apôtres, et j'aspirais au bonheur de dire, une seconde fois, la messe sur sa tombe. L'attente fut longue, je ne pus jouir de cette faveur qu'en 1878, le samedi 19 octobre. Avant de descendre sous la Confession, quoique mes jambes malades pussent à peine me soutenir, je me fis conduire à l'endroit où le corps de Pie IX reposait provisoirement, dans la basilique, à gauche, au-dessus d'une ouverture ou porte par laquelle passent les visiteurs. Je me mis à genoux, j'appuyai ma tête contre un des montants de marbre, et je laissai couler mes larmes en demandant à Dieu, par l'intercession du vénéré défunt, la grâce de guérir, pour travailler comme un bon soldat de Jésus-Christ et de son Église. Durant la messe, je renouvelai ma demande et j'ajoutai, à mes intentions personnelles, celles qui m'avaient été recommandées par plusieurs filles de sainte Thérèse, et plus particulièrement par l'éminent cardinal archevêque de Paris, ou par son pieux coadjuteur.

Mgr Étienne Ciccolini, camérier secret participant, qui a reconstitué l'Académie des Arcadiens, eut l'extrême bonté de descendre dans la crypte, pour me mener avec lui et chez lui au palais. Mais il fallut remettre à un autre jour ce qui est, pour un pèlerin venu d'au delà des monts,

le complément nécessaire de toute messe dite sur le corps de saint Pierre, la visite faite à son successeur, la bénédiction demandée au père commun des fidèles, au pasteur universel. Ce fut le lundi suivant, 21 octobre, que le charitable camérier et Mgr Macchi, maître de la chambre, me présentèrent à Léon XIII, qui devint souriant, se montra très bon, daigna prendre mes deux mains dans les siennes, et me dit : « Je vous donne une bénédiction toute spéciale, pour vous et vos œuvres. »

Réconforté par cette messe et cette bénédiction, qui avaient ouvert pour moi deux sources de vigueur et de consolation, le Cœur de Jésus et le cœur de son vicaire, je pris le chemin de Naples, moins pour en visiter les églises et les musées, moins pour voir les flammes du Vésuve et les ruines de Pompéi, que pour accomplir deux pèlerinages, que pour offrir le sacrifice sur les corps de deux martyrs célèbres, l'un dans la ville, l'autre à quelques lieues au nord.

Le vendredi 25 octobre 1878, j'entrai dans la cathédrale de Naples, pour y dire la messe près des ossements et des cendres du corps de saint Janvier, qu'on y déposa en 1497 dans une magnifique chapelle, qui porte son nom et qui est construite sous le grand autel. Mon attention ne se fixa sur aucune des œuvres d'art, sur aucun des objets pieux qu'on voulut me faire remarquer ; tout m'invitait à méditer et à prier. Je fus bientôt seul avec un servant, pas un bruit n'arriva plus jusqu'à mes oreilles, et rien ne put distraire mon

esprit ni de l'adoration du divin Père, auquel j'allais offrir en victime son Fils unique, ni de l'invocation du saint évêque et martyr, que je venais honorer. Ce silence, hélas ! trop rare, va toujours à mon âme, et accroit pour elle les charmes et les avantages d'un pèlerinage. Cette fois, il dura autant que ma messe et mon action de grâces : en m'aidant à me recueillir moi-même, il m'aida à recueillir plus de fruits de cette sainte action.

Il me fit plus de bien, je le crois, que n'auraient pu m'en faire les cris et les mouvements, les chants et les agitations de la multitude, en quelqu'un des trois jours solennels où se produit, chaque année, le miracle de la liquéfaction et de l'ébullition du sang du glorieux martyr. Je ne regrettais nullement de n'en être pas témoin, et je ne trouvais pas en moi la curiosité du général Championnet qui, le jour même qu'il s'empara de Naples en 1799, voulut voir de ses yeux ce prodige. Il en fut si fort étonné qu'il fit présent, quelque temps après, d'une mitre tricolore pour coiffer le buste de vermeil, qui renferme la tête de saint Janvier<sup>1</sup>. Ce buste avait été offert, dès l'an 1306, par le roi Charles II d'Anjou, neveu de saint Louis, roi de France, et père de cet autre saint Louis, de ce jeune évêque de Toulouse, qui eut l'extraordinaire honneur d'être canonisé, du vivant de sa mère, Marie de Hongrie, le 7 avril 1317, par son ancien précepteur devenu le pape Jean XXII.

1. *Grande vie des saints*, 19 septembre, t. XVIII, p. 166, 177.

Mais, pour achever de satisfaire ma dévotion, je parcourus rapidement la nef de la cathédrale qui n'a rien de remarquable, et j'allai entendre une messe dans la chapelle dite du *Trésor*. Elle fut bâtie en 1529, afin d'y conserver la tête du martyr, retirée vers le VIII<sup>e</sup> siècle de la châsse où son corps était contenu, et les deux fioles de verre très anciennes qui renferment son sang. J'admirai les trois riches autels de cette chapelle. Sur celui du milieu les saintes reliques sont gardées, avec les plus grandes précautions, dans des niches faites de marbres scellés dans la muraille, et fermées par deux portes, qui sont recouvertes de lames d'argent à l'intérieur et à l'extérieur. Chaque porte a deux serrures et deux clefs différentes : deux sont confiées à l'archevêque même, les deux autres à un noble député ou commissaire, changé plusieurs fois par an. Pour la liquéfaction, ces niches ou armoires sont ouvertes devant plusieurs témoins, prêtres et laïques, qui font placer sur l'autel la tête du côté de l'évangile, les fioles du côté de l'épître<sup>1</sup>.

La présence de ces reliques et le souvenir de ce miracle attirent, à cet autel du milieu, un grand nombre de fidèles qui aiment à y communier. Je fus très édifié par la piété d'une pauvre femme, l'une de celles peut-être qui prétendent descendre de la nourrice de saint Janvier : pour recevoir l'hostie sainte, elle vint se mettre à genoux, avec une angélique modestie et un parfait recueille-

1. *Ibid.* p. 166, 176.

ment, sur les degrés mêmes, au coin de l'épître, à l'endroit où l'enfant de chœur avait présenté les burettes au célébrant.

La veille, jeudi 24, j'étais sorti de Naples pour répandre mes prières et le sang de Jésus-Christ près du corps de sainte Philomène, vierge et martyre, à *Mugnano-del-Cardinale*, petit village adossé au flanc pittoresque de ces montagnes de la Campanie septentrionale, dont les prolongements forment autour de lui une gracieuse ceinture. Je dus traverser deux fois, à l'aller et au retour, la ville de Nole, qui évoquait en moi de touchants souvenirs. Je me rappelais les nombreux chrétiens qu'on y amenait autrefois, pour en faire des renégats, et qui préféraient le dernier supplice à l'apostasie. Je me rappelais le saint prêtre Félix, que des toiles d'araignées y déroberent à ses persécuteurs, en 250, et qui fut, après son trépas, l'objet d'une telle dévotion, qu'on bâtit cinq églises près de son tombeau, qu'il s'y fit longtemps un grand concours de fidèles, et qu'aujourd'hui encore ses reliques sont vénérées dans la cathédrale.

Le souvenir le plus doux à mon cœur fut celui d'un saint, qui est une des gloires de notre Aquitaine. Saint Paulin de Nole naquit à Bordeaux, l'an 353, dans une royale opulence, qui faisait dire que les biens de son père équivalaient à tout un royaume ; il mourut volontairement dans une extrême indigence, après avoir tout donné à Jésus et à ses pauvres, principalement à ses membres souffrants ou captifs. Élève du poète Ausone et poète lui-même, il épousa une riche espagnole,

qui est la première sainte Thérèse en date, et qui eut, comme votre Mère, quelque chose de séraphique. Elle se nommait *Therasia*, *Thérasie*, nom qui est devenu *Thérèse* en français, comme l'enseigne Quicherat<sup>1</sup>. Aussi est-ce sous le nom de *Thérèse*, que la *Grande vie des saints* place sa fête au 29 février, jour de sa mort<sup>2</sup>.

Elle prit son vol vers le ciel en 424. L'unique fruit de son mariage, un fils, était mort plus de trente ans auparavant, et avait été inhumé dans Alcalá, près des saints martyrs Just et Pasteur. Vivant depuis lors avec Paulin, comme une sœur avec son frère, et l'excitant à la pratique des plus sublimes vertus par ses paroles, comme par ses exemples, elle eut la consolation de le voir ordonné prêtre à Barcelone en 393, et choisi en 409 pour évêque de Nole, où l'avait attiré sa vénération pour saint Félix. Il gouverna cette église jusqu'à ce qu'il mourût, en 431, et son corps fut plus tard transporté à Rome dans l'église Saint-Barthélemy.

On voit encore à Nole les restes des basiliques qu'il fit élever, et qu'on nomme Pauliniennes. Comme les autres, elles étaient ornées de peintures qui représentaient des scènes de la Bible, et qu'il appelait, comme au moyen âge on appela nos vitraux, les livres des ignorants. Dans une de ces vieilles basiliques de Nole se trouve la muraille, dont l'ouverture servit de refuge à saint Félix, et

1. Quicherat, *Vocabulaire latin-français des noms propres*, p. 157. Paris, 1863.

2. *Grande vie des saints*, t. IV, p. 671.

fut fermée tout à coup par des araignées. Dans une crypte est la fournaise de saint Janvier, le lieu où il fut tourmenté avec ses compagnons par ordre du gouverneur. Le pèlerin aime à voir aussi toujours debout la tour carrée, qui fut construite par saint Paulin pour y placer, non pas les sonnettes connues de l'antiquité, mais les premières cloches destinées au culte chrétien. Il les fit fondre en ce métal de Campanie, dont la pureté et la sonorité étaient en grande réputation.

La voiture que j'avais prise en quittant le chemin de fer, me déposa à l'entrée de l'église de Mugnano vers dix heures du matin. Je me préparai à la messe en priant devant l'autel, qui est dédié à sainte Philomène, dans la nef du côté de l'évangile. Le dessous est en marbre blanc sculpté. Le dessus, plus haut que le tabernacle, n'est pas un tableau, mais une effigie de la jeune vierge et martyre en cire et en carton. Elle est de grandeur naturelle, richement habillée, et peinte de ces vives couleurs qui plaisent aux *contadini* ou paysans. Dans cette effigie on a renfermé les ossements de la sainte. Elle est ordinairement couverte par une grande dentelle, qui s'élève ou s'abaisse à volonté. Quand on la découvre, les gens de la campagne se frappent violemment la poitrine, poussent des gémissements, répandent des larmes, et parfois profèrent des menaces, comme le peuple fait à Naples pour saint Janvier.

En 1835, cette pieuse demoiselle de Lyon qui a tant contribué aux progrès, et même à la naissance,

du *Rosaire vivant* et de la *Propagation de la foi*, Pauline-Marie Jaricot, se fit transporter mourante à Mugnano, et y commença une neuvaine pour sa guérison. « Vers la fin de la neuvaine, raconte une de ses amies, comme aucune amélioration ne se manifestait dans l'état de la malade, les Napolitains joignirent aux supplications des menaces, dans le genre de celles-ci : Sainte Philomène, si vous ne guérissez pas cette sainte femme, qui est venue de si loin et qui a tant obligé le bon Dieu, nous vous laisserons là, et jamais plus on ne s'occupera de vous!... Entendez bien cela, grande martyre! Nous tiendrons bon... Et en disant ces paroles étranges, ils frappaient sur le tombeau et criaient de telle sorte que, pour les calmer, on dut leur dire que la *signora* française leur demandait de prier tout bas...

Le dernier jour une guérison complète et soudaine fut obtenue. « Impossible de dérober au peuple la vue d'un tel prodige. Il y eut alors des cris de joie, des trépignements, et on répéta cent et cent fois : Vive sainte Philomène! Vive la bonne martyre! Puis chacun voulut baiser les mains, ou au moins les vêtements de Pauline-Marie, et l'on imagina même de la porter en triomphe jusqu'à sa demeure; mais elle refusa énergiquement de subir cet honneur. Le grand fauteuil, qui lui servait depuis si longtemps, fut laissé près du tombeau de la thaumaturge, et, pour calmer un peu l'enthousiasme des Napolitains, M<sup>lle</sup> Jaricot fit avec eux une neuvaine d'actions de grâces, pendant laquelle elle vint à pied à l'église, plusieurs fois chaque

jour, après avoir été durant de longues années sans pouvoir faire un pas<sup>1</sup>. »

Si je vous ai décrit cette guérison, ma révérende Mère, c'est parce qu'elle détermina le pape Grégoire XVI à autoriser, dans Lyon, l'érection d'une chapelle distincte, séparée de toute église, en l'honneur de sainte Philomène<sup>2</sup>, et le curé d'Ars, le vénérable Vianney, à lui confier toutes ses intentions, à lui attribuer tous ses miracles. Il recommandait à tous la dévotion et la confiance envers cette puissante thaumaturge, il en répandait partout la médaille, comme dom Bosco a fait pour Marie Auxiliatrice. Je les ai vus l'un et l'autre, j'ai reçu leur bénédiction et leurs avis. Mais si j'admiraient le bien qu'ils opéraient, par une parole simple et une ferveur divine, j'ai admiré tout autant leur humilité, qui les poussait à s'effacer toujours, à se cacher derrière leur sainte de prédilection, à éclipser leur propre puissance pour faire briller la sienne du plus radieux éclat. Ne trouvant plus sur lui aucune médaille de Marie Auxiliatrice, le piémontais me dit un jour : Un dom Bosco sans médaille, c'est un soldat sans fusil. Le français appela durant trente ans sa chère petite sainte son chargé d'affaires, son conseil au ciel, son agent sur la terre des guérisons et des conversions. Elle vous obéit donc ? lui dit quelqu'un. — Elle peut bien m'obéir, répondit-il, puisque Dieu même m'obéit à la messe<sup>3</sup>.

1. Prévost, *Histoire nouvelle de sainte Philomène*. Paris. 1887 ; ch. III, p. 153, 155.‡

2. *Ibid.* p. 159, 160.

3. *Ibid.* p. 162, 163.

Le cœur plein de ces souvenirs et de ces sentiments, je me suis revêtu des ornements sacrés, pour commander au Dieu qui descend sur l'autel, comme il monta sur la croix, afin d'y mourir par obéissance, *obediens usque ad mortem* (Philip. II, 8). J'ai dit la messe sur l'autel où Pie IX l'avait dite, le 7 des ides de novembre 1849<sup>1</sup>.

Lorsque mes regards se levaient vers le ciel, ils rencontraient l'effigie de sainte Philomène, avec son étroite et blanche tunique sans manches, qui se prolonge jusqu'aux talons, avec sa dalmatique rouge à larges manches qui descendent jusqu'aux coudes. Assise sur un coussin de soie et couronnée de roses, elle tient dans sa main droite l'ancre et la flèche, dans sa main gauche le lis et la palme<sup>2</sup> : muets et gracieux symboles, fort éloquents pour le pèlerin qui comprend et qui sent. Lorsque mes regards s'abaissaient sur la table de l'autel, ils contemplaient l'Époux des vierges et le Roi des martyrs, se tenant étendu sur le corporal comme un agneau qui a été tué, *agnum stantem tanquam occisum* (Apoc. V, 6). Je le considérais faisant pour sa virginale épouse ce qu'il a fait pour son père nourricier : après avoir retardé pour eux de plusieurs siècles le culte qui leur était dû, il leur attire de tous côtés des dévots et des clients, il manifeste en tous lieux et par mille prodiges l'efficacité de leur protection.

Si je me tournais vers les assistants, peu nom-

1. *Ibid.* ch. iv. p. 235, office propre de sainte Philomène.

2. Ch. I, p. 40.

breux, mais fort recueillis, descendus presque tous des Apennins pour implorer leur puissante protectrice, j'admirais leur maintien respectueux et leur piété expansive. Aussi longtemps que je fus à l'autel, ils restèrent à genoux, sans appui, priant de tout cœur, et parfois levant sur sainte Philomène des yeux humides de larmes, ou la conjurant à haute voix d'exaucer leur demande. L'assistance influe sur le célébrant, comme l'auditoire sur le prédicateur. Cette foi, cette confiance, cette ardeur des simples et des petits, étaient si communicatives qu'elles faisaient du bien à mon âme, et m'animaient moi-même à plus de dévotion. Derrière eux, tout près, je voyais l'autel sur lequel sont exposées les trois tuiles qui, dans le cimetière de Sainte-Priscille, avaient scellé la tombe de sainte Philomène, et qui portent encore son nom avec quelques symboles<sup>1</sup>. Je voyais une sorte de tabernacle abritant le reliquaire, qui contient les restes de son sang : ils prirent dans la fiole où on les trouva, et ils ont gardé dans ce reliquaire, l'aspect de petites pierres précieuses.

Si mes pensées, comme des regards, se fixaient sur moi-même, scrutaient mon propre cœur, elles y voyaient deux affections dominer en ce moment toutes les autres : la reconnaissance et la piété filiale. Durant les années de ma première et de ma seconde communion, ma pauvre mère cultivait déjà la dévotion à sainte Philomène, et m'en faisait respirer le parfum ; mon pèlerinage à Mugnano

1. *Ibid.* ch. 1, p. 20-25.

fut l'épanouissement d'une fleur qu'elle avait plantée, fut le fruit d'une promesse qu'elle m'avait inspiré de faire sur sa tombe, fermée depuis peu de temps. Je voulus venir, je vins, malgré la maladie, honorer la thaumaturge du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le sanctuaire où elle prodigue ses bienfaits, pour la remercier des faveurs obtenues, et pour lui en demander de nouvelles, principalement l'éternel repos de l'âme de ma mère, et la santé durable de mon corps.

Je lui avais souvent adressé d'autres prières, dans une vaste église où elle est aussi en grand honneur : l'église des Saints-Gervais et Protais, au centre de Paris. Deux fois même j'y avais prêché, devant un très nombreux auditoire, la neuvaine qui prépare les âmes à la fêter dignement le 11 août. Mais à Mugnano comme à Ars, je la priai avec une confiance toute particulière, parce que c'est là qu'il plaît à Dieu de nous montrer tout particulièrement le pouvoir dont elle jouit, par les grâces plus abondantes ou plus extraordinaires qu'il nous accorde, en considération de ses mérites et de ses supplications.

Après la messe, j'éprouvai cette fraîcheur de l'esprit et cette poésie du cœur, qui sont la récompense immédiate d'un pèlerinage, accompli pour la gloire de Dieu et l'amour des saints. A la fin d'un voyage de dévotion, l'âme se sent rafraîchie et reposée, comme le corps au sortir d'un bain matinal. L'Académie française a placé dans son dictionnaire, au mot *rafraîchir*, cette expression figurée : « Rien ne rafraîchit le sang comme une

bonne action » ; et l'auteur de *l'Imitation* a dit dans son premier livre : « *Bona vita refrigerat mentem*, une bonne vie, une vie vertueuse rafraîchit l'esprit<sup>1</sup>. » Un pieux pèlerinage n'est-il pas une bonne action, et pour quelques jours du moins une vie vertueuse ? Vous comprenez donc pourquoi il donne aux fervents chrétiens, aux âmes unies à Dieu, cette fraîcheur des pensées et des sentiments, cette poésie des conceptions et des images, que le penseur et l'écrivain cherchent, sans les trouver souvent, dans une promenade à travers les jardins et les bois, à l'heure où les cieux éveillent la terre pour lui raconter la gloire de Dieu, où les jeunes plantes, en son honneur, boivent la rosée de la nuit, et se parent des premiers rayons de l'astre du jour, où l'oiseau, sur le roseau flexible, salue le Créateur par ses premiers gazouillements, avant que l'enfant l'invoque en bégayant sur les genoux de sa mère.

Toutes les personnes qui me montrèrent, après mon action de grâces, comme à Naples, les dépendances de l'église, avec les objets laissés en souvenirs ou envoyés en hommages, me touchèrent par leur bienveillance et leur affabilité. Le recteur, dom Gennaro Ippolito, me parla en italien avec beaucoup de sympathie pour la France, et d'admiration pour le grand évêque d'Orléans, qui venait de mourir. Une fille de la charité, d'une branche qui n'est pas soumise aux lazaristes, me parla sa langue maternelle, le fran-

1. *Imitation*, liv. I, ch. II, n° 2.

çais, avec une distinction et une facilité, qu'un long éloignement de son pays ne diminue point. Elle naquit en Savoie d'une excellente famille, et compte dans sa parenté un prêtre éloquent et savant, le chanoine Arminjon, qui se distingua par ses discours comme par ses écrits, qui prêcha plus de cinquante retraites ecclésiastiques, et m'encouragea jusqu'à sa mort à faire de même. Toute joyeuse de rencontrer à Mugnano un de ses amis, sœur Generosa ne voulut point me laisser partir, sans que j'emportasse un flacon plein de l'huile qui brûle devant le corps de sainte Philomène, et qui fut l'agent de nombreuses guérisons, parfois même de conversions.

Autrefois les papes envoyaient, aux personnages qu'ils voulaient particulièrement honorer, l'huile qui avait alimenté les lampes de la Confession de Saint-Pierre, pour qu'elle fût à leur égard, ou par leur entremise, l'instrument des faveurs célestes. Aujourd'hui encore en Italie, à Rome surtout, les fidèles trempent le pouce droit dans l'huile des lampes d'églises, pour oindre leur front en forme de croix : Dieu les en récompense par des grâces signalées<sup>1</sup>.

Dans l'espoir de guérir plus de malades, de convertir plus de pécheurs, sœur Generosa adopta avec ardeur cette pratique de deux lampes devant le saint Sacrement, que je recommande dans mon second volume sur *le Cœur Eucharistique*<sup>2</sup>. Elle

1. Jobin, *Etudes sur les lampes du saint Sacrement*, ch. VIII, p. 121-132, Paris, 1870.

2. Ch. IV, § IV, p. 182-198.

fit même traduire en langue italienne ce que j'en ai dit, et se mit en rapport avec un zélé prêtre de Venise, M. Carlo Fioriani, qui en avait fait et propagé un résumé avec l'approbation du patriarche, Mgr le cardinal Agostini<sup>1</sup>. Il avait aussi publié sa traduction complète de mes deux volumes<sup>2</sup>, pour répandre plus efficacement l'association des lampes eucharistiques, qui fut approuvée par Pie IX le 27 novembre 1863.

Cette association unit deux personnes au pied du même autel, par le moyen de deux lampes qui, en même temps, durant une heure au moins, brûlent à leur intention et les représentent, devant le Cœur du bon Maître, pour qu'il ne puisse leur adresser le reproche qu'il fit à ses disciples, sous les oliviers de Gethsémani : N'avez-vous donc pu veiller une heure avec moi (Matth. XXVI, 40)? Plusieurs personnes peuvent s'associer, pour entretenir perpétuellement ce doux et pieux symbole d'amitié, les deux lampes qui tiennent compagnie au plus aimant de tous les cœurs, au seul cœur qui veille toujours (Cant. V, 2), pour lui offrir, l'une nos actions de grâces, l'autre nos réparations.

Quand je quittai la digne fille de saint Vincent de Paul, et le sanctuaire à miracles, l'air me sembla plus pur, le paysage plus charmant, chaque maison plus blanche et mieux bâtie. Le sable criait moins sous les roues de la voiture, la route paraissait moins longue et plus unie. J'y rencon-

1. *Brevi cenni sull' istituzione delle lampade eucaristiche.*

2. *Il Cuore Eucaristico*, 2 vol. Tip. Emiliana, Venezia, 1880.

traï des paysannes qui marchaient pieds nus, pour épargner leur chaussure qu'elles portaient d'une main, tandis qu'elles tenaient de l'autre, sur leur tête, une haute corbeille pleine de fruits. Dans la campagne bien boisée, je vis d'autres femmes cueillir de gros raisins, sur des vignes qui enlacent le tronc des arbres, et s'étendent parfois des branches de l'un aux branches de l'autre, en forme de guirlandes aériennes. A Nole aussi tout me parut moins désagréable, les rues moins étroites, les habitations moins mesquines, les gens mieux vêtus et plus propres. J'admirais moi-même l'heureux changement produit, dans l'aspect de tous les objets, par la fraîche joie de mon cœur qui se reflétait sur toutes choses.

J'y reconnaissais cette harmonie de la nature et de la grâce, que leur commun auteur a primitivement établie, afin de nous rappeler qu'elles sont toutes deux les filles de son amour pour nous; j'y voyais cette influence de la grâce sur la nature, qui nous apprend que la première doit commander à la seconde, et que celle-ci doit aider celle-là à produire les fleurs des vertus en ce monde, les fruits de la gloire dans le ciel. Dieu se plaît souvent à nous signaler cette harmonie, cette influence, pour nous rendre plus attentifs à son intervention paternelle. A Rome, les dominicains de Sainte-Sabine me montrèrent, au pied d'un oranger planté par leur saint fondateur, un rejeton vert et vigoureux qui avait poussé en l'année même où le P. Lacordaire étendit sur la France une branche de l'ordre pleine de sève et d'avenir.

A Lourdes on m'avait dit en souriant : Ne craignez-vous pas que la Vierge immaculée soit un peu coquette ? Elle nous ravit, en effet, par l'innocente beauté de son vêtement, et par la pieuse noblesse de son attitude. Le site même qu'elle a choisi pour se montrer, n'est-il pas admirable ? Quel cadre pouvait être moins indigne d'elle, en ses apparitions, qu'un ciel d'azur sur sa tête, un torrent impétueux à ses pieds, à sa droite des montagnes superbes, à sa gauche de verdoyants coteaux ?

Quand j'approchais d'Assise on m'avait dit aussi : Considérez sur quel magnifique théâtre Dieu fit naître et grandir le patriarche de l'innombrable famille franciscaine. Gravissez cette colline d'où le regard s'étend si loin, embrasse un si vaste horizon, et contemplez de là le gracieux panorama qui se déroule tout autour. Vous comprendrez mieux comment le Seigneur réalisa lui-même, pour saint François, la parole du psalmiste : « Au juste la lumière, aux cœurs droits la joie (Ps. XCVI, 11). » Il se servit de cette belle nature, pour inonder de lumière l'intelligence de son disciple, en lui faisant apercevoir plus aisément, dans les êtres corporels, le vestige ou l'image de ses perfections infinies ; il s'en servit pour remplir de joie le cœur du séraphin, en l'inclinant à caresser les agneaux et les colombes, à prêcher les oiseaux et les fleurs, à célébrer le soleil et la lune, à les chérir tous comme des frères et des sœurs.

III. — Il existe une fraternité plus touchante, il existe une paternité plus haute, qui fait le charme

de la vie religieuse, et qui transforme le cloître austère en une joyeuse famille. Vous le savez, ma révérende Mère, par votre expérience personnelle et vous avez redit, plus souvent encore du cœur que de la voix, le chant inspiré : *Ecce quam bonum et quam jucundum*, ah ! qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter ensemble avec un fraternel amour, *habitare fratres in unum !* Pas plus suave n'était l'huile parfumée qui, de la tête d'Aaron, décollait jusque sur le bord de ses vêtements. Pas plus fraîche n'est la rosée d'Hermon, qui s'étend jusqu'à la montagne de Sion. Car le Seigneur a destiné ses bénédictions, et la vie pour jamais, aux frères réunis dans la même demeure (Ps. CXXXII).

Autant ou plus qu'aucun autre, le cœur maternel de Thérèse avait goûté ce contentement, et après avoir raconté la fondation du carmel de Burgos, elle écrivit : « Je ne pouvais m'empêcher de dire à Dieu : Seigneur, que prétendent de plus vos servantes bien-aimées, que de vous servir, et de se voir prisonnières par amour pour vous, dans ce saint asile d'où elles n'auront plus à sortir ?

« Non, ajoute-t-elle, à moins de l'avoir éprouvée, on ne pourra jamais comprendre la joie qui inonde nos âmes, toutes les fois qu'un nouveau monastère étant fondé, nous nous retrouvons enfin dans une clôture, où les personnes séculières ne peuvent entrer : quels que soient leurs droits à notre affection, et notre plaisir d'être avec elles, rien n'égale la consolation intime que nous goûtons de nous voir seules avec Dieu. Voyez-vous ces

poissons qu'un coup de filet a tirés du fleuve ; ils se débattent, et ne sauraient vivre à moins de rentrer dans l'eau, *no pueden vivir si no los tornan al agua* ; c'est l'image fidèle de ces âmes, qui se désaltèrent sans cesse dans le courant des eaux vives de leur Époux. Otez-les de là pour être spectatrices des choses du monde, captives comme le poisson que le filet a jeté sur le rivage, elles ne vivent plus jusqu'à ce qu'elles se voient replongées dans leur élément, *no se vive hasta verse tornar allí*. Je vois cela en toutes nos sœurs toujours, *esto veo en todas estas hermanas siempre*<sup>1</sup>. »

Mais ce que vous ne pouvez savoir que par l'expérience d'autrui, c'est que, de toutes les joies de la famille religieuse, il n'en est pas de plus sensible au cœur des enfants, que le bonheur de célébrer ou d'entendre la messe près du corps de leur père ou de leur mère, après que l'Église en a autorisé le culte. De tous les pèlerinages, voilà d'ordinaire le plus sanctifiant pour eux, celui qui élève le plus leur esprit et dilate le mieux leur cœur, celui qui rassérène le plus leur âme et retrempe le mieux leur courage.

Comme le fondateur et la fondatrice d'une congrégation participent à la paternité adoptive de Dieu, ils reçoivent aussi une part de sa puissance de créateur. Dieu ne se contente pas de donner l'existence à ses créatures, il la leur conserve par une action spéciale, qui équivaut à

1. *Livre des fondations*, ch, xxxi, trad. Bouix, p. 471, 472. *Escritos*, t. I, p. 249.

une création sans cesse renouvelée. De même, tandis que les parents, dans l'ordre de la nature, ne transmettent plus la vie à leur enfant après qu'il est né, et surtout après qu'ils sont morts, le père et la mère d'une famille spirituelle continuent de transmettre la vie, dans l'ordre de la grâce, à ceux qui depuis longtemps sont devenus leurs enfants. Or, par quels moyens s'opère cette conservation de la vie, ou de l'esprit, dans les religieux ? Certainement par les exemples et les écrits, que leur père ou leur mère a laissés ; certainement encore par l'assistance qu'ils en reçoivent, par les secours divins qu'ils en obtiennent ; mais certainement aussi par la présence du corps saint, resté sur la terre près du corps de Jésus-Christ, près du Cœur eucharistique, qui en fait le canal de la vie surnaturelle, dont il garde la plénitude, qui en fait le réservoir ou fontaine secondaire de toutes les grâces, dont il est la source première.

Au deuxième concile de Nicée, en 787, Théodore, évêque d'Amorium, dans la grande Phrygie, lut sa profession de foi où il disait : « J'honore et je baise les reliques des saints, comme étant les restes de ceux qui combattirent pour le Christ, et qui reçurent de lui la grâce de rendre la santé, de guérir les langueurs et de chasser les démons <sup>1</sup>. » Théodore, patriarche de Jérusalem, lut aussi ces paroles : « Jésus-Christ Notre-Seigneur nous a donné les reliques des saints, comme des fontaines

1. Actio I, p. 59 du t. VII des *Sacrosancta Concilia* de Labbe, Paris, 1671.

salutaires, *fontes salutare*, qui répandent en beaucoup de manières les bienfaits sur les faibles, *multimode beneficia infirmantibus rigantes*, exhalent un parfum de suavité, et mettent en fuite les démons. Comme l'enseigne un grand maître, dont le nom veut dire immortel (saint Athanase), les ossements des martyrs éloignent les langueurs, guérissent les infirmités, font voir les aveugles, nettoient les lépreux, dissipent les tentations et les chagrins, *tentationes et mærores dissolvunt*<sup>1</sup>.

Où ces heureux effets sont-ils plus fréquemment et plus sûrement obtenus, si ce n'est dans les communautés, là où l'on vénère d'autant mieux une relique, qu'au culte religieux on ajoute pour elle un vif sentiment de piété filiale? Et à quels moments obtient-on plus facilement ces bienfaits? durant les messes dites ou entendues, aux communions faites près des reliques, près des membres, près des corps de ces saints ou de ces saintes, que Dieu choisit pour donner l'être à quelque famille spirituelle, à quelque congrégation, pour lui servir de modèle durant leur vie, et de protection après leur mort.

Si j'avais à l'expliquer, j'emploierais la comparaison indiquée par Notre-Seigneur dans l'Évangile : Je suis la vigne, vous êtes les rameaux, *ego sum vitis, vos palmities* (Joan. XV, 5); je dirais : Pas plus que nous les saints ne furent, par leur naissance, des rameaux du cep-Dieu, ils sont comme nous des greffes entées sur lui par le

1. Actio III, p. 183.

baptême, mais développées mieux que nous, par une plus grande fidélité à la grâce. Et cette grâce, cette sève divine, d'où leur venait-elle ? du Cœur sacré qui en est la source, du Cœur de Jésus auquel ils se tenaient plus attachés, mieux joints que nous ne le sommes. Pendant que le corps et l'âme, durant cette vie mortelle, formaient par leur union l'unité de l'être humain, ce Cœur généreux leur envoyait, par chacun de ses battements, sa sève vivifiante, pour produire par eux, comme le cep par ses rameaux, des fleurs et des fruits qui fussent en rapport avec les besoins de l'Église, selon les lieux et les temps.

Dans un arbre ne voyez-vous pas quelquefois une même sève varier ses produits, suivant la variété des greffes qui la reçoivent du tronc ? Ainsi dans la vigne véritable une même grâce, qui monte du Cœur de Jésus jusqu'à l'extrémité des rameaux, se signale par une grande variété d'esprits, de vertus, d'œuvres, de constitutions et de règles, suivant la variété des greffes, c'est-à-dire des saints ou des saintes qu'il plaît à Dieu d'unir intimement à cet adorable Cœur, pour leur faire produire des instituts religieux, se complétant l'un l'autre par leurs différences mêmes. Tant qu'un fondateur est vivant, c'est par lui que le Cœur de Jésus communique à ses enfants les prémices de l'esprit, le trait distinctif et les vertus caractéristiques de sa famille. Aussi se tiennent-ils étroitement unis à leur père, par l'obéissance et l'amour, par des relations fréquentes et cordiales.

Mais après sa mort, après la séparation de son âme et de son corps, comment leur transmet-il son esprit particulier, l'esprit propre de son ordre ? Comment le leur fait-il conserver ? Comment les y ramène-t-il, s'ils s'en sont écartés ? par des recours à son âme, par des pèlerinages à son corps. Dieu glorifie son âme dans le ciel, par les faveurs de toutes sortes qu'il accorde à son intercession ; Dieu glorifie son corps sur la terre, par les prodiges qu'il lui fait opérer, tels que le parfum qui s'en exhale et l'huile qui en découle.

Dans le ciel, l'âme d'un saint fondateur est près du Cœur glorieux de Jésus, et lui est unie en son état de triomphateur, pour recevoir de lui cette sève de gloire et de félicité qui la fait apparaître à Dieu et aux anges ornée des plus belles fleurs, chargée des meilleurs fruits de la vigne véritable. Mais elle aime à faire éclater sa puissance et sa bonté, là où son corps est conservé avec honneur, visité avec amour. C'est une conviction générale que Dieu nous exauce plus volontiers, quand nous prions l'âme d'un saint, comme quand nous prions l'âme du Sauveur lui-même, dans le sanctuaire où son corps réside et reçoit nos hommages.

Sur la terre, le corps d'un bienheureux fondateur n'est à sa place, n'est bien qu'auprès du Cœur eucharistique de Jésus, pour lui rester uni en son état de victime, et continuer à recevoir de lui la sève qui rend fécond. Puisque ce divin Cœur n'est plus au milieu de nous, ici-bas, que dans l'hostie, il veut avoir les corps saints sous son autel ou

près de son tabernacle, pour mieux nous faire comprendre que la miraculeuse fécondité qu'ils manifestent, tire de lui sa source, vient de cette sève de grâce et de miséricorde qu'il leur communique, afin de produire par eux des fleurs et des fruits de salut, le soulagement des malades, la conversion des pécheurs, la sanctification des justes.

Aussi les religieux tiennent-ils à posséder dans leur monastère, souvent dans une chapelle spéciale et sur un autel, quelque fragment du corps, quelque relique de leur fondateur ou de leur fondatrice : c'est un trait d'union de plus entre eux et le Cœur du divin Époux de leurs âmes. Comme le moindre arbuste puise sa sève dans le sol par ses racines : ainsi l'arbre immense d'un ordre monastique puise sa vie, son esprit, son caractère propre, ses qualités distinctives, dans le Cœur de Jésus par son père ou fondateur. De même que par le corps et le sang de l'Homme-Dieu, qu'il prend en nourriture et en breuvage sous l'apparence du pain et du vin, chaque religieux se met en communion avec l'âme et la divinité, communie aux vertus et aux sentiments du Sauveur : de même par sa vénération pour le corps de son bienheureux père, couvert des ombres de la mort, réduit à l'état de cadavre, il se met en communication, comme par une sorte de sacrement, avec l'âme paternelle et glorieuse qui s'abreuve au torrent des célestes délices : il communie à l'esprit qui l'anima et l'anime toujours, il s'emplit des qualités qui la distinguèrent et la dis-

tingent toujours, en un mot, il reçoit une participation au caractère propre de la sainteté de son fondateur.

Tel est le sens de ces vers de saint Paulin :

Neque tantum quæ jacet ora  
Totum corpus, ibi positorum gratia vivit ;<sup>1</sup>  
Sed quacumque pii est pars corporis, et manus exstat 1.

« Non seulement la grâce des saints déjà morts est vivante dans le lieu où repose leur corps tout entier, mais leur main agit, leur action se fait sentir, partout où l'on vénère une partie de ce corps. » Telle est la portée de ces paroles lues par Basile, évêque d'Ancyre, au second concile de Nicée : « Je salue et vénère les précieuses reliques des saints, en ayant la confiance de devenir participant à leur sainteté, *fidem habens illorum particeps fieri sanctimonix* <sup>2</sup>. » Telle est la fructueuse application d'une des règles, que saint Ignace nous donne pour penser vraiment avec l'Église militante : « Louer les reliques des saints, les pèlerinages, et les chandelles allumées dans les églises <sup>3</sup>. »

O mon bienheureux Père, s'écrie un religieux fervent qui porte sur sa tête la couronne du sacerdoce, je ne veux pas louer seulement vos reliques, je veux les vénérer, je veux faire jusqu'à elles un fréquent pèlerinage en esprit, en attendant que l'obéissance me permette de le faire en action. Ce

1. *Poema* XXVII, vers 443-445. P. L. t. 61, p. 658.

2. *Actio* I, t. VII, p. 55.

3. *Exercitia spiritualia*, Paris, 1865, p. 198, regula VI.

n'est pas seulement une chandelle que j'ai hâte d'allumer près de votre corps, c'est de tous les flambeaux le plus précieux, l'*admirable cierge qui s'est usé devant Marie*, suivant l'expression d'un célèbre missionnaire qui s'écriait : « Oh ! le beau cierge que la vie de Jésus<sup>1</sup> ! » Après avoir éclairé pendant trente ans une humble maison de Nazareth, il éclaira la Judée durant trois ans, et fut éteint par ses ennemis sur le Calvaire ; mais l'amour le rallume sur nos autels, tous les jours et en tous pays. Oui, j'appelle de tous mes vœux l'heure bénie où, mon pouvoir sacerdotal secondant ma piété filiale, je rallumerai sur votre corps ce cierge divin, dont la vie eucharistique se consume, comme se consuma sa vie mortelle, en répandant cette lumière céleste, qui est une révélation pour les étrangers, une gloire pour son peuple (Luc. II, 32).

Rien de plus glorieux pour vous, ô mon Père, que cette condescendance du Fils de Dieu, qui daigne se livrer aux mains du moindre de vos enfants, pour se consumer de nouveau, en mémoire de vous, dans le feu du sacrifice, et pour projeter encore une fois, sur vos reliques, l'éclat de sa flamme bienfaisante. Rien ne fut plus avantageux pour mes frères, je le sais par leur témoignage, que la communion qu'ils firent alors à ses vertus et aux vôtres, à ses sentiments et aux vôtres, à ses mérites et aux vôtres. J'en ai le doux pressen-

1. P. Lejeune. *Panégyr. de la t. s. Vierge*, sermon XVII, Marie mère des âmes dévotes, II<sup>e</sup> point. *Orateurs sacrés*, de Migne, t. IV, p. 131.

timent et l'infailible espoir, rien ne sera aussi plus efficace qu'une messe de pèlerinage, dite sur votre corps, pour me pénétrer de votre esprit, me faire à votre image et ressemblance, reproduire vos traits, exhaler à votre manière la bonne odeur de Jésus-Christ.

Vous et vos filles, ma révérende Mère, vous ne pouvez faire qu'en désir un pèlerinage au tombeau de votre bienheureuse fondatrice ; vous ne pouvez entendre la messe et communier que spirituellement, près de son corps et de son cœur : c'est une privation imposée par votre règle d'étroite clôture, mais tempérée par les pieux récits des pèlerins. Une carmélite que vous ne connaissez pas, que je ne connais pas moi-même, m'écrivit de loin pour me demander instamment de lui communiquer mes impressions de pèlerinage. En me remerciant elle me disait : « Pour l'amour du bon Dieu nous avons renoncé à voyager, et voilà que, sans manquer à notre clôture, nous allons faire le voyage le plus intéressant pour des filles de sainte Thérèse ! La reconnaissance nous fait un devoir de prier pour vous, et nous ne négligerons pas de nous en acquitter. »

Je mériterais davantage cette reconnaissance et ces prières, si je pouvais vous décrire la piété, l'émotion, le bonheur des religieux de votre ordre, pendant qu'ils célèbrent la messe sur le tombeau de votre sainte Mère, pendant qu'ils font descendre Jésus du ciel devant le corps, et tout près du cœur de la séraphique réformatrice. Puisse quelqu'un d'entre eux épancher bientôt ses senti-

ments dans une page brûlante, qui s'en aille par le monde embraser vos âmes du feu de ces trois cœurs, qu'un même sacrifice rapproche et qu'une même flamme consume, sur l'autel d'Albe, comme trois charbons dans un même foyer : Thérèse, un de ses fils et son divin Époux ! Tout ce qu'un pauvre homme tel que moi peut attester, c'est qu'une des plus grandes édifications qu'il ait reçues, durant son pèlerinage, a été la ferveur avec laquelle les carmes disent la sainte messe, à l'autel où ils ont devant eux le corps et le cœur de votre admirable Mère.

Un air recueilli, une démarche grave, l'expression d'une joie céleste atténuant l'austérité habituelle des traits, comme l'épanouissement d'une fraîche rose nous dissimule l'épine du vieux rosier qui la porte ; la flamme intérieure d'une filiale dévotion envers Thérèse, et d'un brûlant amour envers Jésus, montant jusqu'au visage, s'irradiant sur le front, lançant des étincelles par les regards : tout me rappelait ce que le missel nous dit de saint Jean de la Croix : « Pendant qu'il célébrait ces mystères sacrés, Seigneur, en lui envoyant du ciel intérieurement le feu de la charité, *charitatis igne cœlitus immisso*, vous lui fîtes jeter extérieurement même des rayons, *etiam exterius irradiare fecisti*<sup>1</sup>. »

Si un peintre, me disais-je quelquefois, voulait représenter le coadjuteur de la grande réformatrice, pendant qu'il disait la messe, retracer cet

1. Propre des carmes, 24 novembre, post-communion.

incendie de son cœur qui, ne pouvant plus être contenu au dedans, faisait irruption au dehors, jetait par son visage lumière et flamme, il n'aurait qu'à venir dans la basilique d'Albe, au pied du maître-autel, assister au sacrifice offert par quelqu'un de ces carmes réformés, qui sont accourus de fort loin, d'au delà des monts, d'au delà des mers, et dont l'humilité cache peut-être, sous le nom de religion, une illustre origine. Je n'osai en interroger aucun, ni sur son pays, ni sur sa famille, pas même pour savoir lequel était Xavier de Bengy, le frère d'un noble otage et martyr de la commune, que j'avais connu et beaucoup aimé. Mais le mépris qu'ils font d'eux-mêmes et des grandeurs de ce monde, est un aliment de plus à la flamme du saint amour qui dévore leur cœur, qui rayonne au dehors, et nous permet de dire en les voyant : Leur prière est exaucée. Que demandent-ils plus d'une fois par an ? d'être embrasés des mêmes feux de charité que le second séraphin du carmel, *ejusdem charitatis ignibus succensi*<sup>1</sup>.

Dans mes pèlerinages précédents, j'avais maintes fois éprouvé le regret de ne savoir ni peindre ni dessiner. Je le regrettais plus vivement à Albe, à la pensée de plusieurs carmélites, que j'aurais saintement réjouies en esquissant de mon mieux, pour elles, le portrait de leur bienheureux Père durant la messe. Comme je l'eusse fait fidèle et parlant, si j'avais pris pour modèle un de ses fils

1. *Ibid.*

à l'autel, en cet anniversaire de la mort de sainte Thérèse ! Il ne posait pas, il était tout entier à l'immolation de la divine hostie, à son adoration pour Jésus, à sa piété pour sa Mère, et il ne m'en paraissait que plus digne d'être reproduit sur la toile par un habile pinceau.

Cette édification, dont je viens de vous parler, je l'avais reçue ailleurs d'autres religieux, lorsque je les avais vus célébrer la messe sur le corps de leur saint fondateur. Mais, près du corps de sainte Thérèse j'admirai, plus qu'autre part, la merveilleuse dilatation d'un cœur de père ou de mère, telle que Dieu la produit dans la poitrine de l'organisateur ou de la réformatrice d'une congrégation florissante; bien que je ne fusse pas de sa famille, je sentis que votre aimable Mère étendait jusqu'à moi le manteau dont elle couvre ses enfants. C'est une sorte de phénomène que d'autres ont observé depuis longtemps, et qui m'a toujours particulièrement touché.

Pendant que M. de Bretigny parcourait les différentes villes d'Espagne, où la réforme des carmélites était établie, il goûtait une consolation sensible, toutes les fois qu'il entra dans quelque une de leurs églises. Cette impression cessait dans tous les autres endroits, où n'habitaient point les filles de sainte Thérèse. A Alcalá, par exemple, ayant entendu la messe dans un autre carmel, il n'éprouva point ce goût de dévotion qu'il ressentait ordinairement dans les maisons de la séraphique réformatrice. Un entretien avec la prieure lui découvrit la cause de ce changement, en lui

apprenant que ces carmélites n'étaient point thésésiennes<sup>1</sup>.

La paternité d'un saint fondateur ou la maternité d'une sainte réformatrice, ressemble donc à celle de Dieu, non seulement par la charité féconde et par la puissance créatrice, mais encore par l'étendue, par l'universalité, par la pratique constante de la catholicité du cœur. Quiconque vient, dans une église de son ordre, honorer son corps et prier son âme, respire plus à l'aise, se sent soulagé, éprouve au moins ce joyeux abandon et cette sensation de bien-être, qui rendent si délectable et salutaire pour l'enfant, après une longue absence, le retour à la maison paternelle où l'enveloppe la calme et saine atmosphère de la famille. Les religieux et les religieuses font un accueil si simple et si cordial aux pèlerins, attirés par les reliques insignes de leur fondateur, qu'ils opèrent en nous cette intime et douce persuasion : ce glorieux père est vraiment aussi notre père, et nous avons le droit de dire à quiconque suit sa règle ou porte son habit : Mon frère, ma sœur.

Ce n'est certes pas une illusion; c'est une réalité, que Dieu même entretient par des prodiges souvent renouvelés. A combien de pécheurs, à combien de malades, à combien de mourants, a-t-il servi d'avoir un membre de leur famille dans une congrégation fervente ! Le père ou la mère de cette congrégation, par égard pour ce membre qui est

1. De Beauvais, *La vie de M. de Bretigny*, t. I, Paris 1747, p. 134, 135.

devenu son enfant, étend à toute la parenté sa sollicitude, sa protection, ses bienfaits.

Pendant que ses reliques étaient exposées à la vénération des fidèles, dans vos églises, pour sa fête et son centenaire, sainte Thérèse a souvent exaucé les prières de ses filles, qui lui demandaient la conversion, le soulagement, ou même l'entière guérison d'un parent et d'un ami. Plusieurs de ces faveurs ont été racontées en espagnol aux carmélites d'Albe, et une main charitable a tourné ou translaté en français, comme on disait autrefois, ces charmants récits pour l'édification de votre serviteur. Mais puisqu'il est toujours trop long dans ses lettres, comme dans ses sermons, quoiqu'il n'épuise pas son sujet, quoiqu'il garde en son cœur beaucoup de choses qu'il pourrait dire encore, il va se borner à un seul exemple, dont le récit lui fut adressé, de Villefranche-de-Rouergue, par une jeune sœur de votre ordre :

« Je suis heureuse de pouvoir dire quelque chose à la louange de notre séraphique Mère, et de montrer que son cœur veille sur les petits comme sur les grands, qui l'invoquent avec confiance. J'avais un neveu n'ayant pas deux ans, mais souffrant beaucoup, et le donnant assez à comprendre par ses larmes ; on ne l'avait jamais vu rire. De plus il ne pouvait se tenir sur l'une de ses jambes, il était paralytique, et on le croyait estropié pour toujours. Au mois d'octobre 1882, ma sœur m'écrivit de bien prier pour lui, de demander au bon Dieu de le guérir, ou de le retirer de ce monde. Je ne puis plus, disait-elle, voir tant souffrir ce

cher enfant, que je suis obligée de tenir dans mes bras, nuit et jour, depuis six mois, sans pouvoir le soulager...

« Soudain je fus inspirée d'envoyer à cette pauvre mère un petit morceau de linge, qui avait touché au bras et au cœur de sainte Thérèse, et que nous venions de recevoir d'Albe, par les soins du P. Ildefonse qui s'y trouvait pour les fêtes du centenaire. Je conseillai de faire une neuvaine à notre sainte Mère, et de mettre cette relique sur l'enfant. On la suspendit à son cou, et chaque jour on l'appliqua un instant sur sa jambe malade. Durant la neuvaine, il quitta les genoux de sa mère, il se mit à marcher et à sourire, au grand étonnement de toute la famille. Le neuvième jour, il se leva seul et courut avec tant de facilité, que ses parents restèrent en stupéfaction, et que son père vint au carmel, pour témoigner sa reconnaissance envers sainte Thérèse. »

Cette lettre me fut écrite le 18 mars 1883, cinq mois après la complète guérison de l'enfant, et elle se terminait par ces mots : « Il continue toujours à jouir de la bonne santé que lui a donnée l'incomparable vierge d'Avila. » Après avoir, durant sa vie, ressuscité un de ses neveux, élevé une de ses nièces, elle a voulu nous prouver, après sa mort, que les délices du paradis ne l'empêchent nullement de compatir, avec un cœur maternel, aux peines de ses filles, aux afflictions mêmes de leurs parents et de leurs proches.

Les saints fondateurs veulent cette extension d'une paternité, que leur confère une grâce spé-

ciale et surabondante, qui leur fait réfléchir sur la terre par leurs sentiments et leurs actes, comme par un miroir, l'image du Père que nous avons tous dans les cieux. Et même quel zèle ne déploierent-ils pas, pour étendre leur famille par des tiers-ordres, par des affiliations, par de pieuses pratiques, par des écrits et des discours ! Quiconque épouse la pauvreté et se plaît avec les humbles, n'a-t-il pas quelque droit de considérer saint François d'Assise comme son père ? Quiconque récite le chapelet ou le rosaire, peut compter sur la protection paternelle de saint Dominique. Le moins éloquent de vos serviteurs y compte beaucoup, pour suppléer à son incapacité, lorsque rien ne l'empêche de rester fidèle à l'habitude qu'il a prise, de réciter trois chapelets, le rosaire tout entier, chaque jour où il prêche. Quiconque porte le plus ancien scapulaire, a part aux mérites de votre saint ordre, comme s'il en était l'enfant. Les prêtres, aussi bien que les laïques, affluent dans vos églises le 16 juillet et le 15 octobre, comme si les fêtes de Notre-Dame du Mont-Carmel et de sainte Thérèse, étaient pour eux des fêtes de famille.

De même, quiconque fut élève des jésuites, fit sous leur direction les *Exercices Spirituels*, entra dans une de ces congrégations de la sainte Vierge ou des enfants de Marie, qu'ils ont répandues partout, sent une confiance spéciale en saint Ignace, et prétend être un peu son fils. Que n'aurais-je pas à vous dire sur cette visite des malades et des indigents, qui rattache aujourd'hui des milliers de

dames et de messieurs à saint Vincent de Paul, comme des enfants à leur père ? Que ne pourrais-je ajouter sur cette dévotion au sacré Cœur, qui nous assure la fraternelle sympathie des fils du vénérable père Eudes, et des sœurs de la bienheureuse Marguerite-Marie ? Oublierais-je enfin ces livres de large doctrine et de solide piété, qui font de leurs innombrables lecteurs les disciples du nouveau docteur de l'Église, et qui, en multipliant la postérité spirituelle de saint Liguori, multiplient celle de votre séraphique Mère, dont il se proclamait lui-même le disciple et l'enfant ?

A l'exemple de leur bienheureux Père ou de leur sainte Mère, les enfants des fondateurs se préservent de la jalousie qui rétrécit, et s'abandonnent à la charité qui dilate : ils ouvrent leurs cœurs et leurs bras, pour les accueillir comme des frères et des sœurs, aux affligés, aux malades, aux tentés, aux pécheurs, qui viennent invoquer le chef de la famille. Pour accroître ou entretenir cette confiance, ils exposent aux regards de tous ses images et ses reliques, comme si elles étaient pour tous des portraits ou des souvenirs de famille, des biens communs et indivis. En voici un exemple, qui ne saurait vous être indifférent, ma révérende Mère.

Lorsque j'entrais dans l'église Saint-Joseph d'Avila, pour y faire monter vers Dieu l'accent de ma prière et la voix du sang de son Fils, j'aimais à m'arrêter à la seconde chapelle latérale à droite, du côté de l'épître. Elle est dédiée à saint Jean de la Croix, et vos sœurs ont eu la bonne pensée de la choisir pour exposer sur une table, devant l'au-

tel, plusieurs objets qui servirent à votre bienheureuse Mère, et qui présentent aux yeux du pèlerin, comme des figures mnémoniques, un résumé de sa vie, les monuments des peines et des joies de sa maternité spirituelle. Cette exposition est assurément moins retentissante et variée que celles qui font accourir les étrangers et les profanes dans nos capitales; mais elle est plus utile et plus chère aux âmes pieuses et recueillies.

Je regarde d'abord un exemplaire de *las Morales de san Gregorio*, édition de Séville 1527. Le caractère en est assez semblable au gothique, comme celui du *Contemptus mundi*, imprimé aussi à Séville cinq ans plus tard, en 1533. Ce *Contemptus mundi* n'est autre que l'*Imitation de Jésus-Christ*, complète, avec ses quatre livres. J'ai vu à Salamanque l'exemplaire ancien dont se servait sainte Thérèse, ou du moins un exemplaire de la même édition; j'ai lu en tête : *Contemptus mundi compuesto por Juan Gerson chanciller de Paris*, et j'ai lu à la fin : *Fenecen los quatro libros de Juan Gerson chanciller de Paris*. L'exemplaire des *Morales* de saint Grégoire, exposé sous mes yeux, est celui-là même où doña Theresa de Ahumada, en sa jeunesse, aimait à faire une lecture et à mettre des notes. Elle y puisa la patience dont elle eut besoin, durant une cruelle maladie, et elle en fit cet aveu : « L'histoire de Job, que j'avais lue dans les *Morales* de saint Grégoire, me fut d'un grand secours <sup>1</sup>. » On a réimprimé pour

1. *Vie par elle-même*, ch. v, trad. Bouix, p. 48.

le troisième centenaire cette vieille traduction espagnole, en se conformant à l'édition que la sainte avait eue en mains, et en reproduisant ses notes avec fac-simile de son écriture<sup>1</sup>.

Voici les témoins de son austérité dans le cloître : deux bouts de poutres qui furent ses seuls oreillers, la courroie dont elle se faisait une ceinture, la tasse grossière dans laquelle elle buvait, une grande jatte en terre cuite qui recevait son sang, lorsqu'on la saignait au bras, un linge imbibé de ce sang. Il me semblait la voir resplendissante de lumière, au-dessus de ces sombres objets, et je l'entendais me répéter ce que saint Pierre d'Alcantara lui avait dit dans une apparition : « O l'heureuse pénitence, qui m'a mérité tant de gloire<sup>2</sup> ! »

Voici également les témoins de ses innocents plaisirs : de primitifs et rustiques instruments de musique, le tambourin, le tambour de basque, des flûtes, de petits grelots, dont ses filles font encore usage en certaines fêtes intimes. Elle permettait à ses religieuses de se délasser avec simplicité, durant leurs modestes et ascétiques récréations ; elle les engageait à chanter des cantiques et des couplets, débordants de tendresse et de divin amour ; elle en composait elle-même et les entonnait, *que ella misma componía y entonaba*<sup>3</sup>. La nuit de Noël, le jour de saint Barthélemy, et en d'autres circonstances, ses filles se réjouissaient ainsi chaque année. Le 24 août, fête

1 *Manual del Peregrino*, cap. III, § VII, p. 129.

2. *Bréviaire*, 19 octobre, leçon VI.

3. *Manual*, endroit cité, p. 130.

de cet apôtre, quatre novices jouent encore de ces instruments, en souvenir des quatre pauvres orphelines sans dot, entrées ce jour-là, qui fut le premier de la réforme du carmel. Chaque année aussi, le chapitre de la cathédrale vient processionnellement célébrer cet anniversaire, chez les carmélites de Saint-Joseph d'Avila.

Voici ce qui me rappelle le travail manuel de l'illustre réformatrice : un patron de *tocas* ou guimpes qu'elle confectionnait. Voici ce qui me fait penser aux courses fréquentes nécessitées par ses fondations : la clochette, la *campanita*, qu'elle agitait dans ses voyages pour transformer le chariot en couvent, en sonnant les heures d'oraison, d'office et de silence, comme à Saint-Joseph. Le cardinal-archevêque de Tolède ordonna, le 27 décembre 1868, qu'elle fût apportée de *Pastrana* en ce monastère <sup>1</sup>.

Voici enfin ce qui fait passer sur mon âme un nuage de tristesse, en reportant ma mémoire vers la mort de la sainte et la translation de son corps : le cercueil qui contient ses restes mortels, après qu'on les eut apportés dans un linceul d'Albe à Saint-Joseph, où on les garda avec honneur depuis le mois d'octobre 1585 jusqu'au mois d'août 1586. On les avait d'abord déposés sur un brancard, orné de draperies et de tentures, en un endroit où les religieuses pouvaient les voir et venir épancher librement leurs âmes. Puis on fit faire une longue caisse ayant la forme d'une tombe,

1. *Ibid.*, p. 131

dont l'extérieur était recouvert de velours noir, et surmonté de cette inscription sur une toile d'or : *La Madre Teresa de Jesus*. Après nous avoir donné ces détails, François de Ribéra écrit : « J'ai vu moi-même cette tombe, et quoiqu'elle ne contint plus le corps de la sainte, elle n'avait pas perdu le parfum inexprimable que ce corps lui avait communiqué<sup>1</sup>. »

Et moi aussi j'ai vu cette tombe parfumée, et, quoique je n'en remarquasse point l'odeur, mes yeux avaient peine à s'en détacher, et mon cœur à s'en éloigner. L'ancienne inscription mise au-dessus de ce cercueil, était devenue pour moi une réalité : *La Mère Thérèse de Jésus* ! Je ne lisais pas les mots, je contemplais la personne, et je croyais apercevoir la Mère du carmel réformé, non à l'état de mort, mais à l'état de vie, mais à l'état de gloire. Je la sentais présente, et il me semblait qu'elle m'attirait à elle, comme une mère attire son enfant ; elle fit passer, de son âme dans la mienne, le plus complet abandon à la volonté de Dieu.

Ce n'était certainement qu'une présence spirituelle, comme celle que saint Théodore Studite attendait de sa pieuse mère<sup>2</sup> ; mais quelles suavités dans cette présence imparfaite ! Jugez-en par ce que nous en a dit une âme affligée, que le saint confesseur de votre fondatrice, le P. Balthasar Alvarez, assistait ainsi quelquefois, bien qu'il fût

1. *Vida*, l. V, cap. 1, p. 393, trad. Bouix, p. 589.

2. *Oratio* XIII, *Laudatio funebris in matrem*, fin. P. G. t. XCIX, p. 902.

déjà mort : « Je ne sais comment je me voyais si près de ce qui me semblait si éloigné des sens ; c'était chose merveilleuse.... Je ne le voyais pas des yeux corporels, mais je le sentais près de moi, à ma droite, me faisant une compagnie qui me consolait beaucoup. Je le sentais plein de majesté et de bonté.... Il me semblait qu'il était à côté de moi, comme un père rempli de tendresse qui enseigne son enfant <sup>1</sup>. »

Vous liriez, avec autant d'édification que d'intérêt, tout ce que rapporte à ce sujet le Vénérable P. Louis du Pont <sup>2</sup>, et ce qu'un mystique espagnol a écrit sur les signes, que les justes défunts nous donnent de leur présence <sup>3</sup>. Pour moi, je fus si touché de cette présence spirituelle de sainte Thérèse, près de ses reliques, si reconnaissant de l'assistance charitable qu'elle me donnait, devant l'autel de son plus illustre fils, que mon cœur s'émeut aujourd'hui encore au seul souvenir, et que mes yeux s'emplissent de larmes, pendant que je vous fais ce récit. Que de fois je me suis écrié avec Fénelon, après qu'il avait dit d'un ami défunt : « Je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu... O qu'il y a de réalité dans cette société intime <sup>4</sup> ! »

J'avais visité de brillantes expositions, qui faisaient accourir des cinq parties du monde les cu-

1. *Vie du P. Balth. Alvarez*, ch. LI, trad. Bouix, p. 601-602.

2. *Ibid.*, p. 600-604.

3. Lopez Esquerra, *Lucerna mystica*, tract. IV, cap. XI, n° 98-101. Edit. de Venise, 1722, p. 99, 100.

4. *Œuvres* édit. Vivès, Paris, 1854, t. VI, p. 801; correspondance n° 340.

rieux, les industriels, les savants, les prêtres mêmes, par exemple les expositions de Paris en 1867 et en 1878 ; mais elles m'avaient plus fatigué le corps que rafraîchi l'âme, elles avaient plus dissipé que recueilli mon esprit, elles avaient plus abaissé mes pensées vers les choses qui passent, que relevé mes aspirations vers les félicités éternelles. Combien n'aurais-je pas été imprudent et désappointé, si j'avais fait une visite matinale à ces merveilles du génie humain, pour me préparer à mieux dire la messe, à immoler plus saintement la victime divine ! Au contraire, j'ose conseiller, à tous mes frères dans le sacerdoce, de visiter souvent les reliques des saints, lorsqu'elles sont exposées dans un sanctuaire du voisinage, afin de raviver en leur âme le feu du céleste amour, et de se rendre plus dignes d'allumer, sur l'autel, les flammes de l'holocauste eucharistique.

En récapitulant devant moi la vie de la séraphique Thérèse de Jésus, la petite exposition des objets qu'elle sanctifia par son contact, avait augmenté mon admiration pour ses vertus, et ma confiance en sa protection. Je me sentais plus disposé à l'invoquer comme une sainte, à l'aimer comme une mère. Depuis lors, ses lectures, ses austérités, ses récréations et ses travaux, sans parler de sa bienveillance maternelle après la mort, m'ont fourni plus d'une fois les points d'une fructueuse méditation, qui m'aidait à mieux comprendre et à mieux lire le propre de sa messe.

Un effet moindre sans doute, mais analogue, serait produit par une habitude que je voudrais

voir plus répandue : celle de distinguer du commun des saints les fondateurs et les fondatrices, celle d'honorer particulièrement chacun d'eux au jour de sa fête, comme l'Église nous y invite en élevant cette fête d'un degré ou deux. Mais comment, direz-vous, les simples fidèles pourraient-ils seulement y penser, le savoir ? Je réponds par l'exemple de votre bienheureuse Mère : elle avait fait une liste des saints et saintes qui étaient l'objet de sa particulière dévotion, et l'avait mise dans son bréviaire, pour être sûre de ne pas l'oublier longtemps. Nous y voyons saint Étienne et plusieurs fondateurs d'ordres, mais sans suivre la chronologie ni le calendrier<sup>1</sup>.

De même donc que les prêtres ont dans leur bréviaire, et les fidèles dans leur livre de messe, cette liste des saints en général que nous appelons des litanies, et que l'Église chante ou récite plusieurs fois par an : ne peuvent-ils pas avoir une liste spéciale de tous les fondateurs, dont le culte est public ? Ne peuvent-ils pas les ranger en suivant, non pas l'ordre chronologique de leur naissance ou de leur mort, mais l'ordre liturgique des coïncidences de leurs fêtes, par mois et par jour, et marquer cette date avant le nom ?

En parcourant fréquemment cette liste, en invoquant ces saints, aucun prêtre, aucun fidèle n'oublierait que demain, qu'aujourd'hui, c'est la fête

1. Ribéra, *Vida*, l. IV, cap. XIII, p. 402, 403, trad. Bouix p. 474, 475.

d'un père ou d'une mère, qui dilata les entrailles de sa charité, pour donner de plus nombreux enfants à Jésus-Christ. On verrait s'augmenter ainsi et notre confiance dans les saints fondateurs, et leur sollicitude pour nous ; car ils méritent tous qu'on leur applique ce que saint Grégoire, dans ces *Morales* si chères à sainte Thérèse, disait des prédicateurs : Pères par la vigueur, mères par la tendresse, il font de leur charité le sein qui porte les enfants de Dieu, *proferendos Dei filios intra uterum charitatis portant*<sup>1</sup>.

Quant à moi, j'aime beaucoup à les prier, et je le fais d'habitude en ces termes, ou en quelques autres qui sont équivalents : Saints et saintes en qui s'épancha, plus abondamment que dans les autres, l'océan de la paternité divine, laissez déborder sur moi, s'écouler en mon cœur, quelque chose de votre plénitude, afin que je sois, malgré l'égoïsme qui me rétrécit, malgré tous les défauts qui m'amoindrissent, le canal de la bonté paternelle et de la miséricorde infinie de mon Dieu, pour les âmes qu'il a créées par sa parole et rachetées par le sang de son Fils. Chaque matin je prononce cette parole, et je répands ce sang sur l'autel : ah ! faites que ce soit toujours pour la gloire de son nom, et pour l'utilité de toute son Église !

A cette liste des fondateurs ou fondatrices qui reçoivent un culte solennel, j'ajoute la liste de ceux et de celles qui n'en reçoivent pas encore.

1. *Moral.* l. XXX, cap. x. n° 43, P. L. t. 76, p. 548.

Leur grand nombre achève de prouver la fécondité maternelle, que l'Homme-Dieu ne cesse de donner à l'Église son épouse, avec la puissance de réformer par elle-même ses enfants, sans avoir besoin d'y être poussée par ses ennemis. J'ai connu plusieurs de ces pères ou de ces mères des nouvelles familles religieuses ; j'ai eu le bonheur de conférer avec eux, soit de vive voix, soit par écrit, et mon âme n'a point laissé s'évaporer tout à fait le parfum de ces communications. Elle est constamment imprégnée de la bonne odeur de Jésus-Christ, qu'exhalèrent devant elle, dans leurs entretiens, les vénérables fondateurs des Salésiens, des Oblats de Marie, des Prêtres du Saint-Sacrement ; les héroïques fondatrices des Auxiliatrices du purgatoire, de Marie réparatrice, du Sacré-Cœur, de l'Adoration réparatrice, du Cœur agonisant de Jésus. J'en omets sur le papier, que je n'oublie pas dans ma prière.

C'est toujours avec une joie vive et un consolant espoir, que j'élève mon esprit et mon cœur vers ces pères et ces mères, pour leur recommander les pages que j'écris, les discours que je fais, les âmes que je dirige, et surtout les prêtres que j'exhorte dans les retraites pastorales. En cela je ne suis que le très petit imitateur de très grands saints, en particulier de deux contemporains et compatriotes de la réformatrice du carmel : pour toutes ses entreprises apostoliques, saint François Xavier recourait à ses confrères trépassés, comme à des protecteurs ; saint Louis Bertrand avait composé des litanies entières, avec les noms de ses

plus chers amis décédés<sup>1</sup>. En France, il y a moins de cent ans, un admirateur de sainte Thérèse, qui légua aux Sulpiciens sa dévotion pour elle, M. Émery, s'était fait une liste des plus vertueux défunts de cette compagnie, afin de les invoquer avec ferveur, au jour anniversaire de leur mort<sup>2</sup>.

Ce souvenir, cette invocation des fondateurs et fondatrices qui ont quitté la terre, stimule continuellement chacun de nous, selon l'attrait de la grâce qui lui est propre, à prendre quelques-uns de leurs sentiments, à se nourrir de leurs maximes, à se pénétrer de leur esprit, à imiter leurs exemples et à reproduire leurs vertus. Un pèlerinage fait au tombeau du saint fondateur, vers lequel nous éprouvons une attraction spéciale, rend plus actif ce travail d'assimilation ; et une messe, dite ou entendue devant son corps, fait participer plus largement notre piété filiale à cet héritage spirituel. Messe et pèlerinage plongent et baignent notre âme dans les parfums de sa sainteté, comme une fiole précieuse dans une eau de senteur : elle en garde longtemps quelque chose.

En voyant, près de ses reliques insignes, le prêtre descendre de l'autel, ou le fidèle se lever de la sainte table, on peut répéter avec quelque justesse, jusqu'à un certain point, ce qu'on dit avec raison et plus parfaitement, en montrant un profès de son ordre : « Le père est mort, et c'est

1. Paul de Barry, *La riche alliance de Philagie avec les saints du paradis*, ch. v, Lyon, 1638.

2. *Vie de M. Emery*, neuvième supérieur de Saint-Sulpice, 1<sup>re</sup> p. n° 52. Paris, 1862, t. I, p. 195.

comme s'il n'était pas mort, *et quasi non est mortuus*; car il a laissé après lui quelqu'un qui lui ressemble, *similem enim reliquit sibi post se* (Eccli. XXX, 4). »

Hélas ! moi seul je fais exception, et vous en avez la preuve dans le contraste qui vous choque, entre ma conduite et celle des saints fondateurs ou saintes fondatrices, dont j'ai visité les tombeaux et vénéré les corps. J'ai renouvelé le sacrifice de la croix, près de la tombe de saint François d'Assise et de sainte Claire : me suis-je empli de leur amour pour la pauvreté ? Ai-je gardé le parfum de leur humilité ? J'ai fait jaillir le sang du Cœur de Jésus, près des corps de saint François de Sales et de sainte Chantal : ai-je imité leur patience et leur douceur ? J'ai fait descendre du ciel l'Époux des vierges sur les restes d'une angélique vierge qui fit reflourir son carmel : pourtant que je suis loin de sainte Madeleine de Pazzi, quant à l'assiduité à la prière et aux ardeurs de la contemplation !

A mesure que vous lirez mon récit, ma révérende Mère, vous constaterez mes infidélités à la grâce ; mais parce que, vous et vos filles, vous n'avez jamais laissé s'éteindre dans vos cœurs le zèle qui embrasait votre fondatrice pour la sanctification des prêtres, vous ferez pour moi ce que le fils de sainte Monique demandait qu'on fit pour lui, en apprenant qu'il avait pleuré, après avoir mis en terre le corps de sa mère : « *Legat qui volet*, lise qui voudra, et s'il me trouve en faute, qu'il ne se moque pas de moi ; mais plutôt, s'il est d'une grande charité, *si est grandi caritate*, qu'il ré-

pande devant vous, ô Père de tous les frères de votre Christ, ses larmes pour mes péchés <sup>1</sup>. »

Le jeudi 3 octobre 1858, j'arrivai vers le soir à Assise, où je jouis aussitôt d'un spectacle, qui disposa mon âme aux impressions que la grâce devait y faire le lendemain. Soit que de la plaine je regardasse la ville qui, comme un vieux nid d'aigle sur un rocher, est bâtie sur le penchant d'un mont, et ceinte de murs démantelés et de bastions en ruines ; soit que de la ville je promenasse mes regards sur la plaine, qui s'étend des hauteurs de Spolète à la montagne de Pérouse, et qui s'épanouit comme un immense jardin planté d'arbres <sup>2</sup>, tout m'était une excitation au sacrifice, une préparation, une préface qui me disait comme à la messe : Les cœurs en haut... Jusqu'au Seigneur !

Devant moi, sur la route poudreuse, l'ancienne et petite chapelle de la *Madonna delle Gracie*, Notre-Dame-des-Grâces, où les pieux suppliants obtiennent des merveilles ; un peu plus loin la basilique de Notre-Dame-des-Anges, avec la Portioncule, dont je vous ai parlé ; plus loin encore, de ravissants effets de lumière produits, par les derniers rayons du soleil, sur les hauteurs et sur les nuages. Si je détournais les yeux pour les reporter vers la ville, j'apercevais les tours du château-fort qui la domine, qui semble la menacer autant que la défendre, et à l'horizon les sommets des Apennins, sur lesquels la neige jetait un linceul

1. *Confession*. l. IX, cap. XII, n° 33, P. I. t. 32, p. 777, 778.

2. Riche, *Fiorelli*, étude sur les monuments, p. 305.

blanc. Si je parcourais les rues et traversais les places, j'admiraï les douze couvents d'hommes et de femmes qui, comme autant de ruches d'abeilles, bourdonnent en l'honneur de saint François, et font de l'imitation de ses vertus un miel délicieux. Pendant qu'ils représentent les quatre branches de sa famille autour de sa tombe, les inscriptions et les peintures qui ornent les portes et les édifices, parlent de lui aux pèlerins comme s'il était vivant, comme s'il était présent.

Il est là, en effet, dans son immortalité bienheureuse : il revit par la gloire que les hommes lui rendent, il revit par la puissance que Dieu lui laisse sur son Cœur. J'en eus la preuve le lendemain, vendredi 4 octobre, anniversaire de sa mort et de ma naissance, en allant de bonne heure à la basilique du *Sacro Convento*, desservie par les conventuels, pour y dire la messe sur son corps, ou du moins le plus près possible de l'endroit où son corps fut retrouvé à l'état de squelette, le 12 décembre 1818. Par ordre de Pie VII, on l'y conserve intact, et un mausolée en marbre blanc recouvre le caveau, où il repose dans son ancien cercueil de pierre. Quelques reliques seulement en furent extraites, pour être exposées à la vénération publique, et données à l'empereur d'Autriche François II<sup>1</sup>. Je me prosternai au-dessus du caveau, sur les marches du mausolée, et j'y priai ardemment pour tous ceux que j'aime.

J'eusse voulu offrir le sacrifice sur l'autel prin-

1. *Grande Vie des saints*, 4 octobre, t. XIX, p. 144.

cipal, qui est exactement au-dessus du tombeau, dans cette église souterraine, où je voyais les fidèles assister aux messes basses avec un recueillement et une ferveur qui étaient pour moi d'une rare édification. Mais le religieux qui avait promis de me faire inscrire oublia complètement, et je dus choisir un autre autel. Ce fut sur celui de la sainte Vierge, devant une magnifique fresque représentant la Mère et l'Enfant, que j'immolai l'adorable hostie. Autour de moi une foule pieuse, composée d'autant d'hommes que de femmes, constamment à genoux, priait avec attention et tranquillité.

La joie débordait de mon cœur en lisant les paroles, qui sont propres à la messe de mon glorieux patron, et, quoique je n'appartienne point à son ordre, je me sentais de sa famille, je croyais à son paternel amour pour moi. Ma confiance en lui s'était tant accrue, que j'attendais tout de son intercession, la lumière et le courage, la santé de mon corps, et la conformité de mon âme au divin vouloir. O mon Dieu, disais-je, je me remets entre vos mains, comme un peu de cire blanchie par les épreuves et la souffrance. Daignez faire de moi ce qu'on fait de la cire blanche, un cierge béni qui se consume entièrement en votre honneur, qui éclaire votre maison et indique aux hommes votre tabernacle!

Ouvert par l'espérance et par l'amour, mon cœur exhala ses vœux les plus chrétiens et les plus ardents, pour ceux qui m'avaient donné le jour, pour ceux qui m'avaient tenu sur les fonts

baptismaux, pour ceux qui priaient à mon intention ou se recommandaient à mes faibles prières, pour tous les enfants de saint François, pour leurs ennemis mêmes et pour les miens. Malgré l'extrême fatigue, qui semblait avoir en moi épuisé les forces, desséché l'esprit, tari la source du sentiment, je ressentis une très douce impression et une mystérieuse fraîcheur. C'était comme un rafraîchissement de tout mon être, et un rajeunissement de toutes mes facultés.

J'étais plein de saint François : c'était à lui que je pensais, c'était lui que j'entendais, c'était lui que je voyais. Il m'accompagnait partout : devant les monuments qui rappellent quelque trait de sa vie, dans les églises superposées qui glorifient son tombeau, mieux encore auprès de sa fille de prédilection, sainte Claire. Avec lui je visitai la *Chiesa-Nuova*, bâtie sur l'emplacement de la maison paternelle, et surmontée de cinq coupoles en mémoire de ses cinq stigmates ; on y voit l'endroit obscur nommé la Prison de saint François, parce que son père l'y enferma après l'avoir frappé violemment. Avec lui je visitai l'étable où il naquit, et qui a été transformée en chapelle sous le nom de *San Francesco il Piccolo*. Avec lui je visitai la cathédrale, construite peu avant sa naissance par Jean de Gubbio, et conservant les fonts sur lesquels il fut baptisé.

Mais si dignes que fussent de ma vénération les lieux qu'il sanctifia durant sa vie, mon attrait me ramena, comme les autres pèlerins, à sa dernière demeure, au tombeau où son corps attend l'éternel

réveil. Ce fut là que je passai le plus de temps, ce fut là que je me complus dans la méditation et la prière, plus encore que dans la contemplation des merveilles artistiques, accumulées par la reconnaissance.

Je n'omis point cependant de considérer, dans l'église supérieure, les admirables fresques qui ornent les murailles et la voûte, et sont gracieuses comme le ciel d'Assise par un beau jour. On croirait que les personnages y sont vivants, qu'ils marchent, qu'ils parlent, qu'ils vont se détacher de la muraille. Le culte des saints, me disais-je, est aussi efficace pour conserver que pour inspirer les chefs-d'œuvre. Que serait aujourd'hui Assise sans le culte de saint François ? Elle doit son éclat au plus illustre de ses enfants, et semble n'exister désormais que pour être son mausolée monumental, et garder sa tombe avec honneur. Durant les douze années de l'expulsion des conventuels, tout se détériora par le manque de soins et par l'humidité ; le retour des fils du patriarche a fait commencer les réparations les plus urgentes, la restauration des peintures de Cimabüe et de Giotto.

Après un regard jeté sur la chaire où prêcha saint Bernardin de Sienne, je redescendis dans l'église du milieu, dans celle où j'avais dit la messe, pour entendre la musique et assister aux vêpres solennelles. Les Italiens s'y dédommaient de la contrainte qu'ils s'étaient imposée le matin pour rester silencieux. Des bruits de voix, des chuchottements, signes d'approbation ou de critique, pareils au gazouillement et au ramage

d'une multitude de petits oiseaux, nuisaient à l'effet, contrariaient les mélodieux accords des chanteurs et des musiciens. Je le regrettais d'autant plus, que je m'associe aux appréciations d'un pèlerin français :

« Les chants de la basilique d'Assise font mieux comprendre ses peintures. C'est un bonheur, sous ce rapport, que les papes lui aient conféré le titre de basilique patriarcale. Ce privilège l'oblige à l'entretien d'une chapelle, et d'un chœur de musiciens, comme les grandes basiliques de Rome, Saint-Jean de Latran, Saint-Pierre et Sainte-Marie-Majeure. La musique journalière du matin et du soir est plus solennelle et mieux exécutée, à la basilique franciscaine, qu'elle ne l'est dans un grand nombre de nos cathédrales, aux jours des plus grandes fêtes. Aux plus simples offices, le samedi surtout, à l'office ordinaire qu'on célèbre en mémoire de la mort de saint François, la musique prend un caractère antique, merveilleusement en harmonie avec celui de la basilique. Nulle part ailleurs, nous n'avions entendu des accents plus suaves et plus touchants. Ce n'était pas assez que l'architecture eût donné à saint François sa basilique patriarcale, et que la peinture se fût chargée de perpétuer son éloge funèbre ; la musique, elle aussi, devait répéter harmonieusement son dernier soupir à toutes les générations <sup>1</sup>. »

Sortons de la basilique et, en compagnie de saint François, allons ensemble, ma révérende

1. Riche, *Fiorelli*, étude sur les monuments, p. 323.

Mère, visiter l'aînée de ses filles, la fondatrice des *pauvres dames*, dont le corps est vénéré dans l'église Saint-Georges. N'est-il pas juste que vous rendiez à sainte Claire, en son pays, la visite qu'elle fit à sainte Thérèse, en sa ville natale, et que vous lui témoigniez ainsi votre gratitude pour l'assistance qu'elle donna à votre réformatrice dans l'établissement même de la réforme? Sur la liste des saints qu'elle aimait particulièrement, l'héroïque vierge d'Avila avait mis sainte Claire après le saint homme Job et saint Grégoire, que la lecture des *Morales* lui fit admirer dès sa jeunesse, et avant sainte Marie Égyptienne et sainte Catherine de Sienne<sup>1</sup>. Si vous voulez savoir pourquoi, relisez cette page de sa *Vie* qui se rapporte au 12 août 1561, à l'époque où elle disposait une très petite maison à devenir, l'année suivante, son premier couvent de Saint-Joseph :

« Le jour de la fête de sainte Claire, comme j'allais communier, cette sainte m'apparut tout éclatante de beauté, et me dit de poursuivre avec courage ce que j'avais commencé, et qu'elle m'assisterait. Je conçus une grande dévotion pour elle, et j'ai vu par les effets la vérité de sa promesse : car un monastère de son ordre, qui est proche du nôtre, nous aide à vivre ; et, ce qui est beaucoup plus important, elle a peu à peu si bien contribué à l'accomplissement de mon désir, que l'on pratique dans cette maison la pauvreté, qui s'observe dans les siennes. Nous ne vivons que

1. Ribéra, *Vida*, l. IV; cap. XIII, p. 402; trad. Bouix, p. 474.

d'aumônes, et il ne m'en a pas peu coûté pour faire confirmer ce point par l'autorité du Saint Père (Pie IV, le 5 décembre 1562), de telle sorte qu'on n'y puisse contrevenir, ni nous imposer jamais de revenus. C'est sans doute aux prières de cette aimable sainte, que nous sommes encore redevables de cette délicate et paternelle attention, avec laquelle Notre-Seigneur nous procure le nécessaire sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit béni de tout ! »

Sainte Claire était morte le 11 août 1253, hors des murs d'Assise, à un kilomètre, au couvent de Saint-Damien, et elle y avait été enterrée le lendemain. Le pape Alexandre IV ordonna, en 1260, que le corps fût transféré au nouveau monastère, qu'on avait bâti dans l'enceinte de la ville : le 30 octobre, on l'y déposa sous le maître-autel, en le cachant soigneusement pour mieux s'en assurer la possession, comme on avait fait, le 25 mai 1230, pour le corps de saint François. Mais le corps du patriarche séraphique ayant été retrouvé en 1818, et retrouvé aussi, le 19 septembre 1832, le petit vase d'ivoire ou ostensor garni d'argent, qui avait contenu l'hostie que sainte Claire montra aux Sarrasins, pour les mettre en fuite, les clarisses conçurent le désir et l'espoir de retrouver le corps même de leur bienheureuse Mère.

Les fouilles commencèrent le 23 août 1850, et dès le 30 les ouvriers aperçurent la tombe dans un arc de caveau mortuaire. La reconnaissance ou

1. *Vie par elle-même*, ch. xxxiii, p. 436.

invention solennelle s'en fit le 23 septembre, avec un grand concours de fidèles et d'évêques. Le corps de la sainte était entier, mais réduit à l'état de squelette ; la main gauche reposait sur la poitrine, le bras droit s'étendait le long du corps, et la main tenait les tiges des fleurs qu'on y avait mises six siècles auparavant. La tête, légèrement inclinée, était ceinte de feuilles de laurier, qui conservaient leur couleur naturelle et la flexibilité du feuillage fraîchement cueilli. Le 29 septembre, le saint corps fut porté en procession à travers les rues d'Assise, et replacé sous l'autel dans une sorte de caveau, ou de chapelle souterraine, qui ne manque ni de lumière ni d'ornement.

Il y repose, revêtu d'un habit de clarisse, sur des coussins jonchés de bouquets : le voile monacal est ceint d'une couronne de fleurs blanches ; la face, les mains, les pieds restent découverts. La châsse, fabriquée à Lyon, est formée de panneaux de cristal qui permettent aux fidèles, quand ils descendent par l'église, et aux religieuses quand elles sont dans leur chœur, de satisfaire une pieuse curiosité. Pendant que je priais à genoux, mes voisins me dirent que la sainte avait dû être grande et forte, qu'un masque noir en fils métalliques lui couvrait maintenant la figure, que le nez était transparent, parce que les cartilages manquaient, qu'on voyait les dents et même un peu de chair sur le menton. Mais ces remarques n'interrompirent guère le cours de mes pensées et de mes affections : il m'était si doux de prier devant les reliques insignes d'une fondatrice, dont la

famille spirituelle comptait, avant notre grande révolution, neuf cents monastères et cinquante mille filles, soumises la moitié aux franciscains, la moitié aux évêques ! Pourtant, malgré ce que mes souvenirs me rappelaient, malgré ce que les Italiens m'expliquaient, j'étais moins ému que je ne l'ai été dans Albe, au tombeau de sainte Thérèse.

Le dimanche 3 septembre 1882, entre les retraites pastorales de Tarentaise et de Chambéry, j'eus la consolation de célébrer les divins mystères devant les corps de saint François de Sales et de sainte Chantal, vénérés tous deux dans l'église des visitandines d'Annecy. Ni l'un ni l'autre n'étaient morts dans cette ville, quoiqu'ils y eussent fondé ensemble une nouvelle famille religieuse, la visitation Sainte-Marie. Le corps de la sainte veuve, décédée à Moulins le 13 décembre 1641, y fut transporté après celui du saint évêque, qui était mort à Lyon le 28 décembre 1622. Ils sont placés dans la nouvelle église, à peu près comme le corps de sainte Thérèse l'est chez ses filles d'Albe, mais à une moindre hauteur et dans une châsse moins riche, ce qui permet de mieux les voir : celui du pontife et docteur au-dessus du grand autel, celui de la noble dame, devenue l'humble servante du Christ, au-dessus d'un petit autel, du côté de l'épître.

Quel délicat hommage rendu à leur sainte amitié ! Ils moururent à dix-neuf ans de distance, dans deux villes éloignées, et les voilà réunis dans le même sanctuaire ! Dieu même avait indiqué ce rapprochement. Quand la fondatrice

rendit le dernier soupir, saint Vincent de Paul vit son âme comme un petit globe de feu, qui s'élevait de terre et allait se joindre, dans la région supérieure de l'air, à un autre globe plus grand et plus lumineux, à l'âme du fondateur : ces deux globes n'en firent bientôt qu'un seul, qui s'éleva plus haut, et entra dans un troisième globe, infiniment plus grand et plus lumineux, le Dieu du ciel. Voici de même, sur la terre, les deux corps rapprochés par le Dieu du tabernacle. Ne dirait-on pas que le sang de Jésus, en coulant chaque matin tout auprès, répand sur eux une rosée qui les conserve et les rafraîchit ? Ne dirait-on pas que son Cœur eucharistique fait épanouir de nouveau, par ses rayons, entre ces deux saints, la fleur d'une angélique amitié, comme une fleur de paradis qui embaume notre exil ?

Mais les deux cœurs où fleurit autrefois cette amitié ne sont plus là : celui de l'évêque a été porté de Lyon à Venise, celui de la religieuse a quitté Moulins pour Nevers. Le premier répand une huile parfumée, qui calme les douleurs et adoucit les peines ; le second se montre, comme le cœur de votre séraphique Mère, sensible aux maux et aux persécutions de l'Église. Je le savais, et je n'en priai que plus ardemment, durant la messe, pour les affligés et les malheureux, pour les pontifes et les prêtres, pour les religieux et les fidèles, afin que les orages soulevés autour de nous ne nous empêchent jamais, dans nos actes et nos paroles, d'imiter et de suivre le *Docteur de la piété*. Pourtant, à cause peut-être de l'absence

des deux cœurs, j'étais moins ému que je ne l'ai été dans Albe, au tombeau de sainte Thérèse.

Précédemment j'avais eu deux fois, à Florence, le bonheur de dire la messe sur le corps de sainte Madeleine de Pazzi. Dès sa plus tendre enfance, elle fut si fortement attirée par Jésus-Hostie que, chaque fois que sa mère communiait, elle ne la quittait pas de toute la journée; elle s'en approchait le plus possible, s'asseyait même sur ses vêtements et lui disait : Vous sentez Jésus!... Pour se lier par le vœu de virginité, elle choisit le Jeudi saint et, pour se faire religieuse, elle choisit un couvent de carmélites mitigées, au faubourg Saint-Fridien, parce qu'on y communiait tous les jours.

La sainteté ne meurt pas dans l'Église, ni le génie des réformes salutaires. Votre héroïque réformatrice devait se reposer le 4 octobre 1582, et dès le 14 août de la même année une noble fille entra au couvent de Florence, pour s'y dépouiller des vêtements du monde, le 30 janvier 1583, et changer son prénom de Catherine de Sienne en celui de Marie-Madeleine. Quelques années après, elle opéra, dans les règles et les usages, des modifications qui rendent le régime de cette communauté un peu moins austère que le vôtre, mais qui développent, comme chez vous, l'esprit intérieur et le zèle apostolique. De cette ruche fervente s'envolèrent plusieurs essaims, qui formèrent à Rome, par les soins d'une nièce de la sainte, Grazia de Pazzi, et de deux sœurs du cardinal Barberini, neveu d'Urbain VIII, le monas-

tère de l'Incarnation, à Iési le couvent de la Trinité, à Vétralla celui du Mont-Carmel.

Cette extatique Marie-Madeleine, dont j'ai lu avec joie *Vita e Ratti*, qui est aussi célèbre par l'innocence de sa vie que par la sublimité de ses ravissements, mourut le 25 mai 1607. Son corps fut plus tard transféré au faubourg Pinti, dans l'église du monastère que ses sœurs y vinrent habiter, en 1628. On le plaça avec honneur sous le maître-autel, où il est étendu dans l'attitude du sommeil, et visible pour les religieuses, visible aussi pour les séculiers. Mais, le plus souvent, un voile ou devanture de métal le protège contre toute indiscretion, et le cache aux regards des personnes du dehors.

Pour moi, les carmélites eurent la bonté d'écarter ce voile, d'allumer beaucoup de flambeaux, de me laisser voir à mon aise l'admirable reliquaire, et ce que ma piété admirait bien plus, le corps même de l'illustre sainte, qui répandit longtemps une huile miraculeuse et une odeur céleste. Sa taille devait être petite ou moyenne; sa figure est aujourd'hui noire, plus noire que celle de la bienheureuse Marie Bagnesi, tierçaire dominicaine, couchée sous un autel voisin, du côté de l'évangile. On éprouve devant ce corps virginal, déjà marqué du signe évident de la résurrection glorieuse, un tel sentiment de vénération et de confiance, qu'on met les deux genoux à terre pour prier de tout cœur, et qu'on se relève avec le vif espoir d'être exaucé. Je fus si heureux une première fois, que je revins le lendemain offrir le

sacrifice sur le même autel, et prier devant les mêmes reliques. Pourtant j'étais moins ému que je ne l'ai été dans Albe, au tombeau de sainte Thérèse.

#### IV. — CONCLUSIONS PRATIQUES.

Je me demande, ma révérende Mère, si je ne devrais pas terminer ici cette étude comparative sur les messes de pèlerinage. De combien de pages ne vous semble-t-elle pas trop longue? Sans doute cette pénible impression ne vous est pas causée par le sujet même que je traite, puisqu'il est ce que vous avez de plus cher : votre Époux, votre Mère et vos frères, Jésus, Thérèse et les saints. Mais elle est causée par la manière imparfaite dont j'en parle, par mon impuissance à exploiter un fond si riche, par mon inhabileté à le revêtir d'une forme convenable, d'un style élégant, vif et coloré. Malgré ces défauts, l'importance du sujet m'oblige, ce me semble, à ne pas clore cette lettre, la plus longue de toutes, sans tirer trois conclusions pratiques, qui achèveront de mettre en pleine lumière l'utilité des messes de pèlerinage : elles sont un remède efficace à plus d'une maladie de l'âme, elles sont une mine inépuisable de comparaisons et d'études, mais il y faut une application particulière, que je vous expliquerai en finissant.

I. Qui de nous n'endura quelquefois l'agonie

morale, ou l'exil du cœur? Qui de nous n'a passé ou ne passera par le dégoût et l'ennui, par la crainte et la tristesse, la désolation et l'aridité, la lassitude et le découragement? A ceux qui gémissent de ce douloureux état, et me demandent comment ils pourraient en sortir, j'aime à répondre : En visitant les lieux qui sont remplis du souvenir d'un saint, imprégnés de ses vertus, enrichis de sa grâce spéciale, en y disant la messe, en y faisant la communion. Si chacun de ces lieux ressemble par les fatigues d'un long et coûteux voyage, qu'il nous faut faire pour l'atteindre, à la pierre et au dur rocher dont parle l'Écriture, il leur ressemble aussi par le miel et l'huile, qu'il fait couler dans notre bouche, sur les plaies de notre âme, sur les blessures de notre cœur, *mel de petra oleumque de saxo durissimo* (Deuter., XXXII, 13).

On lit dans la *Vie* de saint Ambroise, écrite par son secrétaire et dédiée à saint Augustin : Petit enfant, sur son berceau, il fut porté par sa nourrice dans la cour du palais de son père, le préfet des Gaules, et il s'endormit la bouche ouverte. Aussitôt un essaim d'abeilles arriva, lui couvrit la face et remplit la bouche. Les abeilles y entrèrent et en sortirent plusieurs fois, puis elles s'envolèrent si haut dans les airs, qu'elles disparurent à tous les regards. Si cet enfant vit, s'écria le père effrayé, il sera quelque chose de grand, *aliquid magni erit*. En effet, ajoute le biographe, cet essaim d'abeilles produisait pour nous le miel des écrits d'Ambroise, *scriptorum ipsius favos*, des rayons annonçant les dons célestes, élevant nos

âmes des choses de la terre au ciel, *de terrenis ad cœlum*<sup>1</sup>.

Voilà précisément l'effet d'un pèlerinage, quand j'y étudie sur place les œuvres d'un saint ou d'une sainte, quand j'y mets dans ma bouche ce rayon de miel, qui est la divine hostie, livre admirable, résumé de tous les dogmes, évangile vivant, que le Verbe même de Dieu écrit avec son propre sang, au dedans par son amour, au dehors par son humilité. Une voix dit au pèlerin, comme autrefois au prophète : « *Comede volumen istud, nourris-toi de ce livre.* » Puis le prêtre ou le fidèle qui s'en est nourri, peut répéter le mot d'Ézéchiël : « Il est devenu dans ma bouche un miel très doux, *factum est in ore meo sicut mel dulce* (Ézéch., III, 1, 3). » Il a consolé mon âme de ses afflictions, il l'a relevée de ses abattements, il l'a guérie de tous ses maux, il l'a mise en possession de tous les biens célestes, du ciel même sur la terre.

Je me représente Jésus eucharistique, avec les saints ou saintes honorés près de lui en un lieu de dévotion, sous l'image même qu'un grand poète employa, pour nous représenter les bienheureux montés de la terre en paradis, comme une rose blanche, *in forma di candida rosa*, comme une rose épanouie, exhalant un parfum de louange au soleil, qui engendre un perpétuel printemps<sup>2</sup>. Les pèlerins sont ici-bas pour la rose de grâce, ce que les anges sont là-haut pour la rose de gloire, des

1. Paulinus, *Vita sancti Ambrosii*, n° 3, P. L., t. XIV, p. 28.

2. Dante, *Paradiso*, canto XXX, vers 124-126.

abeilles auxquelles la charité donne des ailes d'or, et la pureté une blancheur de neige. Que de fois on a pu leur appliquer ce que Dante avait dit des esprits célestes ! « Comme un essaim d'abeilles qui tantôt se plonge dans les fleurs, et tantôt retourne là où son travail prend de la saveur, la troupe angélique descendait dans la grande fleur, ornée de tant de feuilles, puis elle remontait là où son amour toujours séjourne,

Si come schiera d'api, che s'infiora  
 Una fiata, ed altra si ritorna  
 Là dove il suo lavoro s'insapora,  
 Nel gran fior discendeva, che s'adorna  
 Di tante foglie ; e quindi risaliva  
 Là dove lo suo amor sempre soggiorna<sup>1</sup>. »

Nous pouvons d'autant mieux comparer une troupe de pèlerins à un essaim d'abeilles, et leurs âmes aux célestes esprits, qu'un vieil auteur nous a signalé plusieurs rapports ou ressemblances, que l'âme chrétienne possède, par ses qualités ou vertus, avec chacun des neuf chœurs des anges<sup>2</sup>. Après avoir vainement demandé aux créatures un peu de suc pour faire son miel, après avoir bu dans les cœurs qui l'entourent une affection, qui n'est ni sans mélange ni sans danger, l'âme tant de fois déçue vole, par un pèlerinage, jusqu'au cœur d'un saint vénéré ou d'une sainte héroïque, jusqu'au Cœur du divin Époux, qui s'offre à nous, dans le sacrement d'amour, comme la fleur des

1. *Paradiso*, canto XXXI, 1-12.

2. *Liber de spiritu et anima*, cap. v, P. L., t. 40, p. 782, 783.

champs et le lis de la vallée (Cant., II, 1). Elle y entre comme une abeille dans le calice d'une rose, elle s'y plonge, elle s'y attache, elle en prend le suc, c'est-à-dire les vertus, les sentiments et les grâces.

Bientôt, avec ce riche butin, le pèlerin retourne à sa ruche, qui est son entourage ; il reparait dans sa famille, son couvent ou sa paroisse, et peut dire à ses ennemis comme à ses amis : Au changement fait en moi, au mieux survenu dans mes dispositions et mes actes, reconnaissez le cœur du saint, du séraphin, du Dieu, le cœur de François, de Thérèse ou de Jésus, vers lequel j'ai volé, sur lequel je me suis reposé, comme une abeille, pour m'emplir de sa mansuétude et de son humilité, de sa patience et de sa miséricorde, de son amabilité constante envers nos frères d'ici-bas, et de son joyeux abandon à notre Père céleste. Allez-y à votre tour, et en attendant savourez le miel que je vous apporte, goûtez et voyez combien le Seigneur est doux, *suavis est Dominus* (Ps. XXXIII, 9).

L'abondance de ces délices spirituelles, de ces consolations intérieures qui débordent au dehors, apparaît au prêtre comme une ressource particulièrement précieuse, lorsqu'il se demande avec anxiété : Comment empêcher l'habitude de dégénérer en routine ? Comment ne me familiariser jamais avec l'auguste sacrifice ? Comment porter toujours à l'autel la révérence et le goût, un esprit attentif et un cœur de feu ?

Les uns répondent : En vous abstenant de dire la messe un jour chaque semaine, *ob reverentiam*,

par respect. C'est l'expression du P. Gury citant saint Alphonse<sup>1</sup>. Mais cette abstention hebdomadaire causerait, aujourd'hui, plus d'étonnement et de gêne que d'édification, dans toutes les communautés et dans beaucoup de paroisses. D'autres disent : En vous retirant dans une solitude où vous ne montiez pas à l'autel durant plusieurs jours, par humilité, comme on le fait généralement dans les retraites ecclésiastiques. Toutefois saint Liguori écrivait à ce propos : « S'abstenir par humilité, c'est bien, mais ce n'est pas ce qu'il y a de mieux, parce que les actes d'humilité procurent à Dieu un honneur fini, tandis que le sacrifice de la messe lui procure un honneur infini<sup>2</sup>. » Je connais une troisième réponse : Retournez à l'église, au sanctuaire où vous célébriâtes votre première messe, où vous fîtes votre première communion... Mais ce retour ne serait-il pas quelquefois imprudent, souvent difficile ou même impossible ?

Il existe encore une quatrième réponse : Prolongez le sacrifice, pénétrez le sens, goûtez la saveur des cérémonies et des paroles qui l'accompagnent... « Mais, dit saint Alphonse, les prêtres objectent que les séculiers se plaignent, quand la messe est longue. Eh, quoi ! leur répondrai-je d'abord, le peu de dévotion des séculiers doit donc être la règle du respect qui est dû au saint sacrifice ! Je réponds, en outre que, si les prêtres célébraient

1. *Compendium theologiæ moralis*, tract. de Euchar., cap. III, act. I, n° 360. Lyon, 1864, t. II, p. 250.

2. *La messe à la hâte*, III, fin, Œuvres ascét., t. XIV, p. 475.

la messe avec le respect et la gravité convenables, les séculiers se pénétreraient de la vénération qui est due à un si grand mystère, et ne se plaindraient point d'être obligés d'y assister pendant une demi-heure<sup>1</sup>. »

Pour moi, ma révérende Mère, j'ai plus d'une fois trouvé dure la règle, qui oblige le religieux de votre ordre à n'y mettre qu'à peu près une demi-heure, *mediam circiter horam*<sup>2</sup>, et celui de la compagnie de Jésus à ne pas la dépasser beaucoup, *nec multum excedat*<sup>3</sup>; je souscris volontiers à ces paroles d'un chartreux espagnol de Miraflorès : « Il me semble qu'une messe qui ne dure que trois quarts d'heure, ou une heure au plus, ne doit pas être estimée longue<sup>4</sup>. » J'envie le bonheur de saint Ignace, qui restait près d'une heure à l'autel, parce que son extrême dévotion l'obligeait de s'arrêter de temps en temps<sup>5</sup>. On lit d'un de ses disciples, le célèbre P. Balthasar Alvarez : « Quelquefois il se retirait pour dire la messe dans une chapelle domestique, seul avec celui qui la servait, et alors il la prolongeait d'autant plus, qu'il jouissait plus abondamment des dons de la libéralité divine<sup>6</sup>. » Un autre de ses plus savants disciples, Jean-Baptiste Pianciani, membre de toutes les aca-

1. *Matériaux*, I sur la célébration de la messe, III, t. XIII p. 207, 208.

2. *Constitutiones strictioris observantiæ pro reformatis*, p. I, cap. 23, n° 4.

3. *Regulæ sacerdotum*, 4.

4. Molina, *L'Instruction des prêtres*, traité III, ch. 14, § II. Lyon, 1710, p. 267.

5. *Grande vie des saints*, 31 juil., t. 14, p. 732.

6. *Vie du P. Bal. Alvarez*, par L. du Pont, ch. VI, p. 66.

démies italiennes faisait de même au Collège Romain. On l'avait autorisé à rester deux heures à l'autel, en ayant pour l'y servir un frère très pieux, dans une chapelle où nous ne pouvions le voir et l'entendre, sans une permission spéciale. Je le vis et l'entendis quelquefois avec admiration : tantôt il répandait par dévotion des larmes brûlantes, tantôt il s'interrompait avec humilité pour se frapper la poitrine, en s'écriant : *Misero peccatore*, misérable pécheur, qu'as-tu fait?..

Ce spectacle me rappelait ce que j'avais lu dans les œuvres d'un docteur de l'Église : « On sait que l'usage du manipule fut introduit pour servir au prêtre à essuyer ses larmes ; car anciennement les prêtres, en célébrant, éprouvaient de si grands sentiments de dévotion, qu'ils ne faisaient que pleurer<sup>1</sup>. » Il me rappelait ce que les bollandistes racontent de saint Théoton, mort en 1166, et d'une reine de Portugal nommée Thérèse, *Tharasia*. Un samedi, lorsque ce religieux augustin était déjà revêtu des ornements sacrés, pour offrir le saint sacrifice en l'honneur de la Mère de Dieu, la reine, qui se tenait sur le seuil, lui envoya dire d'expédier la messe, *breviter missam peragere*. « J'ai dans le ciel, répondit-il, une reine qui est bien meilleure et bien plus noble ; c'est en mémoire d'elle et avec une suprême vénération, que je veux célébrer la messe. Quant à l'autre reine, qu'elle l'entende ou s'en aille, comme il lui plaira. » Dès

1. Saint Liguori, *Matériaux...* I, sur la célébration de la messe, n° III. Œuvres ascét., t. XIII, p. 202.

qu'elle connut cette réponse, Thérèse proclama la sainteté de ce prêtre, et s'accusa de n'être elle-même qu'une misérable pécheresse. Après la messe, elle se jeta à ses genoux, et lui demanda avec larmes une pénitence<sup>1</sup>.

Si le prêtre a choisi, pour faire son pèlerinage, un jour qui ne soit marqué par aucun concours de fidèles, s'il obtient d'offrir l'auguste sacrifice dans une chapelle où l'affluence des assistants soit nulle, il peut satisfaire pleinement sa dévotion, par un plus profond recueillement, par une attention plus soutenue aux choses et aux paroles, par moins de hâte et de précipitation dans cette grande prière et cette grande action. Alors le temps de la sainte messe, comme le temps de l'oraison mentale en une heure de ferveur, passe avec une rapidité qui donne quelque idée de l'extase et du ravissement. Alors le célébrant, s'il avait le pouvoir de Josué, voudrait arrêter le soleil sur le sacrifice pour rester plus longtemps à l'autel. Aux ardeurs de l'amour, toute glace se fond, tout foyer se rallume, et le cœur du prêtre redevient un paradis anticipé.

S'il y a concours de pèlerins, si l'assistance est nombreuse et fervente, l'âme sacerdotale ressemble à un arbre en fleurs, au milieu d'un champ couvert d'épis : tous les souffles de l'Esprit de Dieu qui agitent ces épis, l'agitent aussi. Tout entre elle et eux est communicatif, les

1. *Acta sanctorum*, 18 febr. Vita sancti Theotonii, cap. II, n° 8, t. VI, p. 112.

vifs mouvements, les émotions pieuses, les entraînements célestes. Aimez-vous une autre comparaison? Les prières, les larmes, les chants, les enthousiasmes de la foule, soulèvent les vagues de l'océan de grâces, qui est dans le Cœur de Jésus au divin sacrement, et les font déferler sur le cœur du prêtre, pour le purifier, l'attendrir et l'ébranler. Il ne peut se soustraire à ces impressions bienfaisantes, et cette messe un peu solennelle renouvelle en lui les joies saintes, les résolutions généreuses, et les sublimes sentiments de sa première messe.

Il est même plus apte que le commun des fidèles à comprendre, à sentir, un des plus touchants et plus utiles bienfaits de ces réunions; lequel? celui de rapprocher, par la dévotion à un même saint, les hommes qu'une politique jalouse sépare et divise par les nationalités, comme par des barrières infranchissables. Un grave historien a dit sur ce sujet:

« Chez les peuples du paganisme, étranger et ennemi était synonyme. Chez le chrétien, qui se reconnaît lui-même étranger sur la terre, l'étranger est un compagnon de voyage: il est plus; car ce que nous lui faisons, le Juge des vivants et des morts le regarde comme fait à lui-même. Aussi les pèlerinages ou voyages de dévotion ont-ils contribué, plus qu'on ne pense, à éteindre les antipathies nationales, et à réunir tous les peuples dans une commune fraternité. Lorsque l'Espagnol, l'Italien, l'Anglais, le Lombard, le Franc, le Slave, le Germain, le Grec, divisés de pays, de gouvernement, d'idiome, se rencontraient

priant les uns et les autres au tombeau de saint Pierre, les distances et les différences disparaissaient ; ils ne voyaient plus, les uns et les autres, qu'un seul et même Dieu, qu'une seule et même Église, qu'un seul et même Pape ou Père commun, qui les bénissait tous comme les enfants d'une seule et même famille <sup>1</sup>. »

Sous ce rapport, tandis que les peuples multiplient les armements, appellent sous les drapeaux tous les individus valides, les ministres mêmes du sanctuaire, je vois une sorte de compensation ou de tempérament à nos inquiétudes et à nos craintes, dans l'aimable attention de la Providence qui nous donne, par les inventions modernes, une facilité plus grande de faire des pèlerinages au loin, en peu de temps et à peu de frais, d'en faire même souvent sans fatigue et à peu de distance. Les voyages de dévotion, plus que les voyages d'agrément, plus que les relations commerciales, sont un moyen d'apaisement, une digue au torrent de sang que la politique voudrait répandre, un trait d'union, un lien de charité, un commencement de réconciliation entre les étrangers ou les ennemis, qui ont reçu le même baptême et professent la même foi. Pas plus que la paternité divine, la fraternité chrétienne ne connaît de limites, ne s'arrête aux frontières.

N'est-ce que le sentiment si doux de cette fraternité ? n'est-ce pas un attachement plus fort, un

1. Rohrbacher, *Hist. univ. de l'Église catholique*, livre 53, édit. Vivès, in-4°, 1872, t. VI, p. 15.

besoin plus impérieux d'union, d'harmonie et d'entente, qui est produit en nous par les messes de pèlerinage, où nous nous rencontrons, où nous accourons de toutes les parties du monde? Nous y sommes tous conviés, nous y prenons tous part au banquet où le même Dieu fait homme nous donne à tous sa chair en nourriture, et son sang en breuvage. Mais chacun de nous ne le change pas en soi, c'est lui qui nous change tous en lui-même, pour que nous soyons consommés dans l'unité, *consummati in unum* (Joan., XVII, 23), comme ces grains de froment qui, moissonnés en divers champs, forment un même pain; comme ces raisins qui, vendangés en plusieurs vignes, forment un même vin. Je crois qu'une communion générale de pèlerins venus de tous pays, est la plus touchante application de cette parole de saint Paul : *Unus panis, unum corpus*, nous sommes un seul et même pain, nous sommes un seul et même corps, nous tous qui participons à un seul et même pain (I Cor., X, 17). J'ai joui trois fois de ce ravissant spectacle, au tombeau de sainte Thérèse, durant les jours anniversaires de sa mort et de son enterrement, et le jour solennel de sa fête.

Quelles seraient les conséquences, si les chefs d'État, les rois de la terre et les princes de la diplomatie, au lieu de se réunir en un congrès, *convenerunt in unum*, contre le Seigneur et contre son Christ (Ps. II, 2), pour subordonner leur politique à l'intérêt sordide des juifs, et au matérialisme impie des francs-maçons, se donnaient rendez-vous en un pèlerinage, pour honorer quelqu'un

de ces grands bienfaiteurs de l'humanité, qui lui furent d'autant plus dévoués qu'ils aimaient Dieu davantage? On verrait s'accomplir le pacifique et charitable rapprochement, dont saint Dorothée, archimandrite en Palestine au VI<sup>e</sup> siècle, nous traçait l'image par une comparaison que j'abrège : Considérez un cercle, une sphère avec les rayons. Plus ces rayons s'éloignent du centre, plus ils s'écartent les uns des autres; au contraire, plus ils s'approchent du centre, plus ils se rapprochent entre eux. Le monde est cette sphère ou ce cercle, et Dieu en est le centre; les hommes avec leurs voies diverses en sont les rayons. Plus grand est leur éloignement de Dieu, plus grande est la séparation entre eux; mais plus ils s'approchent de Dieu, plus ils se rapprochent les uns des autres<sup>1</sup>.

Mille ans plus tard, Bossuet nous donnait l'idée de ce rapprochement par cette autre comparaison : « C'est une loi immuable, que les esprits qui s'unissent à Dieu se trouvent en même temps tous unis ensemble. Ceux qui puisent dans les ruisseaux, et qui aiment les créatures, se partagent en des soins contraires, et divisent leurs affections. Mais ceux qui vont à la source même, au principe de tous les êtres, c'est-à-dire au souverain bien, se trouvant tous en cette unité et se rassemblant à ce centre, ils y prennent un esprit de paix et un saint amour les uns pour les autres<sup>2</sup>. »

II. Outre cette vaste portée et ces fruits abon-

1. *Doctrina*, VI. n<sup>o</sup> IX. P. G., t. 88, p. 1695.

2. Bossuet, *Panegyrique pour la fête des anges gardiens*, exorde, *Œuvres*, édit. Vivès, 1863, t. XII, p. 334.

dants, les messes de pèlerinage nous offrent un sujet inépuisable d'études comparatives, par les accessoires mêmes, par les détails qui les distinguent, tels que le lieu, le saint, les paroles, les oraisons. Pour vous le prouver, ma révérende Mère, sans revenir sur ce que je vous ai déjà dit, et sans vous retenir trop longtemps, je n'ai qu'à soulever un coin du voile, qui vous cache toujours un grand nombre de nouveaux aspects.

En sainte Thérèse ce qui vous frappe, comme les Espagnols, est-ce d'abord le docteur mystique, *la mística doctora* ? Comparez-la un instant à l'un des quatre grands docteurs de l'Église latine, à saint Ambroise. Dans la vierge d'Avila admirez-vous surtout la séraphique épouse du Christ ? Faites le parallèle avec une autre *serafica sposa di Gesù*, avec la plus illustre fille de saint Dominique, sainte Catherine de Sienne. Dans votre héroïque Mère ce qui excite le plus votre reconnaissance, est-ce sa qualité de fondatrice du carmel réformé ? Ne craignez pas de la mettre en regard d'un fondateur de génie, son compatriote et son contemporain, saint Ignace de Loyola. Mais, pour plus de brièveté, permettez qu'après la comparaison des personnes ou des œuvres, je me contente de rapprocher les trois oraisons de la messe.

Écrivain fécond, orateur insinuant, poète liturgique, saint Ambroise nous a laissé plus de trente ouvrages authentiques, quatre-vingt-onze lettres, avec des discours et des hymnes. Après sa mort, comme durant sa vie, il n'a cessé de convertir les pécheurs, de sanctifier les vierges, d'ins-

pirer aux âmes, spécialement parmi les prêtres, le zèle de leur perfection. Le vénérable instituteur de cette compagnie de Saint-Sulpice, qui s'est vouée avec tant de persévérance et de succès à la formation des âmes sacerdotales, avait envers lui la plus grande dévotion, et disait dans une de ses lettres du 7 décembre :

« Je dois beaucoup à saint Ambroise, que l'Église honore aujourd'hui, et dont elle solennise la vocation à l'épiscopat, au lieu du jour de sa mort et de sa translation dans le ciel. Elle semble par là nous vouloir exprimer la sanctification parfaite, et la plénitude de grâce dans laquelle ce saint a vécu, depuis qu'il a été appelé à cet état jusqu'à sa mort, s'étant comme trouvé dans une consommation d'amour achevée en ce moment, semblable en quelque manière à celle des saints au moment de leur gloire... Dans le temps de ma vocation au saint service de l'Église, il m'avait été donné pour patron et pour protecteur, avec saint Grégoire. Et cette obligation m'a laissé tant de tendresse pour lui, et tant de zèle pour son service, qu'il n'y a rien que je ne voulusse faire pour lui en rendre des témoignages... Oh! s'il y avait encore quelques cœurs comme celui-là dans l'Église, que Jésus-Christ serait glorifié et honoré dans le monde! Oh! s'il plaisait à sa bonté, et à l'amour qu'il a pour Dieu son Père, de ressusciter cet esprit! »

Sainte Thérèse a ressuscité cet esprit, et rendu à l'Église le cœur de saint Ambroise; elle apprend

1. Lettre 184, *Œuvres*, édit. Migne, p. 968.

aux prêtres qui le veulent, à se sanctifier personnellement et à diriger les âmes d'élite. Aussi j'éprouve, comme vous, une joie bien vive, quand je vois les ministres du sanctuaire se glorifier d'être thérésiens, ou s'efforcer de le devenir. Ils puisent, entre autres grâces, dans l'invocation et l'étude de la *santa escritora*, la force qu'elle leur désirait à tous, celle de dire, comme son Père saint Élie, la vérité aux princes et aux grands de ce monde.

Le secrétaire et biographe de saint Ambroise avait déjà signalé cette ressemblance, entre le prophète du Carmel qui reprit le roi Achab, et l'évêque de Milan qui infligea une pénitence à l'empereur Théodose. Après avoir vécu sur la terre de la vie des anges, dit-il, qu'il se réjouisse maintenant de leur compagnie et de la société d'Élie, *Eliæ societate lætetur*, puisque pas plus qu'Élie il n'hésita jamais, tant il craignait Dieu, à parler aux rois et aux puissants<sup>1</sup>. Sous ce rapport, comment ne pas reconnaître dans la digne fille d'Élie, en votre Mère, ce qu'on a reconnu dans le grand évêque : l'alliance d'un zèle inflexible pour l'observation de la loi de Dieu, avec une prudence, une douceur, une charité extraordinaires<sup>2</sup> ?

Le diacre Paulin rapporte qu'on vit une étoile, au-dessus du corps du docteur et pontife qui venait de mourir<sup>3</sup> ; ne vit-on pas une multitude de lumières célestes sur le toit de l'église, dans le chœur et au-dessus de la cellule où expirait celle

1. Paulinus, *Vita Ambrosii*, n° 47, P. L., t. XIV, p. 43.

2. *Grande Vie des saints*, t. 23, p. 289, le 7 décembre.

3. *Vita*, n° 48, p. 43.

qui nous enseigna la théologie mystique<sup>1</sup> ? Il rapporte ensuite de nombreuses apparitions du saint, dont quelques-unes eurent lieu le jour même de sa mort, et qui eurent toutes pour motif la charité<sup>2</sup>. Ne lit-on pas de votre bienheureuse Mère qu'après son entrée dans le ciel, compatissante et bonne, comme elle l'était ici-bas, elle visita par d'innombrables apparitions celles de ses filles qui étaient les plus désolées, ou qui pouvaient exercer sur les autres une influence plus considérable<sup>3</sup> ?

Le fondateur de Saint-Sulpice, écrivain lui-même religieux et mystique, terminait ainsi la lettre où il parle de sa dévotion au grand docteur : « Il me reste toujours un souhait très ardent d'aller au tombeau de ce saint, pour l'invoquer sur l'Église, sur le clergé et sur son pauvre serviteur. » Quant à moi, j'ai satisfait ce désir d'un cœur sacerdotal, j'ai prié à toutes ces intentions, j'ai pu invoquer l'héroïque évêque, en restant longtemps à genoux devant son corps. Il est sous le grand autel de la basilique ambrosienne, à Milan, en un tombeau qui m'a semblé de porphyre. Cette basilique est une des quatre églises, que le généreux pasteur bâtit dans sa ville épiscopale, vers la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Ce fut là qu'il déposa les corps des martyrs Gervais et Protais ; ce fut là qu'il interdit à Théodose le Grand de pénétrer, avant d'avoir expié le massacre commis à Thessalonique.

1. Bulle de canonisation, *Hist.*, t. II, p. 475.

2. *Vita*, n<sup>o</sup> 49-52, p. 44. 45.

3. *Histoire de sainte Thérèse*, ch. 32, t. II, p. 437.

Comme la plupart des églises de ce temps-là, elle n'a pas de larges proportions, mais est précédée d'une cour d'entrée. Je remarquai les stalles du chœur, la chaire en marbre blanc, la grande porte tout entière en bois sculpté. Tout près, à droite, dans la cour, je notai une inscription où *Aloysia* est déjà la traduction latine de Louise, comme *Aloysius* se dira pour saint Louis de Gonzague : « A Aloysia, épouse de Philippe Platus, très bonne envers les pauvres et mère très indulgente, son fils Platus assura ce lieu de repos, *posuit spelæum*, MDXX (1520). »

Je me souvins que saint Charles Borromée, qui établit, parmi les religieux et les prêtres, les réformes décrétées par le concile de Trente, avait une particulière dévotion à saint Ambroise. Il en portait toujours sur lui une petite image, et il en donna le nom aux oblats, qu'il institua pour l'aider dans l'exercice du zèle apostolique, dans la conduite des paroisses et la direction des collèges ou séminaires. Ces souvenirs m'enflammèrent d'une ardeur nouvelle, pour invoquer le saint docteur avec confiance, et je le priai instamment pour moi, pour mes prédications, pour mes écrits, pour les prêtres et les évêques. Ah! puissions-nous tous aimer comme lui la pureté et la vérité, pratiquer l'une et défendre l'autre! Puissions-nous tous n'avoir, pas plus que les deux grands évêques de Milan, cette prudence humaine que la réformatrice du carmel reprochait aux prédicateurs! Puissions-nous, autant qu'eux, autant que les apôtres, ne pas viser dans nos discours à ne

point déplaire, mais être indifférents à tout perdre ou à tout gagner, lorsqu'il faut dire une vérité et la soutenir pour la gloire de Dieu<sup>1</sup> !

Ensuite je pensai à cette liturgie ambrosienne, que l'on conserve encore dans l'Église de Milan, où saint Ambroise l'avait trouvée établie, mais à laquelle il fit des additions importantes. Depuis sa mort, son nom est prononcé dans le *Confiteor*, après ceux des apôtres Pierre et Paul, et dans le *Libera nos*, après celui de saint André. Chaque messe a une préface spéciale, qui se trouve dans le propre, comme pour sainte Thérèse, et non dans l'ordinaire. Je ne connaissais que sa messe au romain, et mes réflexions ne portèrent que sur elle. L'introit, la collecte, l'épître et l'évangile, sont du commun des docteurs, et conviendraient parfaitement à votre Mère, puisqu'un éloquent dominicain a soutenu qu'on peut dire en toute exactitude, justesse et propriété : « Sainte Thérèse de Jésus est docteur dans l'Église et de l'Église, *es doctora en la Iglesia y de la Iglesia.* »

Le R. P. Paulino Alvarez l'enseigne, un oracle de vive voix a, dans la bouche du vicaire de Jésus-Christ, la même valeur qu'un décret, et nous ne voyons pas que saint Roch ait été canonisé, que saint Ambroise, saint Augustin, saint Léon aient été proclamés docteurs par des lettres apostoliques. Or en tête de ses œuvres publiées à Bruxelles en 1675, et dédiées à la reine d'Espagne par le général des carmes déchaussés, on voit un médaillon de

1. Sainte Thérèse, sa *Vie par elle-même*, ch. xvi.

sainte Thérèse, avec l'attestation latine que le doctorat lui fut solennellement accordé, en considération de l'excellence de ses écrits, par l'Université de Salamanque, avec l'assentiment du pape Urbain VIII, *annuente Urbano VIII*. Si c'est une imposture, comment se fait-il que ni Rome ni Salamanque n'aient protesté? Comment se fait-il que cette académie ait institué une fête en l'honneur de ce doctorat, et l'ait célébrée tous les ans jusqu'à l'expulsion des religieux? Bien plus, Rome a composé pour Thérèse de Jésus un office qui équivaut à un décret, puisque l'idée dominante y est le doctorat. Rome composa ensuite et approuva une messe, dont l'introït, l'épître, le graduel et l'évangile répondent à la même idée. Auparavant, Urbain VIII avait écrit de sa main la collecte *Exaudi nos*, avec les mêmes pensées qui sont dans l'oraison des docteurs<sup>1</sup>.

En effet, ne peut-on pas dire du docteur mystique autant que de tout autre, de sainte Thérèse autant que de saint Ambroise, que Dieu nous l'a donnée pour ministre du salut éternel, et pour docteur de la vie, *salutis ministrum, doctorem vitæ*? A quel autre demandons-nous ce que nous demandons en sa première oraison, la faveur d'être nourris de l'aliment de sa céleste doctrine, *cœlestis doctrinæ pabulo*, et formés par les sentiments de sa pieuse dévotion? Qui plus qu'elle a été rempli, par le Seigneur, de l'esprit de sagesse et d'intelligence, pour qu'elle pût ouvrir la bouche au milieu

1. *Santa Theresa y el P. Bañez*, n° X, p. 141, 142, note.

de l'Eglise, et nous parler de l'abondance de son cœur? Qui plus qu'elle a mérité qu'on dise : Son cœur avait l'étendue des rivages de la mer, et pouvait s'appliquer à autant de choses qu'il y a de grains de sable, *latitudinem cordis quasi arenam...?*

Mais saint Ambroise est un docteur-pontife, comme saint Jérôme est un docteur-prêtre ; sainte Thérèse n'est qu'un docteur-victime, le docteur au cœur fait hostie, au cœur holocauste. Aux autres le sacerdoce officiel, l'éternel sacerdoce qui brille comme le soleil et la lune, pour immoler publiquement la divine hostie, l'adorable victime sur des autels de pierre dans nos basiliques. A elle le sacerdoce officieux, sorte de martyr à l'ombre, pour s'offrir secrètement elle-même en holocauste, sur l'autel vivant de son cœur, dans le temple animé de sa poitrine. De là une notable différence dans les deux autres oraisons du propre de leurs messes. Pour l'éloquent Père de l'Eglise, la secrète nous montre le pontife obtenant, par son intercession, que les dons offerts à la Majesté divine contribuent à notre salut. Pour la fille austère du carmel, on nous la représente se rendant agréable au Seigneur, et le disposant à nous exaucer, par l'holocauste plein de moelle, qu'elle lui fait de son cœur si aimant et si pur, *medullatum cordis holocaustum.*

Dans la postcommunion, on demande que l'évêque de Milan franchise par sa prière, comme par sa doctrine, les limites de son diocèse, qu'il soit catholique ou universel dans son intercession,

comme dans sa foi, en un mot que nous sentions l'ubiquité de son aide et de son assistance, *nos ubique oratio adjuvet*. Mais nous ne précisons ni la quantité, ni la nature, ni l'objet du secours demandé : il pourrait être temporel et passager, aussi bien que spirituel et durable. S'agit-il de la vierge-docteur qui est *passée en holocauste*<sup>1</sup>, que l'hymne des vêpres et des laudes appelle victime de la charité, ce n'est pas seulement pour tous les lieux, c'est encore pour tous les temps, c'est même pour ce qui est au delà, pour l'éternité, que nous recourons à son intercession. Dans l'élan de notre confiance, nous implorons et le pardon de toutes nos fautes sur la terre, et la jouissance de toutes les félicités en paradis. Encouragés par ses exemples, soutenus par ses prières, excités par cette parole qu'on lui attribue : « Dieu se souvient toujours que nous avons mangé le pain de sa table », nous demandons que la famille de Dieu, qui vient de manger ce pain céleste, exalte les miséricordes du Seigneur par un chant triomphal, qui commence ici-bas et se continue dans le ciel, auquel l'éternité ajoute même sans cesse de nouvelles strophes.

En voilà assez, ce me semble, ma révérende Mère, pour vous convaincre que la messe de votre grande réformatrice surpasse, ou du moins égale la messe d'un grand docteur, par la richesse des pensées et la beauté des sentiments. De même pour la messe des plus célèbres épouses de Jésus-Christ :

1. Dans la secrète de saint Vincent de Paul, au propre, *in holocaustum transeamus*.

je vous le prouverai rapidement, après avoir mis sous vos yeux le parallèle établi par le R. P. Alvarez, entre la fille séraphique d'Élie et une héroïque fille de saint Dominique, entre la plus illustre sainte d'Espagne et la plus fameuse des saintes d'Italie<sup>1</sup>.

A sept ans, après avoir lu les supplices de quelques martyrs, Thérèse s'enfuit de la maison paternelle pour aller en Afrique, se faire couper la tête par les infidèles : vers l'âge de six ans, ayant connu par révélation la vie des anciens anachorètes, Catherine sortit de la maison de ses parents et de la ville de Sienne, pour vivre dans le désert. L'une et l'autre, dès leur tendre enfance, ont choisi pour mère et honoré comme telle la Vierge immaculée ; l'une et l'autre se cachaient au jardin, ou dans la maison, pour la saluer et l'invoquer plus longuement. Un ange transperça le cœur de la carmélite avec un dard, dont l'extrémité s'était embrasée aux flammes du ciel : Notre-Seigneur lui-même enleva le cœur de la dominicaine, l'emporta en paradis, puis vint le remettre en place, après l'avoir divinement transformé.

Thérèse de Jésus est la Mère des carmes de la réforme : Catherine de Sienne est la Mère des dominicains du tiers-ordre. Toutes deux sont de grands écrivains qui l'emportent, l'une sur les Espagnoles et l'autre sur les Italiennes ; toutes deux sont maîtresses et docteurs en théologie mystique. Sainte Thérèse est devenue patronne de

1. *Santa Teresa y el P. Bañez*, n° X, p. 140-143.

l'Espagne, qui la met à côté de l'apôtre saint Jacques ; Rome reconnaît le patronage de sainte Catherine, qu'elle place à côté de l'apôtre saint Pierre. Thérèse fut, au delà des Pyrénées, dans la péninsule ibérique, la femme la plus renommée, la plus respectée des grands et des rois, celle qui a le mieux mérité de l'Église, celle que des hommes éminents consultèrent le plus par lettres. Catherine a été au delà des Alpes, dans la péninsule italique, la femme la plus célèbre par ses relations épistolaires avec les princes et les prélats, par ses voyages en qualité d'ambassadrice, par les peines qu'elle se donna pour le bien de l'Église ; ce fut la plus considérée des cardinaux et des papes, surtout après qu'elle eut obtenu le retour de Grégoire XI à Rome.

Le Sauveur du monde s'attacha comme épouse, d'une manière spéciale, la noble fille d'Alphonse Sanchez de Cepeda, d'abord à l'incarnation d'Avila, en lui montrant un clou détaché de sa croix ou de sa main ; ensuite à Véas, en lui passant au doigt un bel anneau, orné d'une sorte d'améthyste bien autrement resplendissante que celle d'ici-bas <sup>1</sup>. Il avait agi de même à l'égard de l'humble fille du teinturier Jacques Benincasa, en lui mettant au doigt un anneau mystérieux. Il dit à Thérèse : « Cherche-toi en moi, et moi en toi ; » il avait dit à Catherine : « Pense en moi, et je penserai en toi. » Un pape composa et rédigea, de sa main, l'office de la bienheureuse réformatrice du carmel ; un

1. *Escritos*, t. I, Relacion III, p. 154, et *Escritos sueltos*, n° 8, p. 524.

autre pape avait composé l'office de la plus glorieuse tierçaire de Saint-Dominique. En résumé, sainte Thérèse d'Avila fut et est toujours la sainte Catherine des carmélites, comme sainte Catherine de Sienne avait été et ne cessera d'être la sainte Thérèse des dominicaines.

La ressemblance entre ces deux vierges séraphiques augmentait leur mutuel amour, comme le prouvent, d'une part, la dévotion particulière de Thérèse envers Catherine, qu'elle avait inscrite sur la liste de ses saints de prédilection, et, d'autre part, la bienveillante apparition dont Catherine honora Thérèse à Salamanque<sup>1</sup>.

Doña Teresa de Ahumada apprit des hommes à lire et à écrire, reçut une éducation conforme à son rang; elle écrivit de sa propre main ses livres et ses lettres, avec un style pur, juste et clair, dans l'idiome familier de la Castille, sur un ton simple, grave et tranquille. La pauvre fille du plébéien Jacomo qui eut vingt-cinq enfants, Caterina, surnommée Eufrosina, née en 1347, reçut du ciel seul toute son instruction; elle ne sut même écrire que trois ans avant sa mort, en 1377. Elle dictait sur des sujets différents, à deux ou trois secrétaires à la fois, sans plus d'interruption que si elle avait lu dans un livre. Elle dicta même, durant ses extases, son admirable *Dialogue*, qui est un long entretien de Dieu avec l'âme. Son style est le beau langage de la Toscane, avec toutes les variétés du dialecte de Sienne, et toutes les grâces de l'inspiration di-

1. *Santa Teresa*, p. 143, note.

vine. Mais l'une et l'autre, Thérèse et Catherine, montrent une élévation de pensées, une vigueur d'esprit, un sens pratique, une connaissance des âmes, une expérience des voies de Dieu, qui ne pouvaient leur venir que d'en haut. Leur doctrine est comparable à celle des anciens Pères et Docteurs de l'Église, par la profondeur et la sublimité, par les larges horizons qu'elles nous ouvrent sur les mystères : il y a en elles du saint Paul et du saint Augustin.

Toutefois dans ses traités la carmélite est plus didactique, et dans ses lettres ne s'occupe nullement des affaires publiques, mais de son ordre et des âmes. Dans son dialogue sur la Providence, la discrétion, l'oraison et l'obéissance, la dominicaine sème les idées avec moins de méthode ; dans ses épîtres, remplissant sa mission de réconciliatrice, elle s'efforce surtout d'apporter un remède au relâchement, aux divisions, aux calamités de son temps. Voilà peut-être pourquoi Thérèse, seule, est continuellement représentée avec le bonnet et les insignes du doctorat, pourquoi elle reçoit, seule aussi d'habitude, dans tout l'univers, le titre de docteur mystique, sans que les papes qui le voient et l'entendent y mettent aucune opposition<sup>1</sup>.

De même que la compagnie de Jésus porta le plus vif intérêt à sainte Thérèse, publia sa vie, propagea son culte, traduisit ses œuvres ; de même la meilleure édition de sainte Catherine fut publiée, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec le

1. *Ibid.*, p. 142, note.

concours des jésuites, par Jérôme Gigli. Il dédia le *Dialogue* à leur supérieur général, et il en donne cette raison : La compagnie de Jésus doit reconnaître pour sa première semence, *per primo suo seme*, les larmes que cette vierge embrasée répandit pour la réforme de l'Église. Toutes les *Épîtres*, au nombre de 373, sont annotées par un savant jésuite, Frédéric Burlamacchi. La seconde partie, qui contient 188 lettres à des séculiers, porte une dédicace adressée, en 1713, au cardinal Jean-Baptiste Tolomei, né à Pistoie, mais d'une noble famille originaire de Sienne : c'est celui qui, six ans après, fit approuver par la congrégation des Rites, comme je vous l'ai dit, la messe propre de votre bienheureuse Mère.

Dans sa trente-troisième année, Catherine de Sienne mourut à Rome, le 23 avril 1380, en priant pour l'Église, et en offrant sa vie pour elle. Son corps fut presque aussitôt porté dans l'église Sainte-Marie de la Minerve, et déposé dans la chapelle de Saint-Dominique, dont les grilles de fer le protégèrent contre la pieuse admiration du peuple, qui l'eût volontiers mis en lambeaux pour en faire des reliques<sup>1</sup>. Il est toujours resté dans cette église, et sous un autel. Mais le crâne fut plus tard porté chez les dominicains de Sienne, où l'on garde aussi d'autres souvenirs, tels que les instruments de pénitence dont l'innocente victime se servait, pour expier les péchés d'autrui.

1. *Vita della serafica sposa*, p. III, cap. iv, n° 17, p. 412, e cap. v, n° I, p. 413.

Jamais je ne suis allé à Sienne, mais souvent je suis entré dans l'église de la Minerve, soit pour entendre quelqu'un des frères prêcheurs remuer les âmes par son entraîante éloquence, soit pour prier instamment celle de leurs sœurs, dont la sainteté ne fut jamais surpassée par une autre. Son tombeau est pour les étrangers et les pèlerins un aimant, qui les attire dans ce sanctuaire, et les y fait prier avec plus de confiance et de dévotion : ils obtiennent beaucoup de faveurs célestes, par l'intercession de la vierge aux stigmates. Personne n'y vient, personne n'en sort, sans éprouver la vérité de ce que répète le bréviaire après le biographe : On ne pouvait s'approcher d'elle sans devenir meilleur<sup>1</sup>. Ce biographe avait été son directeur, et fut ensuite général des dominicains : c'est le bienheureux Raymond de Capoue, qui écrivit en latin pendant que la mère de Catherine vivait encore. Son travail fut traduit en italien par le chanoine Bernardin Pecci, de la même famille que le pape Léon XIII.

Le directeur et le biographe de Catherine de Sienne eut beau la comparer aux martyrs, à cause de sa patience héroïque<sup>2</sup>, et quoique son éditeur l'ait mise en parallèle avec la première Catherine, celle qui fut martyrisée dans Alexandrie d'Égypte<sup>3</sup>, sa messe n'est pas au romain celle des vierges et martyres, mais celle des vierges seulement, dont

1. *Vita*, prologo primo, n° 9, p. 10. — Brév., 30 avril. leçon VI.

2. *Vita*, p. III, cap. VI, p. 425-459.

3. *Dialogo*, avis au lecteur, p. XXXVII.

l'introït commence par *Dilexisti*. Rien n'y célèbre, rien n'y rappelle la patience de la martyre, ou la science du docteur. Seuls quelques mots de la collecte n'ont toute leur portée, toute leur énergie, que pour une sainte Catherine ou une sainte Thérèse : *Piæ devotionis erudiamur affectu*, que nous soyons instruits, formés, par le sentiment d'une pieuse dévotion. Cette demande ne vient jamais plus à propos que lorsqu'il s'agit du virginal et séraphique auteur d'œuvres de doctrine et de piété, qui éclairent l'intelligence, échauffent le cœur, nourrissent l'âme tout entière. Aussi l'a-t-on conservée dans la collecte propre à la vierge d'Avila, au séraphin du carmel.

Quant à la vierge de Sienne, au séraphin du tiers-ordre dominicain, sa collecte n'a rien de caractéristique ou de remarquable ; elle ne fait pas même allusion à sa science infuse. Nous n'y demandons qu'à nous réjouir de sa fête, et à profiter de l'exemple d'une si grande vertu, *tantæ virtutis proficiamus exemplo*. On en pourrait dire autant pour toutes les saintes canonisées. Par conséquent ni la pensée ni l'expression ne répondent à la très haute et très exceptionnelle estime, que la tradition nous transmet, depuis cinq siècles, d'une simple tierçaire qui fut un prodige de savoir, de prudence et de zèle. Telle n'est pas l'oraison de votre admirable Mère : elle l'élève d'emblée au niveau des plus grands docteurs, en demandant que nos âmes se nourrissent de sa doctrine, comme d'un aliment céleste.

Mais la secrète est vraiment particulière à la

bienheureuse fille de Benincasa, puisqu'elle demande que Dieu laisse monter jusqu'à lui, accepte, l'hostie salutaire qui exhale une odeur virgineale, *hostia salutaris virgineo fragrans odore*. Ne lisons-nous pas, dans le *Dialogue*, que Notre-Seigneur donna lui-même la communion à Catherine, et que durant plusieurs jours elle sentit le goût, elle respira le parfum du corps et du sang de Jésus-Christ<sup>1</sup>? On aurait pu faire, tout aussi justement, allusion aux sacrés stigmates qu'elle avait reçus<sup>2</sup>, et qui l'unissaient étroitement au sanglant sacrifice que la messe renouvelle. Si grand et si connu était son amour du crucifix, qu'on nous la représente toujours en contemplation devant lui, et qu'elle mettait en tête de toutes ses lettres : *Al nome di Gesù crocifisso e di Maria dolce*.

La secrète de sainte Thérèse nous indique mieux encore le rapport et le lien des deux sacrifices, celui de l'autel et celui de la croix, parce qu'elle nous rappelle l'holocauste de son cœur, qui fut si agréable à Dieu. Sur l'autel qu'avons-nous, si ce n'est l'holocauste mystique ou moral du Cœur de Jésus, dans un sacrifice tout d'amour où il reste vivant? Que de fois aussi le cœur de votre Mère, dans l'ardeur de sa charité, s'offrit comme une hostie vivante, *hostiam viventem* (Rom. XII, 1)! Sur la croix qu'avons-nous eu un jour, si ce n'est l'holocauste physique ou réel du Cœur de Jésus qui,

1. *Dialogo*, cap. 124, p. 206, et cap. 142, p. 260.

2. *Vita*, p. II, cap. vi, n<sup>os</sup> 8, 9, p. 204, 205.

mort volontairement et par amour, se laissa percer par la lance d'un soldat, pour consommer plus sensiblement son sanglant sacrifice ? Un jour aussi le cœur de Thérèse, pour mettre, par la violence de la douleur, la dernière perfection à son holocauste d'amour, reçut du dard que maniait un séraphin une blessure qui, sans un continuel miracle, eût été mille fois mortelle.

La postcommunion de l'héroïne dominicaine est aussi vraiment spéciale, et fort belle. On y demande que la table sainte, la communion reçue, nous assure la vie éternelle, puisqu'elle entretient la vie même temporelle de la virginale épouse du Christ, *vitam etiam aluit temporalem*. C'est une allusion à l'impossibilité où elle se trouva, de prendre et de digérer aucune nourriture autre que le pain des anges, qu'elle recevait à la table eucharistique<sup>1</sup>. Mais n'est-ce point là un fait plus admirable qu'imitable ? Quelqu'un de nous doit-il espérer, peut-il attendre que le Tout-Puissant fasse pour lui un pareil prodige ? assurément non.

Au contraire, la communion et la postcommunion de la séraphique carmélite nous parlent d'une grâce, que nous devons tous espérer, d'un attribut de Dieu, que nous pouvons tous glorifier en ce monde et dans l'autre, la miséricorde. Elles tendent ainsi à écarter de nous le désespoir qui pousse au suicide, et le découragement qui laisse croupir ; elles raniment en nous le désir, la volonté, la force de nous relever de nos chutes, de

1. *Vita*, par. II, cap. v, n° 3, p. 178.

panser nos blessures, de recommencer la lutte, et de triompher enfin dans les combats de la vertu.

Le Seigneur avait dit à l'illustre dominicaine : De tous les péchés celui qui me déplaît le plus, et de beaucoup, c'est le désespoir, qui est le mépris de ma miséricorde, c'est la pensée qu'il y ait une offense plus grande que ma miséricorde et ma bonté. Seul ce péché mène à l'enfer. Car, pour qui se repent et espère en elle, ma miséricorde est plus grande, sans aucune comparaison, que tous les péchés dont une créature puisse être coupable<sup>1</sup>. Qui nous a le plus animés, qui nous anime le plus, à conformer nos sentiments et nos actes à ces divines paroles ? votre glorieuse Mère par ses exemples durant sa vie, par ses prières après sa mort. Sa messe même nous excite à chanter avec le roi-prophète : « J'ai espéré en vous, Seigneur ; donc je ne serai pas éternellement confondu, mais je tressaillirai et je me réjouirai en votre miséricorde (Ps. XXX, 2, 8) ! »

Quel fut pour moi le fruit de ce parallèle ? l'avantage de mieux connaître et de plus aimer sainte Catherine de Sienne. J'éprouve plus de plaisir à voir et vénérer son image, plus d'attrait et de goût à lire ses œuvres, plus d'empressement à l'invoquer et de confiance en son intercession. Je la considère comme la sœur aînée de sainte Thérèse, et je recours à l'une comme à l'autre dans les cas difficiles, que présente parfois le ministère de la parole, ou la direction des âmes. Souvent même

1. *Dialogo*, cap. 132, p. 232, 233.

j'exprime à Dieu le vif désir, qu'un excellent écrivain fasse sur la première ce que j'ai fait sur la seconde, des études comparatives, que la supériorité du talent et de la vertu rendrait infiniment plus intéressantes, plus doctes et plus utiles que ne peut l'être l'insipide ébauche, qui vous est offerte par un méchant écrivain.

Comment donc serais-je assez présomptueux pour espérer vous satisfaire, en comparant au fondateur de la compagnie de Jésus la fondatrice du carmel réformé, moi qui n'oublie pas qu'on a dit cent fois : Dans sa compagnie et ses *Exercices*, dans sa sainteté même, Ignace est un guerrier, dont le casque ne saurait être porté par aucune tête de femme ! Mais je n'oublie pas non plus que d'autres, avant moi, ont cru que l'héroïque Thérèse fait exception, et qu'ils ont tenté ce parallèle.

Si je le tente à mon tour, si je le développe même plus que les deux précédents, j'y suis déterminé non seulement par une affection plus vive et une utilité plus grande, mais encore par un saint désir de mon cœur, et par une promesse faite à Dieu : hâter l'heure où les pèlerins, prêtres et fidèles, pourront suivre les *Exercices* de saint Ignace, faire une retraite de plusieurs jours, au tombeau de sainte Thérèse.

Mais qu'est-il arrivé ? Des prélats, des religieux et des prêtres, dont les conseils et les désirs pèsent du plus grand poids sur mes décisions, ayant appris cette promesse, ce dessein, m'ont pressé de faire une étude comparative des méthodes, puisque saint

Ignace est le premier auteur d'une méthode de méditation, comme sainte Thérèse est la plus haute maîtresse de l'oraison. Ils m'ont eux-mêmes procuré les documents nécessaires. Ce sera le sujet d'une longue lettre, la dix-huitième, qui sera suivie d'une autre plus courte, où je recommanderai cette retraite, où je comparerai les messes des deux saints, où j'exposerai les conditions à remplir, pour qu'un pèlerinage soit un puissant moyen de sanctification.

Cette dix-neuvième lettre me ramènera au tombeau de votre séraphique réformatrice, dont je ne m'éloignerai plus, où je considérerai sa basilique, où j'entendrai sa messe propre, où j'étudierai toutes les merveilles accomplies dans son corps et dans son cœur. Mais plus le champ s'ouvre vaste devant moi, plus votre petit serviteur sent le besoin que vous imploriez pour lui le Père des lumières, de qui descend tout don parfait (Jacob., I, 17). Il vous le rendra, en vous prouvant aussi par ses prières son humble et pieux dévouement.

# TABLE DES MATIÈRES

---

Approbation . . . . .	V
Prière aux lecteurs . . . . .	VIII

## QUINZIÈME LETTRE.

### LE PROPRE DE LA MESSE.

#### LES MOTIFS.

Importance de la messe . . . . .	1
Des accessoires mêmes de la messe . . . . .	2
Inépuisable sujet d'études . . . . .	3
Messe propre de sainte Thérèse, obtenue en 1719 . . . . .	3

#### I. — *L'introît.*

Sens du mot <i>introît</i> . . . . .	4
Ce qu'il comprend . . . . .	5
L'antienne de sainte Thérèse . . . . .	6
Le résumé de toute sa messe . . . . .	6
Le verset . . . . .	7
Entrée du divin Epoux dans le monde . . . . .	7
Autres entrées qui en sont le fruit . . . . .	8
Sainte Thérèse dans le cortège de l'Agneau . . . . .	9

#### II. — *La collecte.*

Sens du mot <i>collecte</i> . . . . .	10
Recueillement et offrande . . . . .	11
Les deux parties de la collecte de sainte Thérèse . . . . .	12
La traduction de la seconde partie . . . . .	13
L'Eglise y prie par la bouche du prêtre . . . . .	14
L'onction de sainte Thérèse . . . . .	14

#### III. — *L'éptre.*

Une page de l'Apôtre . . . . .	15
Pourquoi lue avant l'évangile . . . . .	15

Pourquoi les auditeurs assis. . . . .	16
L'épître de sainte Thérèse. . . . .	16
Tirée de la <i>Sagesse</i> , comme pour saint Thomas. . . . .	17

IV. — *Le graduel.*

Sens du mot <i>graduel</i> . . . . .	17
Du mot <i>répons</i> . . . . .	18
Quatre degrés dans l'acquisition de la sagesse. . . . .	18
Montés par sainte Thérèse. . . . .	19
Ses préférences pour la science divine. . . . .	20

V. — *Les alleluia et le verset.*

Trois langues à l'autel comme au Calvaire. . . . .	21
Alleluia sur la terre comme au ciel. . . . .	21
Verset toujours doux et agréable. . . . .	22
Goutte de joie tombée du ciel dans la bouche de sainte Thérèse, et rejaillissant au ciel. . . . .	22
Pour elle, le meilleur livre était l'Écriture sainte, le Pater, Notre-Seigneur. . . . .	24

VI. — *Le trait et les versets.*

Le trait pour la septuagésime. . . . .	25
Celui de sainte Thérèse pris dans Isaïe. . . . .	26
Les versets pour le temps pascal pris dans Isaïe et l'Apocalypse. . . . .	27

VII. — *L'évangile.*

Pourquoi lu à gauche. . . . .	27
Pourquoi par le diacre ou par le prêtre. . . . .	28
Pourquoi les fidèles étant debout. . . . .	28
Pourquoi on baise le livre. . . . .	29
Comment et par qui l'évangile de chaque messe est-il choisi? . . . . .	29
Pourquoi à l'évangile proposé pour sainte Thérèse, un autre fut-il préféré? . . . . .	29
Celui de saint François d'Assise. . . . .	30
Sagesse de sainte Thérèse en sa doctrine. . . . .	31
Elle ressemble à la Sagesse incarnée. . . . .	31
Et n'eut que Jésus pour maître. . . . .	32
Évangile de saint Ignace substitué aussi au précédent. . . . .	33
Évangile propre de Thérèse jusque-là réservé aux hommes. . . . .	33
Thérèse et ses filles sont des hommes. . . . .	34

VIII. — *L'offertoire.*

Acte et paroles. . . . .	35
Les paroles propres à l'offertoire de sainte Thérèse, justifiées par un groupe du Bernin. . . . .	35
Par amour elle s'offrait en victime. . . . .	36

IX. — *La secrète.*

<i>Secrète</i> , oraison dite à voix basse. . . . .	37
Elle rappelle la prière de Jésus à Gethsémani. . . . .	38
Au figuré, sens de l'holocauste plein de moelle . . . . .	38
Sens eucharistique. . . . .	39

X. — *La préface.*

Prologue, plus hymne que prière. . . . .	40
Noms variés. . . . .	40
Nombre des préfaces. . . . .	41
Préface propre de sainte Thérèse après 1735. . . . .	41
Glorieux témoignage qu'elle lui rend. . . . .	42
Plus qu'à Judith . . . . .	42

XI. — *La communion.*

Ce qu'est et signifie l'antienne dite <i>communion</i> . . . . .	43
Pour sainte Thérèse, on promet de célébrer la miséricorde. . . . .	43
On y ajoute toujours l'alleluia . . . . .	44

XII. — *La postcommunion.*

Oraison pour compléter, action de grâces et prière pour les communians du monde entier. . . . .	45
Elle signifie bénédiction, intercession, persévérance. . . . .	46
Elle est le couronnement de toutes nos demandes. . . . .	46
Celle de sainte Thérèse est un chant d'espérance en la misé- ricorde. . . . .	47
Cette espérance est un fruit de toute la messe. . . . .	47
Principalement de la messe propre de sainte Thérèse. . . . .	48
Ce propre est un vase d'albâtre plein de parfums. . . . .	48
Marie répandait partout le parfum de l'espérance. . . . .	49
Puissé-je le répandre aussi! . . . . .	50

## SEIZIÈME LETTRE.

## LES RESSEMBLANCES.

Le missel est une mine d'or, et le propre des saints un riche filon . . . . .	51
Le propre de sainte Thérèse nous montre en elle quatre reflets de Jésus. . . . .	51
Ses ressemblances avec Jésus Sagesse, Hostie, Amour et Miséricorde. . . . .	52

## § I.

*Première ressemblance : la Sagesse.*

L'introit applique à Thérèse ce qui avait été dit de Salomon. . . . .	53
La collecte demande que nous soyons nourris de sa doctrine, comme nous le sommes de l'eucharistie . . . . .	53

Même prière en la messe d'autres saints. . . . .	54
L'épître et l'évangile louent aussi cette science des saints, chaste et céleste, transcendante et pratique. . . . .	55
Union de cette science et du divin amour. . . . .	56
Thérèse est au ciel parmi les docteurs, et parmi les séraphins.	57
Elle est la plus grande maîtresse de la théologie mystique.	57
Hommage rendu à sa sagesse, <i>Catéchisme de sainte Thérèse</i> .	58
Elle brille comme un soleil sur les horizons de l'Eglise. . .	59
De même que Jésus eucharistique. . . . .	59
Sa science lui fut donnée au pied de l'autel. . . . .	60
Le sanctuaire fut son école, et l'eucharistie son livre . . . .	60
On sent le Cœur de Jésus dans les pages qu'elle écrivit. . .	61

## § II.

*Deuxième ressemblance : l'Holocauste.*

Don de soi jusqu'à l'holocauste, 'en Jésus et Thérèse. . . .	62
Par la secrète, nous demandons de pousser la dévotion jusque-là . . . . .	62
C'était le sens du mot <i>devotio</i> , dans la consécration des vierges, au carmel de Mantoue. . . . .	63
Comme le prouve la préface chantée par le prélat consacrant.	63
Ce qu'il demandait en retour. . . . .	64
<i>Dévotion</i> peut signifier aussi l'offrande que nous faisons de l'auguste victime. . . . .	64
<i>Holocauste plein de moelle</i> , immolation du cœur de Thérèse par le glaive de la parole. . . . .	65
Et par le dard d'un séraphin . . . . .	65
A la messe, l'Eglise nous rappelle que d'autres passèrent aussi en holocauste . . . . .	66
Une carmélite s'unit à Jésus par des actes de sacrifice, et se transforme en Jésus par l'état de sacrifice, ou l'holocauste.	66
Tous les fervents religieux deviennent holocauste. . . . .	67
C'est la condition de leur fécondité, comme pour le grain de froment. . . . .	68
Jésus hostie est ce grain de froment, qui multiplie au cen- tuple les hosties volontaires. . . . .	68
Toutes ne forment avec lui qu'un seul épi, offert à Dieu par le prêtre . . . . .	69
Tous les couvents sont autant d'épis qui font vivre les âmes.	70

## § III.

*Troisième ressemblance : l'Amour.*

La préface célèbre l'amour de Thérèse, tout semblable à celui de Jésus. . . . .	70
Amour de Marie plus semblable encore. . . . .	71
Or, Thérèse ressemble à Marie en quatre choses. . . . .	72

I. — *La virginité religieuse.*

C'est un partage angélique. . . . .	73
C'est une aspiration permanente à la plus grande union possible avec Dieu. . . . .	73
La vierge se sépare pour s'unir, pour atteindre l'idéal d'union. . . . .	74
Triple idéal de virginité, Dieu, le Verbe, Marie. . . . .	75
Triple idéal d'union. . . . .	75
Les vierges consommées dans l'unité avec Dieu, avec la Trinité. . . . .	76
Aspiration à cette unité dans une carmélite. . . . .	77
Elle prend pour modèle l'humanité de Jésus, qui est vierge de soi . . . . .	78
Et Dieu même qui est la première vierge. . . . .	78
Comme Marie, la vierge rapporte tout à Dieu. . . . .	78
Comme Marie, Thérèse fut une vierge immaculée. . . . .	79
Le Seigneur n'en fut pas moins miséricordieux envers elle. . . . .	80
Il eut même pour elle une providence spéciale. . . . .	81
Toutes les maladies qu'elle put avoir, ne sauraient ternir l'éclat de sa pureté. . . . .	81
Son innocence attestée par Urbain VIII. . . . .	82
Dans son relâchement même, elle était plus fervente que certains religieux . . . . .	83
Ses péchés valaient mieux que nos vertus. . . . .	84
Sa chasteté fut piédestal et couronne. . . . .	84
Elle puisait cette pureté en Dieu, et dans trois sources secondaires. . . . .	85
Dans la Vierge Marie, comme saint Joseph, comme nous-mêmes . . . . .	85
Dans l'Écriture sainte . . . . .	87
Dans l'eucharistie. . . . .	87
Ces trois sources rapprochées par la messe . . . . .	88
Tout sanctuaire de Thérèse est aussi une source salutaire . . . . .	89
Surtout à Albé de Tormès. . . . .	89

II. — *La maternité des âmes.*

La maternité surnaturelle. . . . .	90
Thérèse, mère de Jésus. . . . .	91
Tous les degrés de la pureté autour de Jésus naissant. . . . .	92
La virginité puisa le Verbe dans le sein de Dieu. . . . .	92
Marie l'attira en ce monde par son amour virginal. . . . .	93
Et aussi par son vœu du plus parfait . . . . .	93
Sa maternité a l'extension de son amour. . . . .	94
Elle élève les enfants des hommes. . . . .	94
La maternité surnaturelle d'une carmélite hostie et vierge. . . . .	95
Sa gloire est de donner Dieu. . . . .	96
Sainte Thérèse, épouse de Jésus. . . . .	97

Et notre mère. . . . .	97
Remplissant les trois offices de la maternité. . . . .	98
Choisie pour mère par des saints. . . . .	99
Elle peut l'être aussi par des âmes faibles. . . . .	99
Mais Thérèse se précipitait au foyer divin de l'amour. . . . .	100
Ses ressemblances avec Jeanne d'Arc. . . . .	101
L'autel est pour nous le foyer de Dieu. . . . .	102
Souvenirs de la maternité de Thérèse rappelés par le sanctuaire. . . . .	103
Par la table sainte. . . . .	103
Par l'autel. . . . .	104
Par l'hostie. . . . .	104
Le Cœur eucharistique est le cœur d'une mère . . . . .	104
Il conçoit et il enfante. . . . .	105
Il nourrit. . . . .	105
Il élève. . . . .	106
Jusqu'au trône de sa félicité . . . . .	106
Cette maternité spirituelle est commune aux vierges, avant le mariage spirituel et sans la transverbération . . . . .	107
C'est une greffe divine, entée sur la virginité religieuse immobile en son cloître . . . . .	108
Harmonie entre saint Ignace et sainte Thérèse . . . . .	108
La carmélite rend l'apôtre fécond. . . . .	109

### III. — *La transfexion du cœur.*

Le groupe du Bernin représentant la transverbération du cœur de sainte Thérèse. . . . .	110
Critiqué par Louis Veuillot. . . . .	110
Par Paul Rousselot. . . . .	111
Admiré et commenté par Hippolyte Taine. . . . .	112
Expliqué par les seuls écrits de sainte Thérèse. . . . .	114
Combien difficile d'exprimer le céleste par la sculpture . . . . .	116
La simultanéité ou la succession des sentiments opposés . . . . .	116
Pour Notre-Dame des Sept-Douleurs. . . . .	117
C'est difficile aussi par la parole . . . . .	118
Insuffisance du <i>Stabat Mater</i> . . . . .	118
Le <i>Magnificat</i> devant la croix complète le <i>Stabat</i> . . . . .	119
Tous deux au Calvaire. . . . .	120
Au lit de mort . . . . .	121
Au pied de l'autel. . . . .	122
Marie à la grand'messe de la Rédemption. . . . .	123
La transverbération des trois cœurs méditée à la messe . . . . .	124
Thérèse célébrant sa propre blessure . . . . .	125
Tôt ou tard nous aurons, pour Thérèse, un chant comparable au <i>Stabat</i> pour Marie . . . . .	126
Dévoilant leur intime ressemblance . . . . .	127
Toutes deux, par leurs souffrances, ont mérité de sonder les cœurs . . . . .	127

Génie psychologique de sainte Thérèse . . . . .	129
Dans le passé, elle ressemble à Marie, si ce n'est par le fait, du moins par la cause de la transverbération, l'amour . .	130
Soif de souffrances en Marie associée au Rédempteur . . .	132
De même en sainte Thérèse . . . . .	133
Dans le présent, en célébrant la transverbération, la préface célèbre les douleurs de la maternité spirituelle . . . . .	134
Types de cette maternité, les trois cœurs transpercés . . .	134
Ils voudraient souffrir encore pour être plus féconds . . . .	135
Dans l'avenir, sur la terre, culte toujours croissant pour ces trois cœurs . . . . .	136
Au ciel, admiration toujours nouvelle . . . . .	137
Une merveilleuse transfiguration . . . . .	138

IV. — *La mort d'amour.*

Thérèse victime de la charité . . . . .	139
Victime consacrée par la transverbération. . . . .	139
Distinction entre la consécration et la consommation, pour Jésus. . . . .	140
Pour Marie . . . . .	141
Pour un pontife-martyr . . . . .	141
Pour un religieux . . . . .	142
Pour les chrétiens dans le monde, grâce à l'eucharistie . . .	143
Qui est une fournaise ardente. . . . .	144
Où les saints du carmel s'embrasaient. . . . .	144
La messe de la Transverbération demande cet embrasement pour nous . . . . .	145
En Marie plénitude croissante de grâce et d'amour . . . . .	146
Accrue par la transfixion, qui fut un martyr. . . . .	146
Accrue par les occupations . . . . .	148
Accrue par la correspondance . . . . .	148
Cet accroissement en sainte Thérèse par son vœu du plus parfait . . . . .	149
Par son obéissance . . . . .	150
Par certains faits et par son activité . . . . .	152
La consommation de la victime en Marie par la mort d'amour. . . . .	153
Ce trépas fut la fin du miracle . . . . .	153
Et l'effet de la perfection ou de la force de son amour . . .	154
Ses actes d'amour ne furent pas interrompus par la mort . .	155
Sainte Thérèse mourut aussi d'amour . . . . .	156
A l'Assomption, deux fêtes en un jour pour la France . . .	157
Révélation du temps de leur mort, à Marie, à Thérèse. . .	158
Apparitions d'anges et de saints à l'une et à l'autre . . . .	158
Apparition de Notre-Seigneur . . . . .	159
Paroles qu'il leur adressa . . . . .	159
La colombe . . . . .	160
Les funérailles . . . . .	160

Anticipation de la gloire pour le corps . . . . .	161
Attraction de l'âme de Marie vers la Trinité, dont elle est le complément. . . . .	161
Attraction de l'âme chrétienne . . . . .	163
Dévotion de saint Ignace à la Trinité. . . . .	163
En Thérèse connaissance admirable de la Trinité. . . . .	164
Vue de la Trinité et de l'Assomption . . . . .	164
Dévotion à Dieu le Père . . . . .	165
Pas de fête spéciale . . . . .	166
Mais un culte spécial . . . . .	167
Sentiments inspirés à sainte Thérèse par le mot <i>Pater</i> . . . . .	167
Elle jouissait de la présence de la Trinité, et désirait en jouir plus encore au ciel . . . . .	168
A la messe, méditons la consommation de la victime . . . . .	169
Part qu'y prend la Trinité . . . . .	170
Marie, type de la mort d'amour, reproduit en Madeleine . . . . .	171
Thérèse, type de la mort d'amour, reproduit en la B. Marguerite-Marie . . . . .	172
Désir et manière de leur ressembler . . . . .	173
Pourquoi je me suis étendu sur l'explication de la préface. . . . .	174
Méditez le missel . . . . .	174

## § IV.

*Quatrième ressemblance : la Miséricorde.*

La miséricorde étudiée au ciel dans le cœur de Dieu . . . . .	175
Sur la terre, dans le cœur de Marie, où elle n'est pas une faiblesse . . . . .	176
Ici, dans le cœur de sainte Thérèse . . . . .	177

I. — *La miséricorde pour sainte Thérèse.*

Communion et postcommunion de sa messe. . . . .	177
Après Marie, Thérèse est la première d'entre les saintes. . . . .	178
Ses trois ressemblances avec le Cœur de Jésus. . . . .	178
Humilité du cœur de Thérèse . . . . .	179
Exaltant la miséricorde divine . . . . .	179
Se dépréciant elle-même. . . . .	180
Assurée de son salut, elle tremblait néanmoins. . . . .	180
Sa confiance en la miséricorde lui venait de Jésus eucharistique . . . . .	181
Les oraisons de plusieurs messes expriment cette confiance. . . . .	182
A la messe, Thérèse faisait provision de confiance. . . . .	182
Elle avait de son salut une certitude plus que morale. . . . .	184
Mais ne s'appuyait que sur la miséricorde divine. . . . .	184
Elle voulait que sa malice fût connue, pour que cette miséricorde fût plus glorifiée . . . . .	184
La communion alimentait sa foi en la miséricorde. . . . .	185
Le propre de sa messe l'alimente pour ses enfants. . . . .	186